EXCLUSIF : *8 DESSINS INÉDITS DE STEINBERG*

L'EXPRESS

24 AVRIL 1958. — N° 356 100 FR.

UNE AMERICAINE A BRUXELLES

« On regarde, on a compris. Les légendes qu'on écrit en bas de ses dessins ne servent pas à grand-chose. »

(Baudelaire.)

★★★★★

La lettre de « L'Express »

La crise ? Quelle crise ? Il y a une crise ? A peine une légère douleur au côté droit, mais de température, point. Un petit 37.5.

Un président du Conseil est parti ? Un autre viendra qui, sitôt au pouvoir, ressemblera au précédent comme un cousin germain, pense-t-on.

Et, comme disait le plus récent, « même si le régime est malade, il durera bien assez longtemps pour que je me retrouve à Matignon trois ou quatre fois ».

Aussi, les « unes » de la semaine ont-elles appartenu au joli petit roi de Belgique et à ses danseuses. Il n'y a rien, mais strictement rien à tirer de ce petit roi-là. Ce n'est pas tous les jours, hélas, que le monde couronné nous offre une impératrice bien stérile, ou une princesse éprise d'un roturier. Ici, pas le moindre conflit, pas la moindre « situation », dirait un auteur dramatique. La place que la presse française accorde aux tours de valse de Baudouin est d'autant plus significative de l'attrait qu'exerce sur les lecteurs toute occasion de fuir la réalité.

Mais le frappant, cette fois, n'est pas l'indifférence de l'homme de la rue à la réalité française. C'est celle des milieux les plus traditionnellement et professionnellement passionnés par les remous politiques.

Un ancien ministre, un futur président du Conseil, deux hauts fonctionnaires, un préfet, étaient réunis, lundi soir, chez un ami commun. Ils ignoraient encore si Georges Bidault se présenterait ou non devant l'Assemblée .

Un an plus tôt, les mêmes hommes auraient mené une conversation tendue, fiévreuse, confrontant leurs informations, leurs pronostics, leurs espoirs, leur analyse, téléphonant à droite et à gauche. Lundi, ils échangèrent pendant trois heures des propos badins, ils évoquèrent des souvenirs, ils contèrent des anecdotes. Tu te souviens, le jour où Edgar Faure... Ça ne vaut pas l'histoire de Pinay... Le plus drôle, c'est lorsque Lacoste... Une soirée d'anciens combattants.

Le présent ? Quelqu'un le liquida d'un bon mot. Un collaborateur de l'Elysée a déclaré, en toute candeur, à un visiteur : « X ? Le Présisent ne l'appellera jamais. Ça mettrait l'Algérie à feu et à sang... »

Et on rit. C'est horrible, mais on rit.

Tout le monde était très gai. Tout le monde était très triste. Comme sur un bateau ivre, un beau transatlantique tout illuminé dont chacun sait que, capitaine après capitaine, il fait route lentement mais implacablement vers le rocher sur lequel il se brisera. Et avec lui la société bourgeoise où l'on a tant d'esprit, tant de bonnes manières, tant de courage pour mourir et si peu pour persister à vivre.

Françoise Giroud.

Tout va très bien

Le personnel du lycée La Fontaine a été surpris de se voir mis en cause dans un article non signé (Mme Express Enseignement) et créant volontairement ou non une série d'équivoques.

1) C'est une équivoque injuste que d'assimiler les actuelles et très graves difficultés de l'Enseignement national à des défaillances dont seraient responsables les établissements. Par suite de l'insuffisance des locaux, les chefs d'établissement — de garçons et de filles — ont été invités à occuper certaines classes le samedi après-midi et à placer un autre jour de la semaine leur demi-journée de liberté : cette nouvelle organisation a permis au lycée La Fontaine de recevoir douze classes de plus cette année.

Ainsi s'explique que la classe de sixième mise en cause soit libre le vendredi après-midi. Il est par ailleurs inexact que ces élèves n'aient pas de cours le mercredi matin : cette demi-journée est consacrée par semaine à la séance de plein air.

2) C'est une équivoque ingénieuse que d'employer le terme « disparaître » pour qualifier les absences des professeurs en congé régulier de maladie.

3) L'excuse classique des mauvais élèves : « Le professeur n'explique pas quand on n'a pas compris », ne devrait pas être prise au sérieux sans preuves par les parents, auxquels ni la directrice ni les professeurs n'ont l'habitude de refuser une entrevue.

4) La carte de sortie de chaque élève porte l'emploi du temps et a été signée par tous les parents. Sa présentation est obligatoire pour quitter le lycée. En dépit de graves difficultés de recrutement du personnel de surveillance, dues à l'insuffisance des crédits de l'Education nationale, la surveillance est faite au lycée La Fontaine avec le plus grand soin.

5) Il y a toujours une récréation à 10 h. 30 et une autre à 16 heures pour toutes les élèves, avec descente effective et surveillée des élèves de sixième, cinquième, quatrième.

6) Les professeurs du lycée La Fontaine trouvent choquant de voir présenter comme une étude générale sur les conditions de l'Enseignement les griefs personnels d'une mère d'élève dont ils devinent l'identité.

Au nom de leurs collègues :
MLLE BORDY, *censeur* ; MME KABLÉ, *doyenne des professeurs* ; MLLE ESTÈVE, *secrétaire du S.N.E.S. pour l'établissement*; MLLE DERRIER, *secrétaire du S.N.A.L.C.* ; MLLE COUTIAU, *professeur d'éducation physique, membre du conseil intérieur* ; MME LANDOM, *secrétaire du S.G.E.N.* ; MME J. FLORY, *membre du Conseil intérieur.*

[Notre note ne prétendait nullement à une « étude générale sur les conditions de l'enseignement », auquel « L'Express » a consacré d'autre part assez d'articles pour que sa position sur ce problème soit claire. Elle rapportait l'inquiétude exprimée par de très nombreux lecteurs au sujet des conditions matérielles dans lesquelles professeurs et élèves travaillent actuellement.

Les représentants qualifiés du lycée La Fontaine font état ici de l'insuffisance des locaux, des graves difficultés de recrutement, de l'insuffisance des crédits.

Fallait-il vraiment préciser que les établissements scolaires n'en portent pas la responsabilité et que l'on y fait pour le mieux avec ce que l'on a ? Personne ne l'ignore.]

Le monde des sorciers

Vous partez en guerre contre la radiesthésie ; Jean Rostand m'a fait l'honneur de me citer parmi le monde national et international des « sorciers ».

C'est de sa propre prose que je tirerai la réponse.

« Je n'y attache aucune valeur persuasive, car les gens de sciences, souvent, se montrent dénués de tout esprit critique dans les domaines qui leur sont étrangers. »

Berthelot disait à Darsonval qu'ayant tout pesé, tout analysé, il n'y a ait à trouver dans l'air que ce que l'on connaissait. Depuis, on a trouvé hélium, argon, etc...

Ne vous abusez-vous pas en définissant arbitrairement science ce que vous connaissez, et fausse science ce que vous ne connaissez pas et que vous refusez de connaître ? (...)

Que la radiesthésie soit science ou œuvre de « sorciers » (mot curieux dans la bouche d'un grand chercheur), l'essentiel est qu'elle apporte au corps médical un moyen d'investigation supplémentaire pour sauver des vies humaines.

C'est aussi utile, à mon sens, que de se pencher sur des chromosomes.

LILIANE JAUZIN,
présidente du Conseil national des radiesthésistes,
professeur de radiesthésie médicale,
sociétaire des Poètes français.

Et encore dans notre courrier :

Un communiqué émis par le Syndicat des Ecrivains :

« Le Comité exécutif du Syndicat des Ecrivains a appris avec l'émotion que l'on comprend la saisie par les autorités de police, et hors de toute instance judiciaire, de la brochure de J.-P. Sartre, « Une Victoire », et de « La Question », de H. Alleg.

« Organisme professionnel, dépourvu d'affiliation confessionnelle ou politique, le Syndicat des Ecrivains ne peut concevoir que de telles mesures soient ordonnées en un temps où nulle procédure d'exception n'est légalement applicable. »

Une lettre rédigée par un groupe d'étudiants en théologie de la Faculté de Strasbourg :

« Sans pour autant couvrir les atrocités commises par nos adversaires, nous pensons qu'il est impossible de revendiquer notre nom de chrétien et notre dignité d'homme, chaque jour atteinte dans chaque homme torturé et dans chaque tortionnaire, si nous demeurons dans une passivité qui nous rend complices. C'est notre fidélité à l'Evangile de Jésus-Christ qui est en cause. Nous voudrions que, sans plus tarder, le problème des tortures et des exactions soit soulevé publiquement dans chacune des paroisses et que la responsabilité de chaque fidèle, de chaque pasteur soit sérieusement et courageusement engagée. (...) »

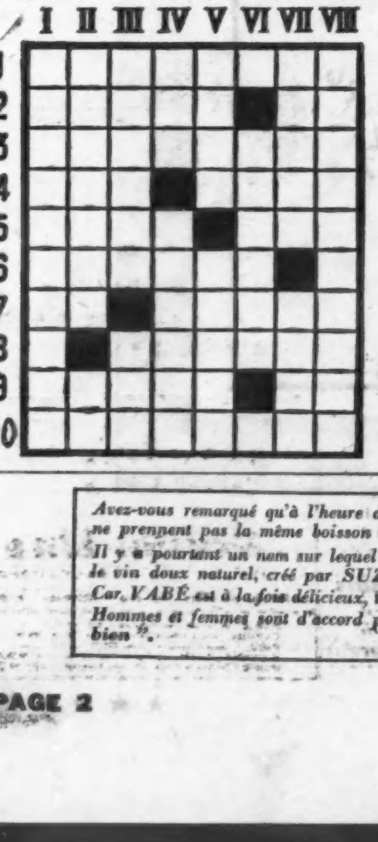
114 signataires représentant le personnel du B.C.R. Grenelle :

— s'élèvent contre l'utilisation abusive du droit de censure par le gouvernement ;
— et condamnent toutes les mesures qui tendent à substituer l'arbitraire aux garanties constitutionnelles.

Mots croisés n° 132

HORIZONTALEMENT : 1. Obligeant créancier d'un séducteur incroyant. — 2. S'intéresse à la ville grâce à une heureuse campagne. Une quantité indéterminée. — 3. Procède à une autocritique, dans des conditions strictement déterminées. — 4. S'oppose au clerc. Sur laquelle on peut s'appuyer. — 5. Préfixe, qui ne concerne pas, comme on pourrait le croire, de hauts personnages. Du communisme avant Lénine. — 6. S'oppose absolument à la faveur. — 7. Initiales d'un terrible humoriste irlandais. Peut précéder une menace ou la laisser sous-entendre. — 8. Donne sans ménagement. — 9. Armes. Le juge d'instruction entend ses dires, sans pouvoir le citer. — 10. Liquide à sa sortie.

VERTICALEMENT : I. Opération de dentiste ou de gabelou. — II. Vraiment sur mesure. Pour certains, la quatrième ne vaut pas mieux que la troisième. — III. Qu'il faut souvent juger sur la mine. La plus grande partie en est au nord de la ligne, la plus en valeur au sud. — IV. Héros fabuleux, s'il est suivi d'un nom de gâteau. Normande qui fait des tissus de coton et d'autres produits. — V. Qui ne permettent pas le marchandage. La chaîne y joue un rôle important. — VI. Roi du pays du parchemin. — VII. Trois de ce nom ont donné leur nom à une guerre. Pronom doublé. — VIII. Donnent une validité définitive.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	N	N	I	E	R	E
2	A	B	E	I	L	L	E	R
3	U	R	E	E	■	A	M	I
4	D	I	■	L	A	M	P	E
5	E	C	A	L	E	■	I	■
6	L	O	T	E	R	I	E	S
7	A	T	T	E	I	N	T	E
8	I	I	I	■	S	T	E	P
9	R	E	S	T	E	R	■	I
10	E	R	E	■	R	A	T	A

Solution du n° 131

Avez-vous remarqué qu'à l'heure de l'apéritif les dames très souvent ne prennent pas la même boisson que les hommes ?
Il y a pourtant un nom sur lequel se fait l'unanimité : c'est VABÉ, le vin doux naturel, créé par SUZE.
Car VABÉ est à la fois délicieux, tonique et sain.
Hommes et femmes sont d'accord pour dire : " Qui boit VABÉ, va bien ".
8

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

INSPECTEUR
Capable animer réseau commercial
Poste CADRE
Très introduit dans sa région. Grande expérience de la VENTE, fermeté, goût de SELECTION et FORMATION. 85.000 fr. de début + voiture + frais. CARRIERE D'AVENIR pour élément de classe domicilié
EST ou REGION PARIS
Ecr. av. curric. vitae manuscrit à n° 3.037 Contesse-Publicité, 20, av. de l'Opéra (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

BUREAU DE VOYAGE
prendrait pour stage sédentaire été, rémunéré, ou accompagnements à l'étranger, J. H. ou J. F. très actifs, initiative, grosse capacité de travail, et qui désireraient se créer situation intéressante tourisme. Préférence langues vivantes ou formation comptable. Dactylographie indispensable. Ecrire manuscrit avec curriculum vitae et photographie à BUCOTOUR, 13, rue Laborde (8e).

AUTOS

2 CV 425 cm3 1955 - Part. à part. Etat impeccable. Malle et pare-chocs Record - Antivol Neiman - Argus + 20. SEG. 98-10 - Poste 477

DIVERS

Amateurs Discophiles
OCCASION INTERESSANTE
Particul. obligé de quitter la France, vend collect. personnelle, état rigoureusement neuf, 400 microsillons gds enregistr. classiq. Valeur 1.200.000 fr. Compt. : 450.000 francs. Ecr. CLERTE, 54, rue de Seine, Paris

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

CHIC et PRATIQUE
Tel est le « pantalon saharien »
Demandez renseignements à Mme Leila LENS à KENADSA (Sahara) ALGERIE
et vous voudrez, madame, en avoir un

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre logement en FONCTION des TRANSPORTS AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris, Appts 3, 4, 5 p. tt. conf., asc. Parc 100.000 m2 ,livr. déb. et mi-59
Prêt crédit FONCIER obtenu, 1re tranche. Primes max. Conditions spéc. av. 300 cpt. RIC. 40-33.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

APPARTEMENTS (Vente)

QUAI D'ORSAY
3-4 P. Réception en rotonde. Immeuble grd standing. Ch. serv. Crédit
TRAKTIR 22, avenue Victor-Hugo PAS. 91-20 et 95-52

NE SOYEZ PLUS SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illustrée gratuite et attestations
ROUFFET et Cie, serv. VI
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — La vie politique
PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
PAGE 6 — Au Forum : François Mitterrand
PAGES 6, 7 — Algérie : Le câble de Jean Daniel
PAGE 8 — Economie : Analyse de la prospérité
PAGES 9, 10 — Cantonales : Une enquête de Jean Cau
PAGE 11 — Document : La guerre par erreur ?
PAGE 12 — Maroc : La crise politique
PAGE 13 — Yougoslavie: L'hérésie continue
PAGE 15 — K.S. Karol répond au jeune Polonais
PAGES 16, 17 — Exclusivité mondiale : LES AMERICAINS VUS PAR STEINBERG
PAGE 18 — Bruxelles : L'Exposition du bonheur
PAGE 19 — Pourquoi avez-vous choisi ce métier ?
PAGE 20 — Prix Radio Sciences
PAGE 21 — Spectacles : L'embarras du choix
PAGE 22 — Théâtre et Cinéma : les critiques
PAGE 22 — Un entretien avec J.A. Bardem
PAGE 23 — Musique : Bach et le jazz
PAGE 24 — Disques
PAGE 25 — Exposition : L'art japonais
PAGES 26, 27 — Un entretien avec J.-H. Chase — Mort d'un Parisien par F. Nourissier
PAGE 28 — Lettres : La critique de M. Saillet
PAGES 29, 30, 31 — MADAME EXPRESS
PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

L'ÉLYSÉE

Travail d'équipe

LE Président de la République souhaitait que son premier « appelé », M. Georges Bidault, aille jusqu'au débat parlementaire d'investiture, pour permettre d'évaluer le nombre de voix acquises à sa politique. Mais M. Guy Mollet arrêta l'affaire lundi soir.

Le Président de la République souhaitait que le prochain appelé soit l'animateur éventuel d'une autre politique en Afrique du Nord, M. François Mitterrand. Mais M. Guy Mollet lui indiqua qu'il préférait M. René Pleven.

Lorsque M. Guy Mollet, lundi en fin d'après-midi, quitta l'antique et poussiéreux Palais d'Orsay, où consultait M. Georges Bidault (à qui ni M. Lecourt, ni M. Pflimlin, hostiles à l'opération tentée par leur « ami » du M.R.P., n'avaient offert, selon l'usage, l'hospitalité de leur ministère), il laissait derrière lui des hommes très surpris : M. Bidault et ses collaborateurs.

— *Les socialistes n'avaient-ils donc pas pris à l'Elysée,* disait l'un de ces derniers, *l'engagement moral de s'abstenir dans le scrutin d'investiture ? Devons-nous comprendre que Guy Mollet joue sa carte ?*

Avec cette abstention, le candidat M.R.P. était assuré du succès. Or, le secrétaire général de la S.F.I.O., peu d'instants auparavant, avait déclaré à M. Bidault :

— *Certains dans mon parti souhaiteraient l'abstention. Je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'il s'agit des « minoritaires ». J'ai moi-même hésité, mais je n'hésite plus. Je connais les socialistes : si vous allez à l'investiture, nous voterons contre vous.*

Le député-maire d'Arras avait ajouté :

— ***J'ai pour vous, comme beaucoup de mes amis, de la sympathie, car je n'oublie pas la Résistance. Mais je considère que vous n'êtes pas l'homme qui convient dans les circonstances présentes. La situation est trop difficile en Afrique du Nord pour que le Président du Conseil soit l'homme qui, en 1953, décida la déportation à Antsirabé du Sultan du Maroc.***

La revue des possibles

Que s'était-il donc passé à l'Elysée, dans le cabinet de M. Coty ? M. Guy Mollet avait, pendant une heure trente, examiné avec son hôte la situation politique. Comme tous ceux que le chef de l'Etat avait consultés ou devait consulter ensuite, le secrétaire général de la S.F.I.O. avait dit :

— ***Il faut appeler un homme de la droite.***

(Intercontinentale.)

M. RENÉ PLEVEN, AVEC UN OFFICIER PARACHUTISTE.
Qui l'a choisi ?

— *Qui ?*
— *Pinay.*
— *Je l'ai officieusement pressenti. Il n'acceptera pas.*

Les deux hommes avaient alors passé en revue les « possibles » : Georges Bidault, Jacques Soustelle, André Morice, Roger Duchet, Louis Jacquinot. Le leader socialiste récusa M. Soustelle :

— *Avec lui, on peut s'attendre à tout. Qu'il fasse une opération gaulliste, qu'il crée de l'agitation et les communistes trouveront une belle occasion de pousser au Front populaire.*

Contre les autres candidats, M. Guy Mollet ne souleva pas d'objection majeure. Il exposa à M. Coty qu'il hésitait entre l'abstention et le vote hostile le jour de l'investiture : il serait tentant de laisser la droite faire son expérience, « *démontrer que sa politique est imbécile* » en s'abstenant systématiquement pendant six mois.

— *Mais ne serait-ce pas jouer le pire ? Et que se passerait-il si le gouvernement de droite tombait avant d'avoir été au bout de cette expérience ?*

Un doute cependant subsistait, que M. Coty, puis M. Bidault, purent interpréter comme un encouragement implicite.

Poursuivant l'analyse de la situation, M. Guy Mollet affirma qu'il ne serait pas candidat à la présidence du Conseil. Le chef de l'Etat se transporta alors dans un autre secteur de l'Assemblée : il cita M. François Mitterrand, M. René Pleven, M. Pierre Pflimlin.

— *Les socialistes voteront l'investiture,* répondit M. Guy Mollet. *Mais il y a bien des chances pour qu'ils refusent la participation.*

Dans ce cas, M. Robert Lacoste abandonnerait le ministère de l'Algérie.

L'article 45

C'est de cette conversation que M. Coty s'inspira dans la nuit de mardi à mercredi pour désigner le « suivant », après M. Bidault.

En période de crise ministérielle, le Président de la République est une sorte de monarque dont les prérogatives sont à la fois étendues et mal définies. Le chef de l'Etat n'a d'autre guide que l'article 45 de la Constitution :

« *Le Président de la République, après les consultations d'usage, désigne le Président du Conseil.* »

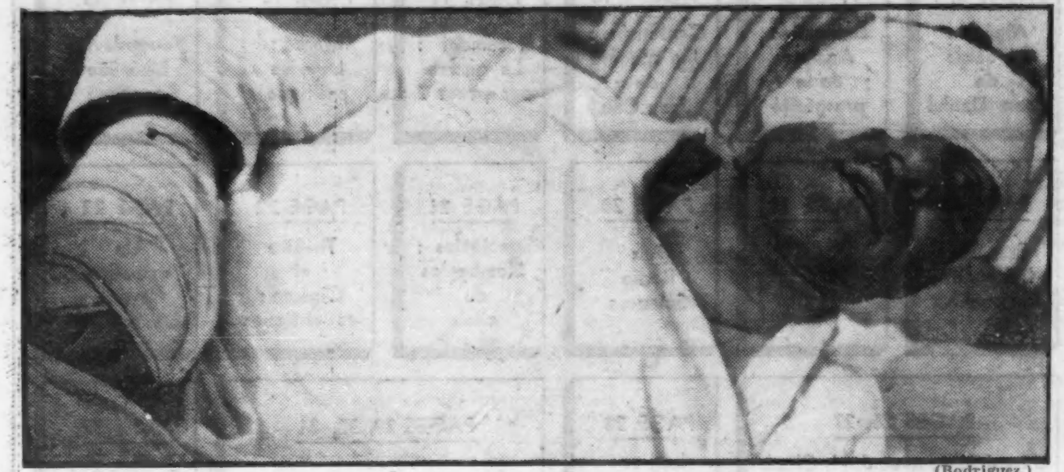
Il arrive que le chef de l'Etat, n'écoutant que ses préférences ou ses inimitiés, joue ce qu'on appelle un « jeu personnel ». L'histoire de la Troisième République ne manque pas d'exemples. Mac-Mahon préféra dissoudre la Chambre plutôt qu'appeler Gambetta. Jules Grévy se refusa toujours à solliciter Clemenceau, qu'il soupçonnait de vouloir « *mettre la France sens dessus dessous* ». Poincaré, en temps de guerre il est vrai, n'accepta pas plus la démission de Briand en 1916 que celle de Painlevé en 1917. Au contraire, Doumergue, en 1925, obligea Edouard Herriot à accepter la présidence du Conseil, le

(*Suite page* 5.) →

Pour New York
sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE

CORRESPONDANCES EXPRESS



(Rodriguez.)

LE DÉPUTÉ LÉON HOVNANIAN.
Ils visent à la tête.

M. MURPHY PARLE A M. SOUSTELLE

● M. Murphy, au cours des nombreux contacts qu'il a pris à Paris dans l'accomplissement de sa mission de « Bons Offices », a rencontré M. Soustelle, auquel il a déclaré en substance :

— Vous accusez les Etats-Unis de manquer à l'amitié franco-américaine et à la solidarité atlantique en s'occupant de l'affaire d'Algérie.

« Lorsque nous avions, il y a quatre ans, l'affaire du Guatemala sur les bras, n'est-ce pas la France qui, la première, trahit notre alliance en faisant venir ce débat aux Nations Unies, alors que nous voulions éviter que les Russes ne s'en mêlent ?

« Il y a quinze ans, à Alger, le général de Gaulle parlait toujours de la « grandeur » de la France, mais il venait nous demander des tanks et du pétrole.

« Aujourd'hui, vous continuez à parler de « grandeur », mais nous vous donnons des dollars. Regardez les Allemands : ils reconnaissent qu'ils ne font pas partie des « Grands » et ils n'ont pas la prétention de fabriquer une bombe atomique.

M. BOURGÈS-MAUNOURY AU SECOURS DES C.R.S.

● Sur ordre du ministre de l'Intérieur, le juge d'instruction auprès du tribunal de la Seine, M. Monzein, a inculpé cette semaine la direction de « L'Express » et le journaliste Armand Gatti pour « diffamation envers les compagnies républicaines de sécurité (C.R.S.) ». Voici dans quelles circonstances M. Bourgès-Maunoury a pris cette décision :

Le 29 octobre dernier, « L'Express » a envoyé Armand Gatti faire un reportage à Nantes où 20.000 ouvriers des chantiers navals étaient en grève. Plusieurs compagnies de C.R.S. sont intervenues contre les grévistes. Au cours de cette rencontre, quelques C.R.S. ont pris à partie Armand Gatti qui montra alors sa carte de journaliste. A ce moment-là, les C.R.S. le matraquèrent et continuèrent à le frapper une fois qu'il était au sol. Armand Gatti dut être transporté à l'hôpital.

Il décrivit exactement ce qui s'était passé dans « L'Express » du 31 octobre. Et il déposa une plainte en justice pour provoquer une enquête contre ceux qui l'avaient blessé.

Ne recevant aucune nouvelle de cette enquête, M. Armand Gatti et « L'Express » s'étaient adressés au président de la Fédération nationale de la presse française, M. Albert Bayet, qui écrivit au ministre de l'Intérieur, M. Bourgès-Maunoury.

C'est alors que M. Bourgès-Maunoury, pour éviter toute enquête, décida d'inculper « L'Express » et Armand Gatti et écrivit à M. Albert Bayet une lettre dans laquelle il s'exprime ainsi :

« A la suite de la parution dans le journal « L'Express » d'un article de M. Armand Gatti, intitulé « Grèves : l'envie de tuer » qui contient des phrases que j'estime diffamatoires à l'égard des forces de l'ordre, j'ai cru à mon tour devoir déposer une plainte contre « L'Express ».

« Le judiciaire tenant l'administratif en état, je ne puis actuellement prescrire une enquête administrative sur les faits que vous avez voulu me relater.

« Je vous prie d'agréer, monsieur le Président, etc. »

Signé : M. Bourgès-Maunoury.

DU NOUVEAU DANS L'AFFAIRE MORICE

● Un élément nouveau est intervenu cette semaine dans « l'affaire Morice ».

Au moment où M. Georges Bidault constituait la liste de son équipe ministérielle, dans laquelle il comptait M. André Morice, il reçut de l'Association des Résistants de l'Education nationale un nouveau dossier précisant la collaboration active de M. André Morice avec les Allemands pendant l'occupation.

La plus grande partie de ce dossier avait déjà été publiée dans la presse il y a quelques mois. A ce moment-là, M. André Morice, poussé par ses amis politiques, avait été contraint de déposer une plainte en diffamation contre plusieurs journaux. Il en a retardé de mois en mois l'instruction, redoutant que le procès public ne vienne à l'audience.

(Agip.)

M. MENDÈS FRANCE.
Un pécule gaspillé.

M. ANDRÉ MORICE.
Un document oublié.

Or les Résistants de l'Education nationale viennent de retrouver une pièce nouvelle qui apporte un élément nouveau. Il s'agit du provès-verbal qui établit que, le 30 décembre 1943, M. André Morice était lui-même présent à l'assemblée générale de sa société qui procéda à une augmentation de capital et prit diverses autres décisions relatives à l'exercice en cours. Ce document infirme d'une manière décisive la déclaration sur l'honneur de M. André Morice selon laquelle il n'avait pas pu participer à l'activité de son entreprise puisque « il n'avait été démobilisé qu'en février 1944 ».

L'Association des Résistants de l'Education nationale a fait parvenir cette pièce nouvelle, en même temps qu'à M. Georges Bidault (ancien président du C.N.R.), à d'autres personnalités politiques pour attirer leur attention une nouvelle fois sur le cas très particulier de M. André Morice.

COMMENT LÉON HOVNANIAN FUT MATRAQUE PAR LES FASCISTES

● Vendredi dernier, 21 h. 45 : la campagne électorale touchait à sa fin à Conflans-Sainte-Honorine, canton de Poissy (Seine-et-Oise). Le député Léon Hovnanian (mendésiste), accompagné du candidat de son parti au conseil général, M. Farrache, et de quelques amis, est venu apporter la contradiction, dans la salle de la Fonderie, au candidat de droite, M. Jolivet. M. André Hovnanian, frère du député, s'est attardé un instant auprès de sa voiture. Une dizaine d'hommes se précipitent sur lui et le frappent à coups de matraques. Il parvient à leur échapper et pénètre dans la salle. Ses agresseurs y pénètrent à sa suite et se ruent sur M. Farrache (matraqué), son gendre (fracture du crâne), M. Richard, secrétaire général du comité radical de Deuil-La Barre (contusions multiples) et sur le député Léon Hovnanian sur lequel ils s'acharnent particulièrement à coups de matraques en visant la tête, puis quand il est à terre à coups de talon sur la figure.

Le député de Seine-et-Oise est atteint de trois plaies ouvertes sur plusieurs centimètres au crâne, il a la paupière de l'œil droit arrachée, l'œil gauche tuméfié, le nez écrasé, la main droite fracturée et des contusions multiples sur tout le corps. Il est hospitalisé pour plusieurs semaines.

Quand tout fut terminé, le chef du commando fasciste s'approcha du président de la réunion et lui dit : « Etes-vous satisfait ? A votre disposition pour la prochaine fois. »

JEAN LARTÉGUY VEUT VOIR HENRI ALLEG

● Jean Lartéguy (de « Paris-Presse »), qui avait été autorisé à voir et à interroger dans leur prison d'Alger quatre femmes condamnées à mort, vient d'adresser une lettre datée du 17 avril 1958 à M. Gorlin, directeur des Services d'information du ministre de l'Algérie.

Jean Lartéguy écrit notamment :

« Je vous demande donc maintenant de bien vouloir m'autoriser à voir dans les mêmes conditions, et de préférence sans la présence d'un officier, Henri Alleg.

« Un certain nombre de journaux me mettent au défi de le faire, et je ne vois vraiment pas pourquoi.

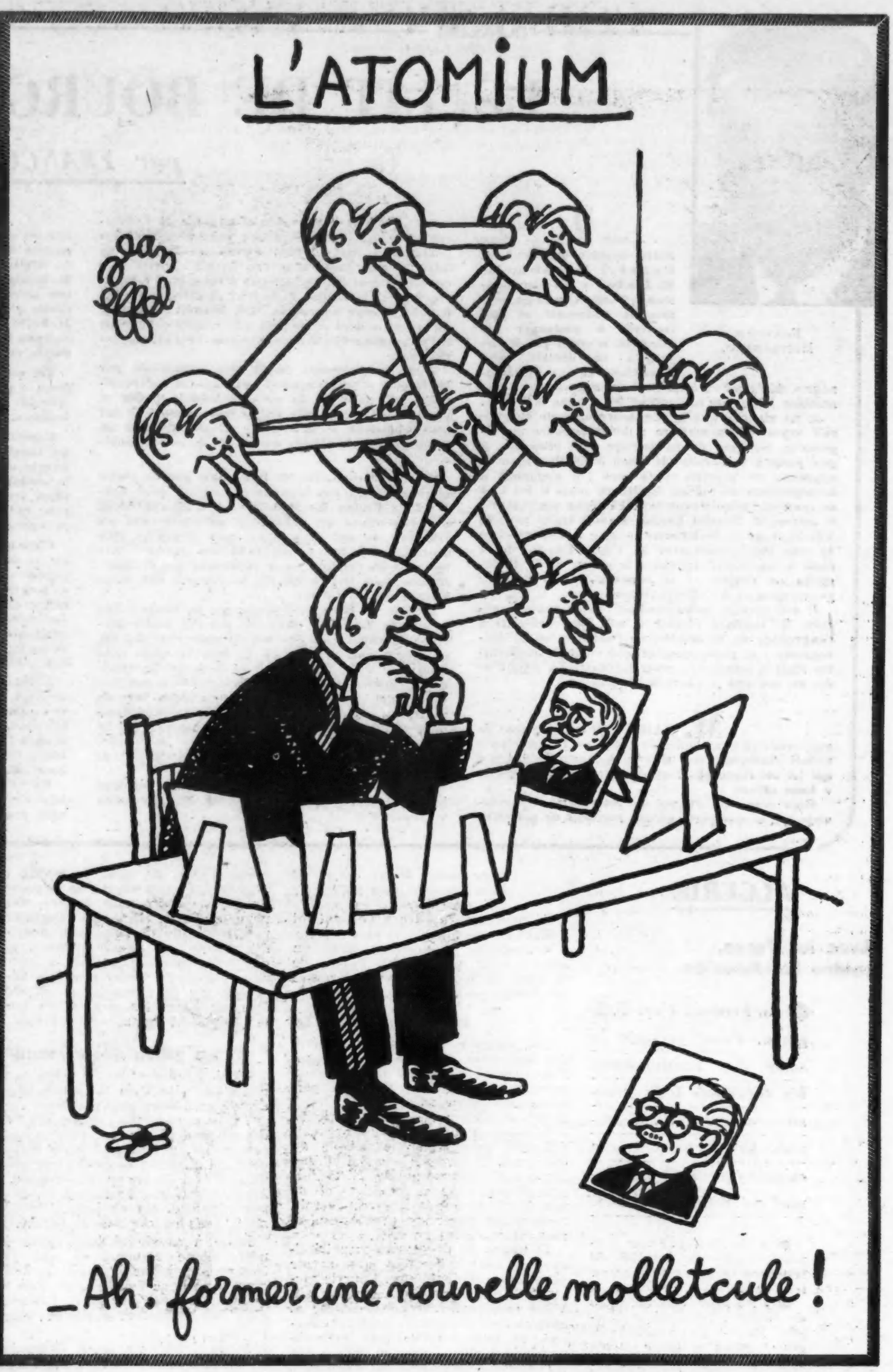
« Cette autorisation me permettrait d'authentifier de définitive façon le document que j'ai publié sur Djemila Bouhired et ses compagnes. Il est bien entendu que tout ce que me dira le prévenu sera exactement reproduit. Et qu'il sera loisible à ceux qu'Henri Alleg pourrait mettre en cause de m'apporter de leur côté leur témoignage. »

Nous tiendrons nos lecteurs au courant — si nous en sommes informés — de la réponse de M. Gorlin à cette lettre.

L'ÉLECTION DE L'EURE

● Au cours de sa campagne électorale dans l'Eure (canton de Pont-de-l'Arche, 7.410 inscrits), M. Pierre Mendès France s'est vu opposer — outre un indépendant et un communiste — un singulier concurrent : M. Sicard, vice-président de la délégation spéciale de Tlemcen (Algérie), ami personnel de MM. Robert Lacoste et André Morice. Harcelé dans chaque réunion par un commando composé des amis de M. Sicard et par Me Biaggi, venu de Paris pour leur prêter main forte, soumis à une campagne d'affiches et de tracts payés par des fonds collectés en Algérie, M. Mendès France, pendant vingt jours, a opposé son programme aux injures de ses contradicteurs.

Résultat : 25 % seulement d'abstentions. M. Mendès France, en ballottage en 1951, est élu au premier tour, avec 54 % des suffrages (2.920 voix) au lieu de 49 % (2.124 voix) en 1951. Son concurrent communiste perd en pourcentage et en voix. M. Sicard et M. Armand, (indépendant) obtiennent, le premier 208 voix, le second 1.397. L'argent d'Algérie n'a pas beaucoup rapporté.



(Suite de la page 3.)

menaçant, en cas de refus, d'exposer la situation dans un message. Paul Doumer essaya d'empêcher Painlevé, en 1932, de former un ministère de gauche, objectant qu'il l'avait appelé pour constituer un cabinet de concentration.

« J'accepte »

De nos jours, la coutume a limité dans ce domaine l'initiative du chef de l'Etat. Pourtant le M.R.P., alors comme aujourd'hui, reprocha souvent à M. Vincent Auriol de mettre des bâtons dans les roues de ses leaders.

— *Avec votre loi Barangé, vous nous avez f... dans un sacré pétrin,* lança au lendemain des élections de 1951 le prédécesseur de M. Coty à la délégation du M.R.P. qu'il recevait au moment de former le gouvernement.

— *Monsieur le Président, vous dépassez les limites de votre rôle constitutionnel,* riposta M. de Menthon.

— *C'est possible,* dit l'irascible Toulousain, *mais je vous dis ce que je pense !*

C'est par hasard que M. Georges Bidault — pour qui M. Vincent Auriol n'avait guère de sympathie — devint chef du gouvernement en 1949. Certain d'un refus, le Président de la République avait demandé au député de la Loire :

— *Et si je vous appelais, vous ?*

Négligeant le conditionnel, M. Bidault répondit, d'un ton tranchant comme un couperet :

— *J'accepte.*

M. Vincent Auriol ne croyait pas davantage au succès de M. Antoine Pinay en 1952 :

— *C'est un coup pour rien,* confiait-il à ses amis, le jour où il sollicita le leader modéré, *mais je devais le faire.*

Une vive sympathie

Le chef de l'Etat doit tenir compte des circonstances de la crise, des avis des personnalités qu'il consulte, des sentiments de son « entourage ». Mais, sauf cas exceptionnels, opinions, avis et sentiments sont partagés, ce qui lui laisse une grande marge d'appréciation.

Depuis deux ans, le travail est simplifié : M. René Coty travaille « en équipe » avec M. Guy Mollet.

C'est au secrétaire général de la S.F.I.O. que M. Bourgès-Maunoury, au printemps, que M. Gaillard, à l'automne 1957, durent leur présidence. C'est à lui cette fois également que M. X... la devra.

Qui sera finalement ce mystérieux M. X... ? Le chef socialiste l'ignore lui-même encore (car l'Assemblée Nationale a son mot à dire). Beaucoup de questions de tactique se posent. Mais ses préférences vont à M. René Pleven pour qui il a toujours éprouvé une vive sympathie.

Ils ne travaillent jamais l'un contre l'autre. Lors de la dernière crise, M. René Pleven refusa d'aller à l'investiture, car son ami Guy Mollet souhaitait revenir lui-même au pouvoir. Si cette fois M. Pleven poursuit jusqu'au bout, c'est que le leader socialiste le lui aura demandé.

Et si M. X... s'appelait de nouveau Guy Mollet ? Bien que celui-ci s'en défende, beaucoup y pensent dans l'entourage immédiat de M. Coty.

Le Président de la République réunit plusieurs fois par jour son état-major. Le n° 1, c'est M. Merveilleux du Vignaux, d'opinion M.R.P. nuancée de monarchisme. Secrétaire général de la présidence, M. du Vignaux servit naguère M. Georges Bidault, auquel il est resté fidèle. Mince, visage en lame de couteau, M. du Vignaux aime à travailler dans le secret : c'est lui qui transmet à M. Coty l'opinion du Quai d'Orsay et de la carrière préfectorale.

Le chef de l'Etat a voulu un radical affable pour compenser la sécheresse de son secrétaire général. C'est M. Henri Friol, conseiller à la Cour de Cassation, et qui fit pendant de longues années, auprès d'Edouard Herriot, un dur apprentissage. Courtois, souriant, M. Friol connaît bien le Parlement et les hommes qui l'habitent. En période de crise, son rôle est capital et le Président le consulte vingt fois dans la journée.

Autre personnage d'importance, chef du cabinet militaire, le général Ganeval. La chevelure argentée, le sourire en coin, il est d'inclination gaulliste. Ses fonctions militaires, à dire vrai peu absorbantes, lui permettent de s'occuper de politique. C'est le général Ganeval, qui siège au Conseil supérieur de la Défense nationale comme représentant de l'Elysée, qui renseigne M. Coty sur « l'opinion de l'armée » — et qui garde, en particulier, des contacts en Algérie.

Pour compléter la palette, M. de Baecque apporte la note modérée. Il est le plus ancien collaborateur de M. Coty, puisqu'il se trouvait dans son cabinet à l'époque où l'actuel chef de l'Etat était ministre de la Reconstruction, aux origines de la IV° République.

Seul manque un socialiste, mais cette présence serait superflue — le chef d'orchestre étant M. Guy Mollet.

JEAN FERNIOT.

EVIAN
L'eau des gourmets
ISSUE DES ALPES, ELLE EST COMME LES SOURCES DE MONTAGNE
Si pure ! Si légère !

GARY INAUGURE SA COLLECTION PRINTANIERE
COSTUMES EXCLUSIFS depuis 28.900 francs
PANTALONS flanelle anglaise pied-de-poule, etc., depuis 7.900 francs
VESTES SPORT tissus flammé, depuis 14.900 francs
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

FORUM

LE LIT DE BOURGUIBA

par FRANÇOIS MITTERRAND

FRANÇOIS MITTERRAND.

JE n'ai pas — loin de là — pour notre dernier président du Conseil la sévérité de M. Duchet. « La pire solution est celle que le gouvernement proposait et qui consiste à prolonger les combats, à céder pas à pas jusqu'à la défaite, aux abandons et au déshonneur », déclarait en effet ce dernier après que l'Assemblée Nationale eut refusé les « bons offices ».

Je ne nie pas que le sénateur-maire de Beaune soit expert en la matière : il fut naguère un vigoureux partisan de la politique qui céda pas à pas jusqu'à la défaite de Dien-Bien-Phu, mais il approuva les accords de Genève ; il applaudit à la déposition du Sultan du Maroc mais il fut l'un de ceux qui négocièrent avec l'Istiqlal son retour ; il accusa M. Mendès France d'avoir traité avec le Néo-Destour (« le terrorisme paie », écrivait-il le 10 août 1954), mais avec M. Edgar Faure dont il était le ministre il approuva le retour de M. Bourguiba en Tunisie et la constitution du premier gouvernement Néo-Destour homogène.

Il est normal qu'aujourd'hui notre censeur accuse M. Gaillard d'avoir à son tour consenti à l'engrenage de la défaite, de l'abandon et du déshonneur : le gouvernement qui vient de disparaître était le premier de cette législature à comprendre en son sein le parti de M. Duchet.

M. GAILLARD en acceptant de gouverner en compagnie du Parti des Indépendants s'était condamné par avance à suivre le chemin qui lui est reproché et qui l'a mené de Sakiet aux « bons offices ».

Pour conserver l'appui de cette droite opportuniste qui ne comporte qu'une minorité de patriotes lucides et dont l'incroyable démagogie et l'extraordinaire légèreté finiront bien par lasser l'opinion publique de plus en plus sensibilisée aux grands intérêts nationaux, il a cru devoir couvrir une opération dont il reconnaissait d'autre part l'inconséquence et le danger. Mais pour en corriger l'effet, il dut chercher auprès de MM. Murphy et Beeley un concours dont on ne peut douter qu'il conduisait à l'internationalisation progressive de l'affaire algérienne.

Ainsi le processus décrit avec exactitude par M. Duchet recommençait-il son implacable déroulement : la politique du coup de boutoir voulue et pratiquée par la droite débouchait, comme ce fut invariablement le cas depuis douze ans, sur un compromis plus néfaste que l'état de choses antérieur.

C'est mal connaître M. Bourguiba que de croire qu'il ne saisira pas le moindre prétexte pour retirer à la France les avantages que lui concèdent les conventions qui définissent solennellement les relations de nos deux pays mais il attend plus de nos fautes que de nos faiblesses, sachant fort bien que les erreurs qui ne dépendent que de nous-mêmes nous livrent en fin de compte aux soins intéressés des autres.

Quand M. Bourguiba saura que la France, liée comme la Tunisie et avec elle par des textes précis, ne réclame rien que son dû mais tout son dû, qu'aucune intimidation ne la fera renoncer aux droits qui lui ont été reconnus mais qu'elle appliquera strictement les obligations qu'elle a contractées et que pour sa part il ne peut enfin, hors du cadre des engagements pris, continuer sans dommage cette diplomatie de la boulimie perpétuelle où s'engloutissent les dernières chances de la paix, le dialogue de Carthage pourra heureusement se poursuivre.

En revanche, à quoi sert de vouloir coucher dans le lit de M. Bourguiba si c'est M. Murphy qu'on y trouve ?

M. GUY MOLLET, désirant pallier les conséquences d'une guerre qui durait demanda un jour qu'on lui en donnât les moyens. La droite s'esquiva et il fut renversé. A son tour, M. Bourgès-Maunoury voulut offrir aux Algériens une autre perspective que la guerre civile. La droite repoussa la loi-cadre et il fut renversé. M. Félix Gaillard pour éviter l'extension du conflit, s'aligna sur « les bons offices ». La droite l'abandonna et il fut renversé.

Tel est le beau programme de la politique de force : pas d'argent pour les armes, pas d'intermédiaire pour la paix, pas d'espérance pour les hommes.

Fallait-il donc que l'opposition dans laquelle je me range, offrît à M. Gaillard des suffrages inhabituels afin de lui permettre d'assurer seulement la soudure et, les « bons offices » passés, de récupérer les suffrages un moment infidèles de ceux pour qui cette denrée électorale, le nationalisme, ne s'accommode ni de courage ni de constance ?

C'est la faute des Américains, répète M. Duchet, qui se dit « effrayé ». Est-il nécessaire de lui répondre que les déplorables « bons offices » que nous avons nous aussi récusés furent tout de même davantage le fruit de nos incohérences que de l'ingérence étrangère ? Et que ces incohérences n'ont pas tenu à M. Gaillard mais à la fraction de sa majorité qui après avoir « prolongé le combat cède pas à pas jusqu'à la défaite... » ?

L'Alliance Atlantique, pierre angulaire de notre sécurité, et la communauté franco-africaine, relance historique de notre grandeur, ne sont pas contradictoires mais complémentaires. Encore faut-il réduire à l'impuissance ceux qui, incapables de construire l'une, s'apprêtent, par leur agitation brouillonne, à démolir l'autre.

En votant contre le gouvernement de M. Gaillard c'est à la majorité de son investiture que nous avons définitivement signifié notre refus.

ALGÉRIE

Avec les Paras, contre les Amerlos

● *La France, c'est l'Algérie. Pour prévoir la suite des événements, les réactions à la pression américaine, l'attitude de l'armée, notre collaborateur Jean Daniel est retourné là-bas.*

● *« Ce n'est pas une grenade, c'est une bombe de 100 kilos qu'ils veulent qu'on leur mette, les Amerlos. »*

● *« Au fond, tout est venu de Sakiet : Gaillard et Murphy étaient de « mèche » pour qu'on fasse une « erreur » et que cela se retourne contre nous. D'abord la décision est venue de Paris et Bigeard n'était pas d'accord. Le lendemain de Sakiet, Bigeard a fait un raid sur un village tunisien pour leur montrer ce que c'était une punition « propre », « à la para ». Sakiet, c'est les Américains pour avoir un prétexte. »*

● *« Y en a qui croyaient que le pétrole il allait leur tomber, comme ça, tout tiré dans le coco. »*

● *« Au fond, les Russes, ça vaut mieux. On sait à quoi s'en tenir. D'abord, ils ne veulent pas que les Ricains s'installent chez nous. Et puis ils ne nous font pas de protestation d'amitié au-devant pour nous lâcher après et s'unir avec le plus requin de nos ennemis. »*

Ce sont les propos que l'on entend à Alger depuis que « L'Echo d'Alger » a transformé sa première page en affiche pour publier les appels de M. Alain de Sérigny à l'émeute contre les Américains.

La haine contrôlée

Une grenade au Consulat général des Etats-Unis a été posée pour protester contre l'envoi d'une lettre du président Eisenhower dont ici personne ne s'est préoccupé de connaître la teneur. Cela a été traduit partout : « L'Amérique poignarde les Français d'Algérie pour voler le pétrole du Sahara. » Et lorsque le « Daily Telegraph » a confirmé que les Etats-Unis souhaitaient une négociation et ne pensaient pas que la France pourrait, toute seule, régler son problème algérien, alors ce fut un tollé.

Et toutes les organisations patriotiques se sont concertées pour savoir ce qu'elles allaient faire. Pour le moment, elles n'ont encore rien fait. Voici pourquoi. « L'Echo d'Alger », comme tous les autres journaux algérois, ne peut paraître sans une censure préalable — ce qui donne une signification singulière aux tolérances du cabinet du ministre de l'Algérie. Pendant cinq jours, les collaborateurs de M. Lacoste, et en particulier MM. Gorlin, conseiller technique, et Peccoud, directeur de la Sûreté, n'ont vu aucun inconvénient à ce qu'un déchaînement de haine et de hargne risque d'exciter ceux qui sont fiers de s'appeler les ultras.

« Aucun inconvénient, car nous les tenons », se vante un haut fonctionnaire. Et il est bien vrai que les organisations « Jeune Nation », U.S.R.A.F. (de Soustelle), U.F.N.A. et O.C.R., comme les nouveaux groupements d'étudiants (dont l'un, « Le Bahut », publie un journal subventionné) sont truffés d'indicateurs et pratiquement contrôlés par le Gouvernement général.

M. Peccoud, ancien censeur de lycée, torturé par la Gestapo après une série d'actions d'éclat dans la résistance, utilise avec virtuosité ces mouvements dans le sens des intérêts de M. Lacoste et de sa politique. Cette virtuosité ne paraît pas s'accompagner d'une tendresse particulière pour les musulmans, mais elle se traduit par un mépris tout policier pour les ultras. Lorsque la politique de M. Lacoste l'exige, on agite le mythe du 6 février, et l'on excite les organisations juste assez pour pouvoir faire peur à Paris. Dès que l'agitation paraît prendre de l'ampleur, alors on fait savoir par les indicateurs que des listes de personnalités à mettre en résidence surveillée sont déjà dressées et ces personnalités se trouvent être par hasard les comités directeurs des organisations mises en branle.

La grève décommandée

Ainsi, jeudi dernier, la grève générale était prête. Puis M. Lacoste ayant décidé qu'il avait gagné à Paris, cette grève fut non pas interdite, mais décommandée par les organisateurs eux-mêmes, qui avaient soudain pris peur. Et M. Alain de Sérigny fit alors un éditorial beaucoup plus nuancé. A Alger, désormais, l'agitation est devenue officielle. On va jusqu'à la grenade, mais en deçà de la bombe.

Reste à savoir si jouer avec les nerfs d'une communauté que l'on trompe, et qui ne demande qu'à découvrir le bouc émissaire de tous les malheurs dont l'histoire l'accable, n'est pas la plus criminelle des entreprises.

Après Mendès France et Bourguiba, M. Lacoste offre aux Français d'Algérie les Etats-Unis en pâture : chaque fois pour camoufler ses échecs et ne pas les laisser se rendre compte que les vrais artisans de la catastrophe qui s'abattra sur la communauté européenne sont ceux qui ont cru pouvoir pacifier pendant des années sans que le monde se penche sur cette singulière pacification. M. Lacoste n'a qu'une crainte, c'est qu'on s'aperçoive qu'il est directement responsable de l'intervention américaine.

Tout cela ne concerne que l'utilisation des organisations ultras, mais celles-ci sont-elles vraiment représentatives? Est-ce que tous ces hommes qui, à Alger ou à Paris, prétendent parler au nom des Français d'Algérie et de l'armée sont aveuglément suivis ? A ce sujet, chaque voyage apporte du nouveau dans une Algérie où la situation évolue avec une extraordinaire rapidité dans tous les sens et parfois en même temps dans des sens contradictoires.

Il n'y a plus à revenir sur les villes pacifiées où les Français et aussi, bien sûr, de nombreux musulmans ont tendance à s'installer dans les profits de l'occupation militaire. (Là-même, d'ailleurs, une inquiétude renaît après la crise ministérielle et les conseils américains, qui mène certains, dans le privé, à des propos audacieux : « Est-ce qu'on peut vivre vraiment sous la domination arabe ? » Ce qui prouve qu'ils l'envisagent.)

Mais dans le bled, l'installation a un autre sens : les Européens cohabitent avec le F.L.N.

80 % des colons français, de l'avis des militaires, versent une somme mensuelle à l'Armée de Libération.

Sur presque tous les bilans trouvés sur des prisonniers rebelles, on peut voir la mention : « Colon ami : 10.000 francs. » Les militaires vont sans doute un peu vite, mais ils affirment:

« Chaque fois que vous voyez une ferme un peu isolée et non protégée, vous pouvez dire que le propriétaire paie en espèces ou en nature. »

Certes, il ne s'agit que de vivre et on peut haïr en craignant et en payant. Mais un goût de la terre algérienne qui va jusqu'à triompher d'un patriotisme français implique au moins une possibilité d'admettre bien des changements. J'ai rencontré une famille de colons, conservateurs il n'y a pas si longtemps, qui se demandaient devant moi si la République algérienne leur laisserait leurs terres. Cela est loin d'être général. Les événements qui ont eu lieu dans une région peuvent tout changer : ainsi dans toute la région de Philippeville, le souvenir des massacres d'El Halia, le 20 août 1956, est si tenace que l'on y préfère la mort à une Algérie autonome. Mais dans toutes les conversations que j'ai entendues pendant ce séjour dans l'Algérois et en Grande Kabylie, j'ai perçu une conviction, c'est que l'on était à la veille d'un bouleversement considérable. Comme on ne sait rien sur ce bouleversement, comme on se méfie du F.L.N. et encore plus du pouvoir politique français, alors on ne se raccroche plus qu'aux défenseurs immédiats, à ceux qui provisoirement protègent les familles et le travail : l'armée.

La mentalité « para »

Le hasard a fait que j'ai rencontré pendant ce séjour plus de militaires que jamais auparavant. Le hasard et peut-être aussi certaines amitiés que j'ai nouées avec des militaires français de Tunisie et qui a fait tomber certaines préventions. Le plus frappant est évidemment l'influence de

Bijoux au coffre ?
Une meilleure offre
CHEZ E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-60 - RICHELIEU : 81-80

ce qu'on appelle ici la « mentalité para ». Je ne crois pas que ce soit comme en France où l'on ne voit dans les colonels parachutistes que des héros ou des tortionnaires. En fait, cela est très nouveau, c'est né en Algérie, et le poids sur les décisions futures est important.

La « mentalité para » a gagné ceux qui n'ont rien à voir avec les parachutistes. Ainsi en Grande Kabylie où j'étais avec des régiments d'infanterie coloniale. Elle consiste à être « offensif », à estimer l'adversaire et à mépriser le civil, en particulier les Français d'Algérie.

Après plusieurs entretiens, j'ai acquis la conviction que l'armée était en Algérie plus préoccupée de vaincre le F.L.N. que de garder les territoires algériens à la France. A Tizi-Ouzou, il y a un général, le général Guérin, qui possède un organigramme de la rébellion kabyle, ou plutôt, comme on dit désormais, de l'Armée de Libération nationale en Kabylie (c'est l'hommage de l'Etat-Major français à l'armée algérienne).

Il n'y a plus que les collaborateurs de M. Lacoste pour parler des « bandits rebelles » qui ne relèveraient que de la loi sur l'association de malfaiteurs. Le général Guérin connait son homologue, le colonel Amirouche. Les sept colonels sous les ordres du général Guérin connaissent les commandants des mintaquas qui correspondent aux secteurs dont ils ont la charge. Le dernier accrochage à 8 kilomètres d'Haussouvillers, près de Bordj-Menaiel, a vu une concentration de « trois compagnies régionales », c'est-à-dire trois cents soldats de l'A.L.N. en uniforme et en casque. Ils avaient dix-huit fusils-mitrailleurs. Contre eux, les Français ont réuni sept bataillons, mais c'est grâce aux avions de chasse que le succès a été si net : cinquante rebelles tués. Les Français ont eu plusieurs blessés, mais un seul mort, un sous-lieutenant.

La vraie guerre

Malgré le succès, cette fois considérable, le colonel Guillermaz revenant d'opération a déclaré :

« Nous sommes maintenant dans la vraie guerre. »

Il a dit cela parce qu'il sait que le problème des effectifs ne compte pas pour le F.L.N. Voici l'état des forces rebelles en Kabylie :

	1956	1957
Soldats réguliers	800	2.600
Armes de guerre	550	1.200

(dont 8 mitrailleuses et 3 mortiers inexistants en 56).

Les interrogatoires de prisonniers, les documents découverts sur les tués, tout prouve que le F.L.N. ne s'est plus fixé qu'un seul objectif : forger, à l'exclusion de toute autre chose, un instrument militaire sûr qui permette des batailles meurtrières. Le F.L.N. a presque abandonné la bataille des populations. Celles-ci lui échappent parce qu'elles n'en peuvent plus. Mais il inquiète de plus en plus l'Etat-Major français qui n'a qu'un seul mot à la bouche : des renforts, des renforts, des renforts.

L'armée française, en face d'un ennemi qu'elle estime, lasse des défaites indochinoises, a donc l'intention de vaincre. Et il sera dangereux, explosif peut-être, de la frustrer d'une victoire qu'elle croit possible, ou de donner à une solution algérienne les apparences d'une capitulation. Mais elle est en train de vaincre, là où elle vainc, pour une Algérie autonome. A ce sujet, les anecdotes foisonnent : il n'y a qu'à puiser.

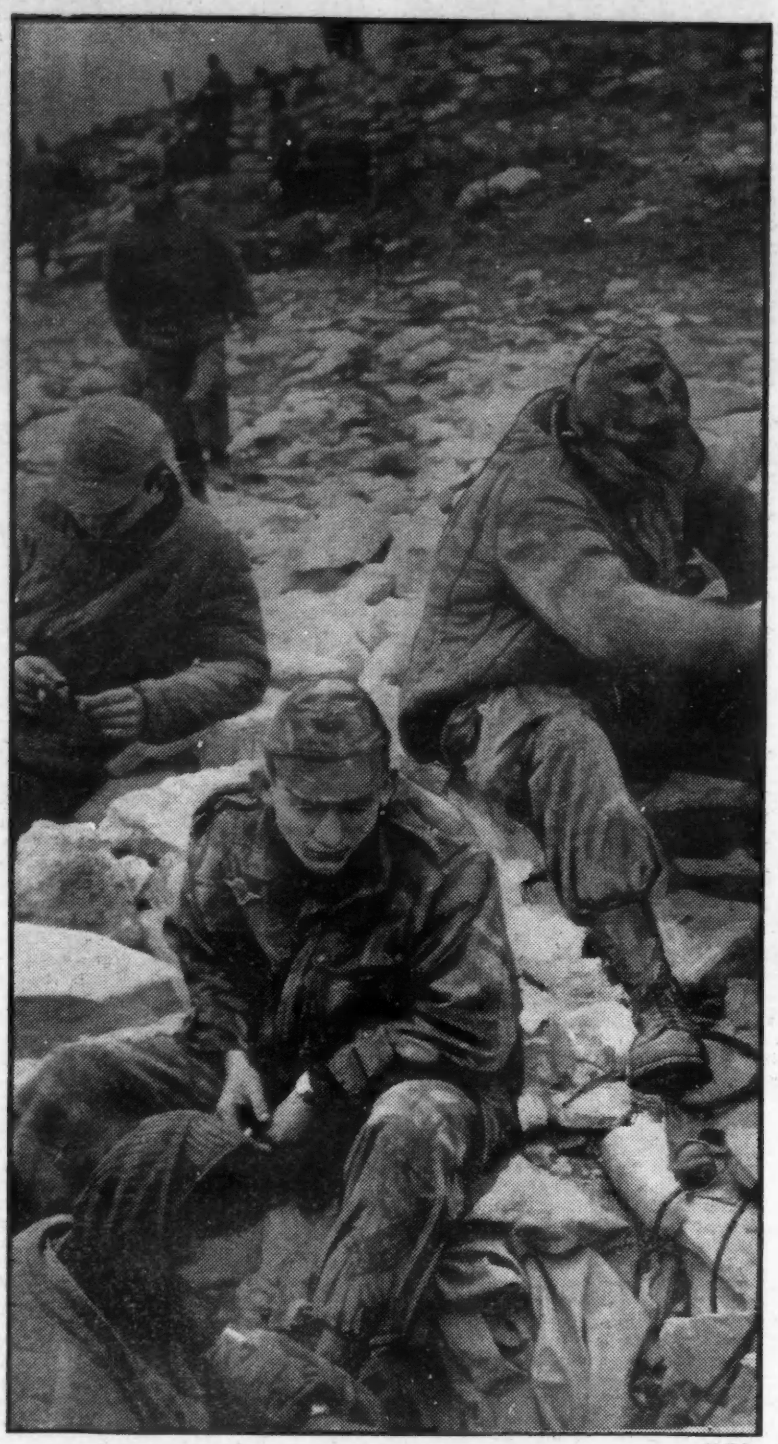
Les fils des héros

La mentalité para relève à la fois du scoutisme aventurier et de la bonne conscience cocardière. A Alger on prend les fils des combattants algériens exécutés et on les place dans des centres spéciaux. Les veuves touchent des pensions prises sur la caisse des parachutistes. Aux enfants, on tient des discours le matin, après le salut aux couleurs françaises et on leur dit :

« Vos pères sont morts en héros et vous devez devenir des héros comme vos pères, mais en suivant la France. C'est pour cela que vous dirigerez votre pays. »

La femme d'un général en renom reçoit à sa table des combattants torturés. Au centre d'action psychologique, les 480 indicateurs, ex-F.L.N., qui assurent la sécurité de la ville d'Alger, reçoivent une formation politique destinée à assurer la gestion de l'Algérie. Dès que les parachutistes ont fini « d'interroger », ils protègent et souvent contre l'administration, contre le pouvoir politique, contre M. Lacoste lui-même. C'est l'un des mille paradoxes de cette situation infiniment enchevêtrée et complexe. Mais le fait est que l'armée ne favorise pas à Alger le maintien des privilèges européens.

Assez curieusement, les militaires déclarent qu'ils veulent vaincre le F.L.N., après quoi « la France verra si elle peut mériter ou non l'Algérie ». Mais la victoire est-elle possible ? Les mêmes mettent à cette victoire tant de conditions qu'on finit par tourner en rond. Le certain, c'est qu'il convient d'éviter tout ce qui peut ressembler à une défaite purement militaire.



LES PARAS A LA FRONTIÈRE TUNISIENNE. (A.P.)
Les veuves des autres touchent des pensions.

Les devoirs multiples

Angoisse des Français d'Algérie qui peut mener au désespoir, souci des soldats de n'être pas humiliés, ce sont deux éléments de la situation. Mais on voit comment une force est née d'un malentendu. La symbiose entre l'armée et les Européens d'Algérie est artificielle. Car le problème de la majorité des Français d'Algérie, c'est « comment rester en Algérie ? ». Celui de l'armée, c'est « comment vaincre ? ».

Pour les Européens, l'Algérie française n'est surtout qu'un moyen de ne pas subir ce qu'ils pensent être l'arbitraire des Arabes. Et comme ils n'ont aucune assurance sur les conditions d'un rapatriement éventuel, comme il circule à Alger les rumeurs les plus inquiétantes (et peut-être, hélas ! fondées d'ailleurs) sur la façon dont on a reçu en métropole les Français d'Algérie, de Tunisie et du Maroc — ceux qui ont peu d'argent, les plus nombreux — le maintien de l'Algérie française est lié à la vie même. Mais pour l'armée, tout cela n'existe pratiquement pas : il s'agit pour elle de ne pas faillir à l'honneur. Ce n'est pas « l'abandon » qui l'obsède, c'est l'humiliation.

Enfin, il existe un nouvel élément qui rend plus dramatique encore la situation algérienne. Il s'agit des ralliés, des harkis, des « administratifs », de tous les musulmans qui, par crainte, indifférence ou option, ont choisi la France. Ils augmentent — encore un paradoxe — dans les mêmes proportions, ou presque, que les effectifs de l'A.L.N. J'ai vu en Kabylie des mechtas ralliées. Je dois dire que des rivalités tribales, ajoutées aux horreurs d'une guerre fratricide, avaient laissé de tels souvenirs chez ces gens que les soldats souriaient aux soldats français, les femmes offraient leurs galettes, les hommes suppliaient qu'on ne les abandonne pas. Ce spectacle est aussi vrai que celui que j'ai vu en Tunisie où refluent les réfugiés terrorisés par les Français.

Je n'en ai tiré — pas plus qu'en Tunisie — aucune conclusion politique. Mais c'est un fait que le nationalisme est en Algérie trop neuf, le peuple trop malheureux, la France trop présente pour que le F.L.N. puisse se sentir autorisé à traiter en « collaborateurs », aujourd'hui ou plus tard, ceux qui ne le suivent pas ; et c'est un fait aussi que la France a des devoirs. Mais il convient de préciser : pas le devoir de continuer la guerre, ni de multiplier les occasions de tels massacres. Transformer les devoirs en alibis est trop facile. Le devoir par exemple, c'est de ne pas multiplier les cibles pour faire réussir une politique à laquelle on ne croit plus.

Soixante-trois sacrifiés

Dans cette région de Kabylie, un jeune administrateur venait devant moi presser un capitaine S.A.S. de désigner des délégations spéciales « parce qu'on les lui réclamait *en haut lieu* ». Le capitaine répondit :

« D'un côté, on fait des circulaires pour interdire les exécutions sommaires, de l'autre on désigne des délégués spéciaux, ce qui conduit exactement à les faire exécuter sommairement. C'est nous qui alimentons la guerre civile ici. »

Le capitaine venait d'apprendre qu'en deux semaines il y avait eu soixante-trois délégués spéciaux abattus par le F.L.N. : soixante-trois hommes que l'on a sacrifiés à une politique française, que chacun sait au moins « évolutive »... J'ai longuement parlé avec le capitaine S.A.S. qui m'a fait penser au héros du roman de John Hersey « Une Cloche pour Adano ». Il ne parlait que des malades de *son* village, de leurs besoins, de l'école, de tel jeune nationaliste qui allait peut-être rejoindre le maquis et qu'il ne pourrait pas dénoncer parce que de « notre côté on ne sait plus où on va, tout est compromis, tout s'en va ». Il a décidé de ne plus penser, « parce que décidément en Algérie la vie n'est pas simple », mais d'aider, de porter secours. Le jour où je l'ai quitté, il avait arraché les crédits pour son école et son visage était illuminé...

« On n'y croyait pas »

A Alger, les personnalités les plus responsables vivent en Algérie dans une étonnante inconscience. J'ai tourmenté un brillant fonctionnaire en lui disant tout ce qui s'organisait à l'extérieur et dans le monde entier en faveur de l'Algérie.

Je lui ai décrit la Tunisie, d'où je venais, comme une sorte d'antichambre de l'indépendance algérienne, où les correspondants des journaux de droite fraternisaient avec les leaders du F.L.N., où les diplomates étrangers dans leurs calculs ont déjà dépassé le stade d'une indépendance algérienne qu'ils considèrent comme acquise et je voyais son visage se décomposer comme si soudain d'injustes tempêtes menaçaient d'ébranler un solide édifice.

« Mais tout cela n'est pas venu d'un seul coup. Depuis quatre ans, nous avons eu tous les avertissements, toute la possibilité de voir monter cette vague.
— On n'y croyait pas. »

JEAN DANIEL.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La Collection de « Printemps 58 » est prête. Vous y trouverez des vêtements exclusifs coupés dans des tissus français et importés
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Vacances pour les jeunes en
ISRAËL
Séjour en Kibboutz
15 jours de stage - 6 jours d'excursions
Séjour libre
Voyage à des prix étudiés
avec
L'UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
6, r. Lalande, PARIS-14e - SEG. 60-21

ÉCONOMIE

Analyse de la prospérité

● *Le gouvernement Gaillard a duré six mois. Quel est son bilan en matière économique ? Quelle est exactement la situation française aujourd'hui ?*

ARRIVE aux affaires au début de novembre, le gouvernement Gaillard avait à faire face immédiatement à deux périls : la hausse des prix et l'épuisement de nos réserves de devises. Gouvernement « européen », il se devait aussi de préparer l'économie à affronter nos concurrents étrangers du Marché commun.

Ces trois tâches étaient étroitement liées : l'inflation et le déséquilibre croissant de notre balance des comptes, conséquences d'un coûteux effort militaire et du caractère non compétitif de nombreuses unités de production, risquaient de compromettre définitivement nos chances de survie dans la Communauté économique européenne.

Dès les premiers jours de son existence, le gouvernement Gaillard élabore sa politique économique et financière en fonction de l'examen qu'il se propose de passer devant les autorités financières internationales et américaines, afin d'en obtenir des crédits. Cette méthode habile — ou désespérée — est maintenant courante chez beaucoup d'hommes politiques français. N'ayant pas le désir ou le courage d'imposer à la nation les disciplines nécessaires, ils cherchent à transférer la responsabilité de la contrainte à l'extérieur. Le Marché commun peut être ainsi ramené à l'organisation d'une pression anonyme et diffuse sur les structures et les habitudes françaises. De même on est allé chercher à Washington les injonctions ou les raisons d'agir que l'on était incapable de se donner.

Quoi qu'il en soit, la préparation du dossier de Jean Monnet conduisit le gouvernement à prendre trois séries de mesures pour lutter contre l'inflation et diminuer la pression de la demande intérieure : des économies budgétaires, des restrictions de crédit, un essai de stabilisation des prix et des salaires sur un nouveau palier.

Un accident

Pour une fois, les économies budgétaires sont en grande partie réelles et l'impasse peut se révéler nettement inférieure à celle de 1957. Malheureusement, ces économies ont surtout porté sur les investissements, gage de l'expansion et de la rénovation de notre économie : si le gaz de Lacq a été épargné, les programmes d'Electricité de France et des Charbonnages ont subi des amputations sévères, l'enseignement et la vulgarisation agricoles se trouvent réduits à peu de chose, l'équipement des voies navigables, essentiel avant l'entrée dans le Marché commun, encore sacrifié.

Il n'est pas sûr, d'autre part, que les crédits militaires puissent être maintenus dans les limites fixées. Un accident a déjà eu lieu : en début d'année, l'augmentation du coût de la guerre d'Algérie a dû être compensé par des réductions drastiques de crédits sur les programmes de constructions aéronautiques. Mais il paraît difficile de « digérer » ces réductions au cours de la seule année 1958, et 13 milliards d'économies ne sont pas encore appliquées.

Les restrictions de crédit, fermement conseillées par les autorités financières américaines, sont en principe destinées à limiter l'appel des entreprises aux banques, donc à rendre plus difficiles les stockages spéculatifs et même à freiner la production et les investissements.

L'établissement du taux de l'escompte à un niveau élevé et l'abaissement progressif des facultés de réescompte reconnues aux banques étant apparus insuffisants, la Banque de France a récemment imposé un plafond aux en-cours bancaires. Ces restrictions de crédit ont été jusqu'ici pratiquement inopérantes. Les causes en sont dans le maintien d'une forte dépense publique et d'une consommation active, l'expansion considérable du crédit à court terme et à moyen terme au cours du second semestre 1957 fournissant d'autre part aux entreprises une marge de disponibilités qu'elles ne semblent pas avoir encore épuisée.

Pour donner de l'efficacité à la politique de restrictions de crédit, il eût fallu sélectionner soigneusement les concours apportés aux entreprises par le système bancaire. Mais en agissant d'une manière globale, la Banque de France paraît bien vouloir se dispenser d'opérer ces choix.

M. PIERRE PFLIMLIN ET M. FÉLIX GAILLARD. (Agip.)
Une oasis à crédit.

L'opération « Vérité »

Enfin, le ministre des Finances, lançant « l'opération Vérité », s'est efforcé de rajuster en hausse, puis de stabiliser les prix et les salaires. Cet essai n'a connu qu'un maigre succès.

Après une légère baisse au mois de février, l'indice des prix de gros est reparti. Il a augmenté de 15 % en six mois. L'indice officiel des prix de détail (179 articles) a connu une hausse presque aussi forte et a provoqué depuis novembre deux relèvements du salaire minimum interprofessionnel garanti (S.M.I.G.), qui seront suivis bientôt d'un troisième. Une hausse prévisible du prix du charbon risque d'aggraver ce mouvement avant l'été.

Dans l'ensemble, l'augmentation des prix a été plus forte que celle des salaires et des traitements, surtout ceux pratiqués dans le secteur public et nationalisé, et des menaces graves de conflits sociaux ont accompagné les derniers jours du gouvernement Gaillard.

Malgré les économies budgétaires, des restrictions de crédit à vrai dire timides, un essai de stabilisation des prix et des salaires, les tendances inflationnistes sont presque aussi fortes qu'il y a six mois.

« *Du moins l'expansion économique n'a pas été arrêtée, l'indice de la production industrielle continue à battre tous les records* », plaide pour sa défense le gouvernement sortant. Il convient de s'arrêter un moment sur ce point, car il est essentiel. Personne, évidemment, n'est contre l'expansion, et le procès de tendance fait par certains aux partisans d'une pause économique est entaché d'équivoque ou de mauvaise foi. Ce qui est sûr, c'est qu'au-delà d'un certain seuil de plein emploi des hommes et des machines, l'expansion est financée à l'aveuglette par les prélèvements qu'opère l'inflation sur les revenus fixes et sur le capital.

Dès lors, les progrès de l'économie sont purement fictifs. Le désordre social s'ensuit généralement. Or, en France, au début de 1958, il apparaît bien que le taux élevé de l'expansion tend à être rattrapé par la hausse des prix. La persistance d'un rythme rapide d'accroissement des investissements non compensé par un ralentissement de la consommation accentue cette tendance. D'où la nécessité de diminuer progressivement la vitesse du mouvement qui emporte l'économie, afin d'éviter les embardées.

« *Pourquoi ne pas continuer à produire,* répondra-t-on, *puisque nous avons les moyens ?* » Mais ces moyens — 650 millions de dollars — nous ont été prêtés par l'Union européenne de Paiements et par les Etats-Unis à la suite d'une longue négociation qui a été comme le centre de la politique économique du gouvernement Gaillard. Ces dollars nous permettent d'acheter à l'étranger les machines et les matières premières qu'exigent les progrès de notre production et, sans souci du lendemain, notre programme d'importation a été établi à l'automne suivant une conception généreuse.

Cette prodigalité va nous démunir rapidement : au rythme actuel de la production, de la consommation et du déficit des échanges extérieurs, il est probable que nos réserves de devises seront épuisées avant la fin de l'année.

A ce moment, nous serons contraints, ou bien de porter un coup d'arrêt brutal à la production, ou bien de mendier encore à des conditions attentatoires à notre indépendance. On se demande comment il pourrait alors être question de libération des échanges et de communauté économique européenne.

Le choix nécessaire

Le remède pour rééquilibrer notre balance des comptes consisterait à *choisir*, à rationner certaines importations dont ne dépendent pas les progrès de la production (pétrole, produits agricoles, biens de consommation durables). En ce domaine encore, le gouvernement s'est refusé à discriminer, de crainte d'être accusé de vouloir tuer l'expansion, ce mythe nouveau.

Dans le même ordre d'idées, le ministre des Finances n'a défendu qu'avec une extrême mollesse un article de la loi de finances tendant à interdire des investissements inutiles. Le projet qui visait à empêcher la construction des stations-service, de sièges sociaux, de salles de spectacles, des devantures commerciales, a suscité dans un bel élan l'opposition de plus de 500 députés. Il est vrai que l'on était près des élections cantonales.

Faiblesse de mauvais augure dans la première année du Marché commun. En fait, le gouvernement paraît avoir fort peu pensé à préparer le pays à cette grande aventure. La loi-cadre proposée au vote du Parlement est un ensemble de considérations de caractère général, sans lignes de force sensibles.

Des initiatives importantes du gouvernement vont même à contre-courant des réformes à faire. Il en est ainsi du plan céréalier promulgué au début de 1958 et qui renforce les avantages consentis aux cultivateurs de blé, denrée produite en quantité excédentaire à un prix proche du double du cours mondial. Plus généralement, la tendance à la hausse des prix agricoles a été accentuée par le renforcement des mécanismes de soutien et d'indexation. La lutte contre l'inflation a été rendue, et s'en trouvera encore au cours des mois prochains, plus malaisée.

Une oasis artificielle

Quel est en résumé le dossier que trouvera le successeur de M. Félix Gaillard ?

a) Un budget non encore complètement voté, qu'il pourrait exécuter sans trop de peine s'il pouvait limiter les dépenses militaires en Algérie et s'il était à même de lancer un emprunt.

b) Un stock de devises s'épuisant à une vitesse accélérée.

c) La persistance d'une hausse des prix que de bonnes récoltes n'atténueront qu'à peine.

d) Une vague de graves revendications salariales.

Et pourtant, grâce aux prêts de l'étranger — cadeaux empoisonnés — aux excitations suspectes de l'inflation et aussi à l'existence de nombreuses occasions d'investir, la France constitue actuellement dans le monde occidental une oasis de prospérité.

La récession ne l'a pas encore touchée et la crainte de la devancer pourrait constituer pour un ministre des Finances une excuse presque valable pour ne pas compromettre l'essor de la production par une trop vigoureuse action contre l'inflation. L'ensemble repose cependant sur un artifice : la France continue de vivre à crédit. L'Amérique paie le déficit. Jusqu'à quand ?

RENÉ ROMAC
☆
CHEMISIER
DE PERE EN FILS
☆
32, RUE D'HAUTEVILLE
PARIS
PROvence 22-83

LUNETTES
HUCA-LUMOSOL
HUGUENIN Frères & Cie
MOREZ-DU-JURA

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION DE PRINTEMPS
CHAUSSURES
ET IMPERMEABLES
d'ITALIE
DRAPERIES et CASHMERES
d'ANGLETERRE
38-40, avenue Victor-Hugo

(R. Delfour.)

M. ROBERT LACOSTE AU COURS DE SA CAMPAGNE ÉLECTORALE.
« Alors, je lui ai dit : Robert... »

LES CANTONALES

M. Lacoste dans le Périgord

Dans l'un des cantons de France (celui de Thenon, Dordogne), notre collaborateur Jean Cau est allé suivre la campagne électorale. Voici son reportage.

AZERAT : 580 habitants en comptant les fermes des environs... Un tout petit village, pauvre, qu'il faut aller chercher au creux d'un cercle de collines basses. Quelques maisons qui s'étirent le long de la route et dont les dernières montent à l'assaut de la colline. Devant l'une d'elles, une voiture-radio de la gendarmerie et deux pandores débonnaires, mais — la consigne, c'est la consigne ! — pas très causants.

Nous redescendons au village. Le bistrot est plein de paysans. Ils sont, à travers les siècles et tant ils sont misérables, frères des manants de La Bruyère. Ils boivent une affreuse piquette et patoisent une langue sourde et rocailleuse entre leurs gencives édentées.

« Allez voir l'adjoint ! »

— Monsieur Lacoste ? Qui c'est ça, monsieur Lacoste ? Il est maire d'ici ? Moi, je connais pas de monsieur Lacoste dans le pays, je connais pas !...

Le vieux, à qui il doit être exténuant de vendre une vache ou d'acheter un goret, se met à rire en même temps que ses trois voisins de table, se verse un verre de piquette et nous regarde d'un œil sournois en savourant l'humour de sa réponse.

— Allez voir l'adjoint. Il saura peut-être quelque chose, lui... nous conseille le patron du bistrot.

M. l'adjoint est justement en train de faire un brin de causette avec M. Brachet, « commerçant, propriétaire-exploitant », et l'un des concurrents directs de Robert Lacoste.

« *D'abord,* nous dit M. Brachet, *M. Lacoste est toujours accompagné de gendarmes et de policiers, alors vous comprenez... Ensuite, il y a cette histoire d'Algérie... Et puis il a beaucoup changé M. Lacoste...* »

L'adjoint opine à moitié :

« *Eh oui, je le lui ai dit, je lui ai dit : Robert...* »

Mais M. Brachet ne lui laisse pas le temps d'achever sa phrase :

« *Oui, je suis pour qu'on en termine avec cette affaire d'Algérie. Comment ? Eh bien, sans baisser les pantalons !* »

Un beau titre

M. Brachet ne se fait guère d'illusions sur ses chances :

« *Monsieur* » *Lacoste sera élu au second tour. Au premier tour, c'est impossible* », dit-il, en forçant son optimisme.

Cubrière (communiste), Maire (poujadiste) et lui, Brachet, l'empêcheront d'obtenir la majorité absolue.

A la préfecture de Périgueux, M. Caille, secrétaire de la section S.F.I.O. de la Dordogne, n'était pas de cet avis :

« *Robert Lacoste passera. Et au premier tour. Vous venez de la part de* « L'Express » ? *Je suis désolé, mais vous allez rater un beau titre...* » Et, calé dans son fauteuil, il sourit d'aise.

« *Moi, je crois qu'il se trompe,* nous dira plus tard un paysan de Thenon. *Moi, je vous dis qu'il ne passera pas au premier tour. D'abord, M. Lacoste, on ne le voit plus. Il est comme la violette : il se cache. Ensuite il y a deux ans de gelée et les onze communes du canton de Thenon ont beaucoup souffert. Et puis il y a cette Algérie. Je n'y comprends rien, moi, mais à mon avis ça lui fait du tort. Je voterai pour lui, bien sûr, mais il devrait s'occuper un peu plus de nous. Les gelées, vous savez, ça compte...* »

« Ça, c'est un homme ! »

A Périgueux, même son de cloche. On ne pardonne pas ses longues absences à l'enfant du pays, maire d'Azerat et président du Conseil général. On lui oppose, sur le plan des mérites départementaux, Georges Bonnet. Ça, c'est un homme, et qui a su se faire une position personnelle à toute épreuve en Dordogne. Il répond aux lettres, reçoit tout le monde, s'occupe du riche comme du pauvre, fait « chabrol » dans toutes les fermes et sillonne inlassablement routes et chemins.

« *M. Bonnet, sa porte est toujours ouverte...* »

On a jeté le manteau de Noé sur son passé politique et sur la conduite qui fut la sienne avant et après la défaite de 40. On a oublié... Dans son canton de Champagnac-de-Bel-Air, il a mené à pas feutrés une campagne électorale d'une efficacité prodigieuse. Porte à porte, mains serrées à profusion, promesses faites et qui ont été ou seront tenues (« *M. Bonnet, on ne sait pas comment il se débrouille, mais il obtient tout ce qu'il veut* »), rien n'a été épargné. Il peut dormir sur ses deux oreilles, il sera réélu à une majorité écrasante, car il n'a pas oublié que la carrière d'un homme politique, si éclatante soit-elle, commence lorsqu'il discute de la santé du grand-père et des méfaits de la grêle ou du gel avec un paysan qui dispose les verres de vin rouge sur la toile cirée.

La réunion

— M. Lacoste ? ce soir il parle à Fossemagne. Pour y aller c'est par là.

Nous y allons. A 20 h 30, des groupes de paysans au pas lourd, chaussés de galoches de bois ou de pantoufles, mains dans les poches, se dirigent vers la mairie. Peu ou pas de femmes : ici, la politique est encore l'affaire des hommes. Les jeunes plaisantent en patois ; les vieux tirent en silence sur leurs mégots noirs. Ce soir, ils se sentent importants. Ils sont les maîtres et le destin de Lacoste est entre leurs mains. Devant eux, oui, devant eux, paysans de Fossemagne, un homme connu dans le monde entier et dont le nom en caractères gras encombre les titres de journaux, va comparaître et s'expliquer.

Tout à l'heure, dans l'arrière-salle du café, blanchie à la chaux — la minuscule salle de la mairie s'étant révélée trop petite pour les contenir — les coudes aux genoux, les yeux plissés d'attention et de cette malice bornée qu'on prête aux paysans, ils écouteront.

Scène de famille

Ils écoutent. Ils sont venus nombreux. En arrivant, Lacoste a serré des mains, un peu au hasard. Dans un réflexe — réflexe du paysan qui salue le maître — ils arrachaient d'un mouvement prompt leur béret de la tête avant d'aller maladroitement au devant de la main qui leur était tendue.

Maintenant, l'heure est venue. L'enfant prodigue a été obligé de revenir au bercail. Ils sont tous là, les vieux qui l'ont vu trotter enfant à travers les forêts de chênes-verts rabougris qui ne « profitent » pas, mais au pied desquels on trouve les odorantes truffes, ils sont là, ceux de son âge avec qui il a fait Verdun, ils sont là les jeunes à qui leur père ou grand-père a parlé de lui et qui demain peut-être recevront un fascicule de mobilisation pour l'Afrique du Nord.

N'était la personnalité du ministre de l'Algérie, on se laisserait volontiers aller à rêver combien pourrait être émouvante et d'un caractère quasi familial et fraternel une réunion comme celle-ci où un homme politique de première importance vient s'expliquer devant de pauvres bougres dont la confiance qu'ils lui firent — parce qu'il était du pays et socialiste, et qu'il savait *causer* — fut son premier marchepied.

« Notre ami Pompougnac... »

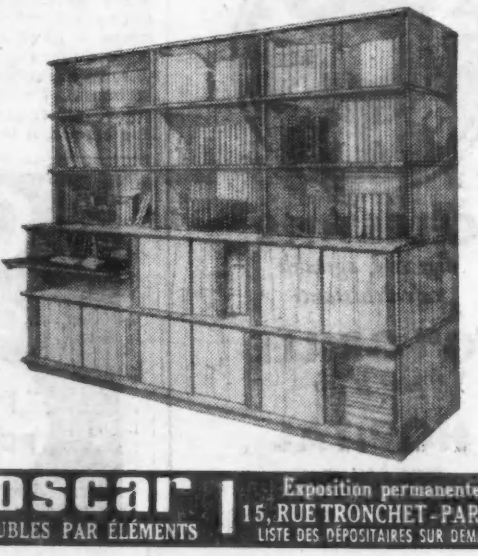
Mais cette amitié que l'on appelle un *courant*, il semble que Robert Lacoste ne sache pas ou ne sache plus l'installer dans la salle. Il parle lentement et d'une voix calme et monocorde ; lorsqu'il s'anime, ses humeurs paraissent décalées et toujours en retard ou en avance sur l'émotion qui du coup semble feinte. Dans la colère ou le patelinage, il a des gestes courts de petit homme gros qui ramasse gloutonnement vers lui, au lieu de la livrer, la substance de son discours. M. Pompougnac, 76 ans et maire de Fossemagne, qui ressemble à Marcel Cachin comme une goutte d'eau, préside. M. Lacoste parle : il parle de l'amélioration de l'état des chemins, des projets d'adduction d'eau, du marché des noix ; il tonne contre le malheureux M. Brachet. L'ingrat a oublié qu'à la Libération, grâce à lui, il ob-

→

Seul, le meuble **OSCAR**★
vous donne tous les éléments du rangement rationnel.

Vous trouverez chez OSCAR, "leader" incontesté du meuble par éléments, *tous* les éléments — *bibliothèques, bars, secrétaires, bahuts, vitrines, penderies, discothèques...* — qui, de la salle de séjour au cabinet de travail, de la chambre d'enfants à celle des parents, résoudront avec bonheur tous vos problèmes de rangement.

- 21 ÉLÉMENTS DE VOLUMES VARIÉS.
- 30 MEUBLES TYPES, 24 FINITIONS DE GRAND LUXE.
- CHÊNE, ACAJOU, NOYER D'AFRIQUE AU *MÊME PRIX*.
- EXTENSIBLE, DIVISIBLE, TRANSFORMABLE.



BON GRATUIT
POUR L'ÉDITION 1958 DE NOTRE NOUVEAU CATALOGUE EN COULEURS EX 1.
SUR DEMANDE ACCOMPAGNÉE DE 3 TIMBRES DE 20 FRANCS POUR FRAIS.

★ *Les qualités esthétiques et fonctionnelles des meubles OSCAR ont été couronnées par la Xme Triennale de Milan*

OSCAR
MEUBLES PAR ÉLÉMENTS

Exposition permanente
15, RUE TRONCHET - PARIS 8e
LISTE DES DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

tint du charbon, des points textiles, des pneus et va répandant des bruits infâmes. Quels bruits ? Celui-ci surtout qui empourpre de fureur et secoue les bajoues de M. Robert Lacoste : invités en Algérie, les maires du canton de Thenon auraient passé leur temps à se saouler au champagne et à se dissiper dans les boîtes de nuit !

« Notre ami Pompougnac est là pour vous dire la vérité. L'imaginez-vous dans un établissement de nuit ? »

L'assistance rit. Pompougnac grommelle son indignation dans sa moustache de Gaulois.

« J'appelle M. Brachet un jean-foutre ! », conclut l'orateur.

« Une belle saloperie »

Les affaires locales expédiées et M. Brachet renvoyé à son ingratitude et à ses calomnies, passons aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'Algérie.

« Les communistes algériens, déclare le ministre résidant, *font tout pour prolonger la guerre. Les premiers, grâce à l'aspirant Maillot, ils livrèrent des armes aux rebelles, Pis même, ils ne reculèrent pas — on se souvient d'Yveton — à organiser le terrorisme urbain. Quant à l'U.R.S.S., elle accorde au F.L.N. son aide diplomatique et matérielle. »*

Pas une seule fois, Lacoste n'attaquera le P.C. français et ne citera le nom de ses leaders. A l'écouter, on est en droit de se demander si ce parti existe. Tactique, car, sait-on jamais ? le P.C. et la S.F.I.O. risquent de se retrouver ensemble dans l'opposition... Souci de ne pas déplaire aux communistes locaux ? Silence, en tout cas.

Ensuite l'orateur prend le taureau par les cornes : il y a eu deux morts en Algérie qui habitaient le village, un officier et un rappelé. Mais, d'une part, l'officier faisait son métier de soldat, librement choisi, d'autre part, des dizaines et des dizaines de jeunes gens du canton sont passés en Algérie.

« Dire que j'ai du sang sur les mains et que je suis un assassin, à cause de ce mort, de cet unique mort, j'appelle ça une belle saloperie. »

Les applaudissements ne viennent pas. Dans la salle, l'odeur de tabac gris se mêle à celle, plus épaisse, des vêtements de gros velours et des bérets à l'intérieur gras de sueur que l'on serre entre les mains.

De Murphy au Périgord

M. Lacoste poursuit :

« Tant que l'Amérique et l'Angleterre fourniront des armes à la Tunisie, tant que M. Murphy dira : « Je parie que vous n'empêcherez pas les armes de passer », tant que certains journaux et notamment certains hebdomadaires croiront que Bourguiba est président de la R.F., tant que nos « grands intellectuels » auront la prétention de donner des leçons aux petits bougres du Périgord, oui, cette guerre continuera. Elle cessera si nous sommes déterminés, si nous prouvons notre détermination à la masse musulmane qui est en grande partie avec nous, si nous proclamons que nous n'abandonnerons jamais l'Algérie, clef de voûte de toute l'Afrique et porte du Sahara. »

Pour terminer, M. Lacoste redevient maire d'Azerat et embraye sur la vitesse-émotion :

« Je vous connais tous, vous êtes là en face de moi. Tu te souviens, Desmoutiers, quand nous étions à Verdun et que Clemenceau nous a dit de tenir ? En Algérie aussi, il faut tenir. Les obstacles, les critiques ne me gênent pas. Rien ne peut me troubler et m'empêcher d'accomplir mon devoir. Rien. Si, votre opinion à vous. Ça, ça compte. Ça, ça m'importe. N'oubliez pas que si je n'étais pas élu, on dirait en France et dans le monde que les résultats de l'élection du canton de Thenon portent condamnation contre la politique française en Algérie... »

— Alors ?

— Alors, nous dit le philosophe du coin, *si c'était pas « Monsieur » Lacoste, ça serait un autre.*

— Vous allez voter pour lui ?

— On sait jamais. Même si le Bon Dieu se faisait « porter », il y en a qui voteraient pas pour lui... Les curés, d'un côté, c'est des hommes politiques, sauf que leur candidat est le Bon Dieu... Ben, y'en a qui votent pas pour lui.

Chez les communistes

Nous arrivons à Périgueux pour assister, salle du Manège de l'Artillerie, à la fin de la réunion communiste. Une longue estrade, des draperies rouges, le marteau et la faucille, le portrait de Duclos et de Thorez. A la tribune, M. Garaudy ronronne le programme du parti. Le public est calme, l'orateur amortit les coups qu'il porte aux socialistes et réclame l'unité d'action. C'est que le docteur Rousseaux (Liste d'intérêts communaux) est un rude adversaire dont la campagne électorale a rempli les salles et qui risque d'arriver second derrière Yves Peron, communiste, et devant Pugnet, socialiste, sénateur-maire de la ville. On chante la « Marseillaise » puis, en massacrant les couplets, « l'Internationale ». Ensuite, comme il est de tradition, la foule s'écoule sur un air qu'il n'est pas téméraire d'attribuer à Bach ou à Beethoven.

LES ÉLECTEURS DE M. LACOSTE.
Entre Le Caire et Washington, le Périgord.

Le droit sillon

Il développe longuement cette idée. Il se tait. Le sort de la France, de l'Algérie, de l'Afrique et du monde, le match de géants que se livrent les U.S.A. et l'U.R.S.S. de Beyrouth à Casablanca, Lacoste vient d'assurer à une cinquantaine de paysans de Fossemagne qu'ils en étaient les maîtres et les arbitres.

Les auditeurs rentrent chez eux, les yeux fixés sur la pointe des galoches qui sonnent dans la nuit claire. Ils réfléchissent. Ils mettent de l'ordre — comme on débroussaille un champ à grands coups de soc, comme on élague un arbre à grands coups de hache — dans les buissons et les feuillages d'idées qui leur encombrent la tête. Ils cherchent une idée, une seule, la bonne. Ils sont habitués au droit sillon, au tronc nettoyé et, fût-elle une erreur, à la simplicité têtue.

Le contradicteur

Le lendemain, à Thenon, c'est le dernier acte. M. Lacoste clôture sa campagne électorale dans le chef-lieu de son canton. Dans la salle de la mairie s'entassent quatre à cinq cents personnes. Juché sur la table, le ministre de l'Algérie prononce le même discours qu'à Fossemagne devant une assistance dont l'attention se dégrade pour devenir chahut dans le fond de la salle et désordre et cris dans le hall aux murs lépreux où s'écrasent ceux qui n'ont pas pu entrer. Deux fois, il s'interrompt et menace de quitter les lieux. M. le maire grimpe sur la table, exhorte au calme :

« Allons, allons, soyez polis, soyez gentils, hé ! sinon M. Lacoste s'en ira... »

Le contradicteur communiste, un très doux jeune homme qui transpire à grosses gouttes la gentillesse et la timidité, parle d'abord des « centimes », des chemins et de l'eau dans l'évier pour tous. Lorsqu'il attaque M. Lacoste sur l'Algérie, c'est d'une voix navrée et avec un luxe de politesses quasi japonais. Lorsqu'il déclare que, partout, les communistes se désisteront inconditionnellement pour le candidat de gauche le mieux placé, exception faite, dans toute la France, du seul canton de Thenon, il s'excuse presque et sourit, l'air malheureux, d'entendre sa solennelle déclaration saluée par un énorme éclat de rire. En Algérie, conclut-il, il faut négocier. Les interlocuteurs valables ne manquent pas.

« Même contre mon parti »

« Ah ! vous croyez ? lui répond M. Lacoste, grimpé de nouveau sur la table. *Eh bien ! moi, je vous dis que Ferhat Abbas, c'est zéro. Et comme un journaliste étranger qui ne m'aimait pas demandait un jour en ma présence à un vieil Arabe s'il connaissait Ben Bella, l'Arabe répondit* (et Lacoste ouvre grandes ses mains, remonte ses épaules et allonge la lippe) : *« Hé, ji ti dis que ji connais « pas, moué, Ben Bella... » Voilà ce que c'est votre Ben Bella : un gars qui a eu de la poisse et qu'on a foutu en taule, c'est tout. »*

Rouge, poings fermés, il martèle :

« Et je vous dis qu'il n'y aura pas, tant que je serai à Alger, de Dien-Bien-Phu militaire, et que de toutes mes forces, de toute ma foi, je m'opposerai au Dien-Bien-Phu diplomatique qu'on veut nous imposer, et cela envers et contre tous, même contre mon parti ! »

Le communiste n'en croit pas ses oreilles et, littéralement, les bras lui en tombent :

« Même contre votre parti ? » demande-t-il d'une douce voix, scandalisée, tant est grave le blasphème.

« Même contre mon parti ! » répond farouchement et sur le ton du défi mais avec une seconde d'hésitation, Robert Lacoste.

M. le maire annonce qu'il est minuit et qu'en conséquence la campagne électorale — la loi c'est la loi, hé ! — est terminée. Rageur, le contradicteur poujadiste rengaine dans sa serviette des liasses de dossiers. Aidé du commissaire Simoni, son policier corse, chef de ses gardes du corps, M. Lacoste saute de la table. Les jeux sont faits. Demain, il sera réélu au premier tour, et « L'Express » ratera, selon la prédiction de M. Caille, un beau titre. Demain, 1 467 paysans qui, eux, auront raté une belle occasion de dire « non » à la guerre d'Algérie, enverront siéger Robert Lacoste au conseil général de la Dordogne. Il faut leur pardonner car ils n'ont pas compris que leur compatriote d'Azerat (580 habitants), *même contre son parti*, est prêt à disposer de la France et d'eux-mêmes afin de continuer, avec une obstination de bœuf, la plus empoisonnée des guerres.

JEAN CAU.

l'eau
qui fait du bien...
VICHY ETAT
CÉLESTINS
digestive, agréable
rafraîchissante
G^DE GRILLE
pour le foie
HOPITAL
pour l'estomac
vichy vous attend de mai à octobre

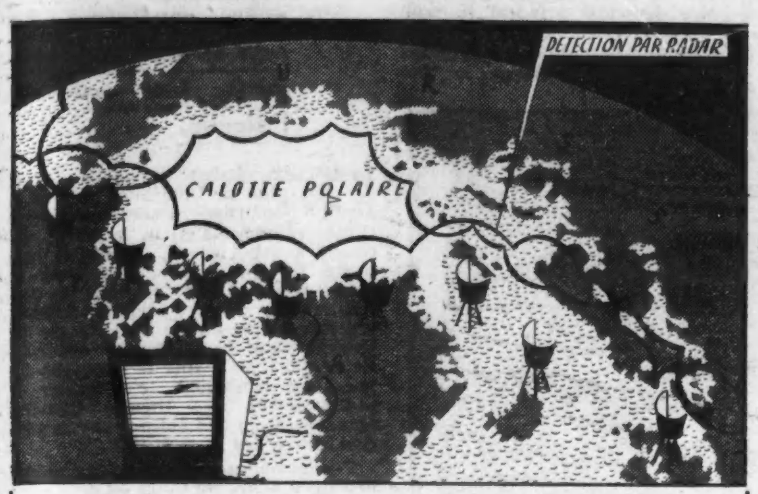
OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready Made"
Vestes sport - Pantalons
Bonneterie - Chemiserie
Imperméables coton 18.500 fr.
Gabardines 26.500 fr.
PRÊT A PORTER
DANS LA MEILLEURE QUALITÉ ANGLAISE

Saviez-vous que
Une machine électronique permet de reproduire sur stencil tout document graphique, imprimé ou photographique. Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires. Toute Entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX, grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.
COLOS-REX-ROTARY
33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

LA GUERRE ÉCLATERA-T-ELLE PAR ERREUR ?

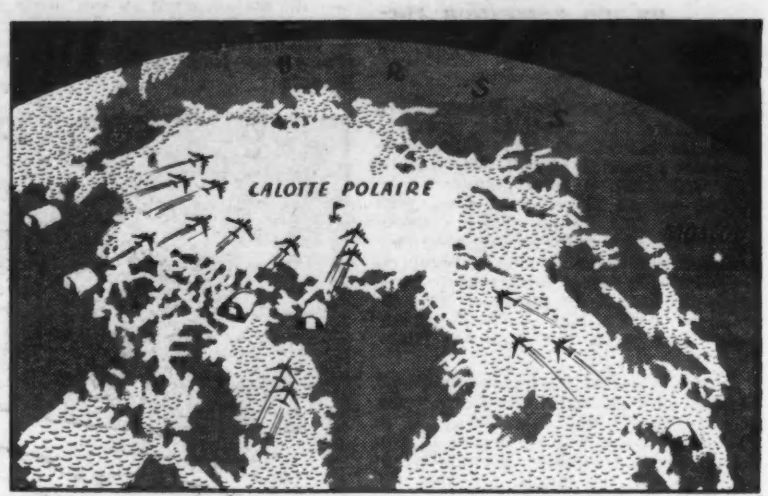
Dans la plainte qu'elle avait déposée — puis qu'elle a dû retirer — devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U., l'U.R.S.S. accusait les Etats-Unis de mettre fréquemment le monde à la merci d'une « guerre par accident », en lançant, à la moindre alerte radar, les bombardiers chargés de bombes H du Strategic Air Command, en direction de l'U.R.S.S.

Ces réflexes de l'armée de l'air américaine pourraient-ils réellement déclencher la guerre mondiale par accident ? « L'Express » a posé la question aux experts militaires. Voici leur réponse :



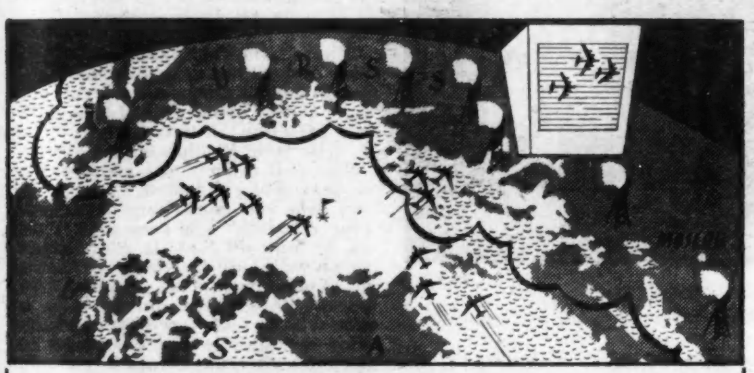
1 Un objet non identifié sur les radars U.S.

La ligne DEW (Distant Early Werning), qui étend, dans le Grand Nord canadien, sur 5.000 kilomètres, son réseau de postes radar, est la première ligne d'alerte dans le système de défense américain. Dès qu'un objet même non identifié s'inscrit sur les écrans rader, l'état-major central du Strategic Air Command, à Omaha, dans le centre des Etats-Unis, est immédiatement alerté.



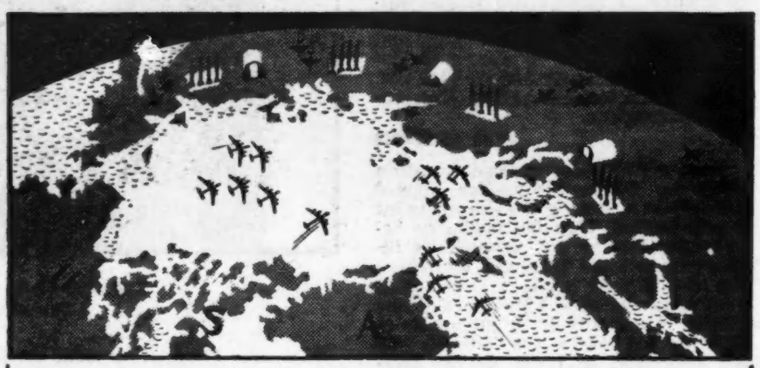
2 Alerte : les bombardiers U.S. convergent vers le pôle

L'officier qui, à Omaha, a reçu le signal d'alerte, décroche immédiatement un téléphone jaune et compose un numéro qui déclenche la transmission automatique d'un message en code ordonnant aux appareils de la S.A.C. qui se trouvent en vol à ce moment-là de mettre le cap sur le cercle polaire. Arrivés au-dessus d'un lieu fixé d'avance, s'ils ne reçoivent pas de nouveau message, les appareils du S.A.C. doivent automatiquement faire demi-tour.



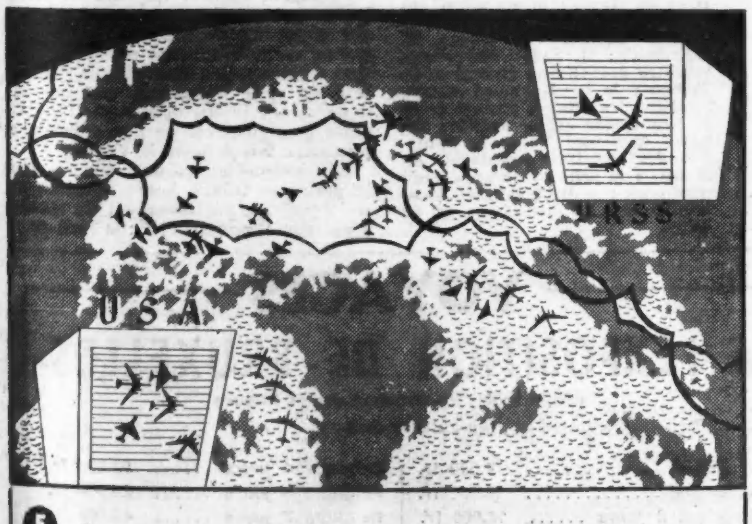
3 Accident : objet non identifié sur les radars russes.

En dépit de la grande expérience des équipages américains (4.178 heures de vol en moyenne), il est concevable qu'un appareil américain dépasse par une erreur humaine ou technique, le « point de retour » fixé par le Q.G.



4 Les chasseurs russes partent en reconnaissance.

Les radars russes, implantés sur les îles de glace flottantes de l'Arctique, ont détecté alors l'approche de « bombardiers adverses ». Quelque part en Sibérie, se répète le scénario qui, quelques heures auparavant, s'est déroulé à Omaha. La chasse d'interception se porte à la rencontre de « l'agresseur ».



5 Situation incontrôlable au-dessus de l'Arctique.

Le (ou les) bombardier américain, égaré au-dessus de l'Arctique, voit s'approcher la chasse soviétique, suivie de formations de bombardiers russes. Par radio, l'équipage américain signale à l'état-major d'Omaha l'imminence de l'attaque. Les deux flottes, mobilisées par malentendu, vont concrétiser leur mission de guerre, chacune en raison du mouvement de l'autre. Dans quelques secondes c'est la guerre mondiale.

Mais : cette hypothèse, soulevée vendredi par M. Gromyko, est-elle réaliste ?

6 Un pivot central : le président des U.S.A.

Seul le Président des Etats-Unis, qui se trouve constamment à quelques secondes d'un téléphone — même quand il joue au golf — peut ordonner l'accomplissement de la mission de guerre à la suite d'une action agressive caractérisée de l'adversaire sur sol américain.

L'hypothèse de M. Gromyko n'est donc pas actuellement réaliste. Elle le deviendra le jour, prochain, où les aviations stratégiques auront été remplacées de part et d'autre par des fusées à longue portée qui impliqueront des décisions « électroniques ». Ce jour-là, seul un système d'inspection mutuel pourra empêcher la guerre par accident.

MAROC

La crise politique

● *Deux hommes dominent la crise gouvernementale marocaine. L'un réclame pour l'Istiqlal la totalité du pouvoir. l'autre lutte pour qu'une opposition survive.*

DEPUIS une semaine, Mohamed V, entouré de vénérables patriarches, les conseillers de la Couronne, consulte : pour la seconde fois depuis son accession à l'indépendance, le Maroc est en crise. C'est trop peu pour que l'on puisse parler comme en France d'instabilité ministérielle, d'autant moins que le Sultan règne et gouverne : il assure à lui seul la véritable continuité du pouvoir. Mais la crise est réelle. Elle divise l'opinion marocaine parce qu'elle engage l'avenir.

L'avenir ? C'est l'instauration d'une « monarchie constitutionnelle ». Telle est la volonté de Mohamed V. Il a fait un premier pas en créant il y a un an une « Assemblée consultative » représentant de larges secteurs de l'opinion. Mais il y a surtout les projets d'élections, d'abord municipales, puis « générales » : le Maroc doit avoir d'ici deux ans une sorte de Parlement dont Mohamed V définira les compétences et les prérogatives.

C'est la perspective de ces élections qui a commandé la crise, d'une manière qui a surpris la grande majorité des observateurs. On attendait en effet un profond remaniement ministériel. Depuis plusieurs semaines déjà, l'Istiqlal, le grand parti marocain, revendiquait la totalité des responsabilités ministérielles. Des listes circulaient en plein jour : le président Bekkaï devait céder la place à M. Balafredj, secrétaire général de l'Istiqlal, qui aurait pris la direction d'un cabinet homogène.

La motion

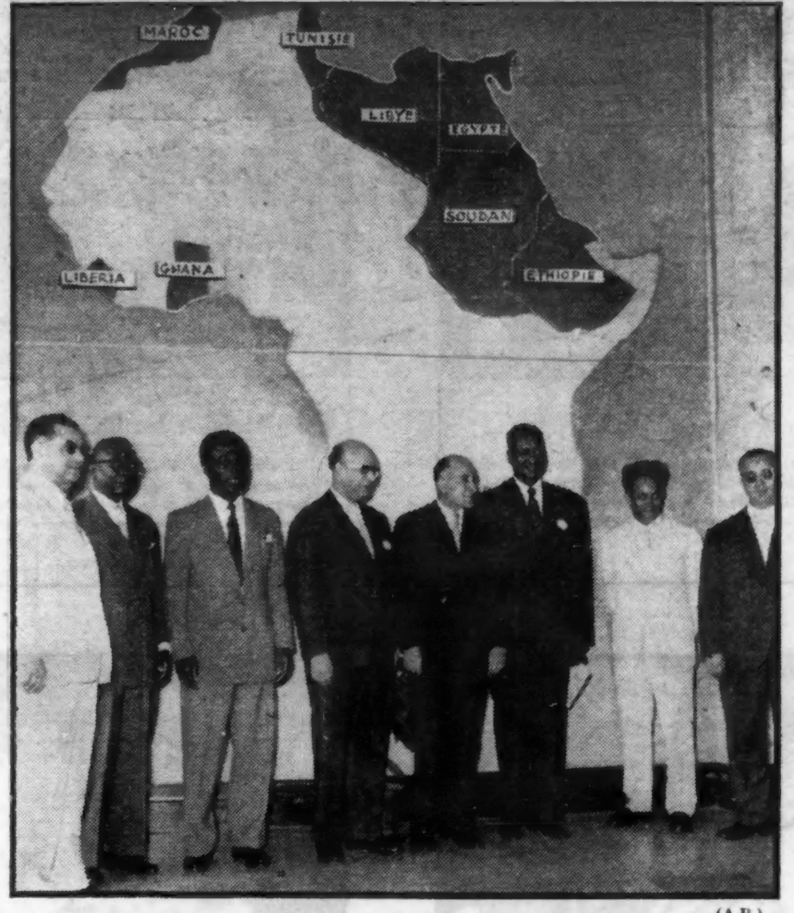
Tout n'était plus qu'une question de jours, d'heures peut-être, quand a éclaté la « bombe » mise au point par Si Bekkaï. L'ancien pacha de Sefrou abandonnait son étiquette « indépendante » qui le laissait en dehors des rivalités de partis : il remettait la semaine dernière à Mohamed V une motion critiquant le « monopole » de « parti unique » que l'Istiqlal voulait instaurer. Et cette motion revêtait les signatures de toute l'opposition regroupée sur des objectifs communs ; en plus de Si Bekkaï, on retrouvait côte à côte les leaders du P.D.I., les ministres « indépendants libéraux » et surtout les deux anciens dirigeants de l'Armée de Libération nationale marocaine, le docteur Khatib et Mhajoubi Ahardane... Devant cette démarche, les ministres istiqlaliens apportaient le soir même leur démission à Mohamed V : en pleine nuit, à 5 heures du matin, le Sultan se résignait à dissoudre le gouvernement...

La lutte était ouverte. Elle se circonscrit en fait entre deux hommes de style et de tendance opposés. Le premier est M. Ben Barka, président de l'Assemblée consultative, l'homme qui monte de l'Istiqlal. Petit et sec, l'œil vif, cet ancien professeur de mathématiques ne cache pas ses intentions « révolutionnaires ». Proche des syndicalistes, c'est un organisateur remarquable qui a méthodiquement implanté dans tout le pays les cellules de son parti.

Un meneur d'hommes

Pour M. Ben Barka et l'Istiqlal, l'adversaire c'est M. Ahardane. Jeune comme M. Ben Barka (ils n'ont ni l'un ni l'autre plus de quarante ans), M. Ahardane est un pur Berbère. Né sous une tente dans le Moyen-Atlas, du côté d'Oulmès, il fut élevé parmi les bergers et les nomades.

Dès l'exil du Sultan, il organise avec son ami Khatib ce qui deviendra l'Armée de Libération. Ferme partisan du Sultan, c'est lui qui mène les délicates négociations qui aboutiront à l'intégration dans l'armée royale d'une large fraction des hommes des maquis.



(A.P.)

LES CHEFS DE DÉLÉGATION A ACCRA (1).
Bandoeng est déjà loin.

Mais déjà l'Istiqlal se méfie de lui. Intransigeant, follement indépendant, M. Ahardane échappe à toute emprise. C'est un tribun, un meneur d'hommes. Il se rend compte du malaise qui gagne les campagnes et projette un large rassemblement qu'il appelle « Mouvement populaire ». Le 24 octobre de l'année dernière, un conseil ministériel décide, sous la pression de l'Istiqlal, d'interdire le nouveau parti, exhumant pour la circonstance un texte de 1918 sur les libertés d'association...

M. Ahardane déclare :

> « *Nous n'avons pas conquis l'indépendance pour perdre la liberté. Là où est l'injustice, je crie.* »

Ces propos, tenus dans une conférence de presse à Rabat, le font révoquer : il est gouverneur de la province de Rabat. Mais le Sultan lui conserve toute son estime.

Les libertés publiques

M. Ahardane n'était pas homme à s'incliner. La crise d'aujourd'hui le prouve. Mais que reproche précisément l'opposition à l'Istiqlal ? D'abord l'absence de liberté d'expression et d'association. Une des premières mesures prises par le Sultan depuis la crise a été justement d'autoriser la parution de deux journaux P.D.I. qui avaient été interdits. Ensuite, la prise en main de tout l'appareil administratif et policier, c'est ce que l'on appelle au Maroc la « colonisation fassie ». Bref, l'Istiqlal s'assure au Maroc, grâce à sa présence aux secteurs-clés du gouvernement, un « triomphe » aux élections. Et tout naturellement, le docteur Khatib et M. Ahardane déclaraient vendredi, en sortant du palais du Sultan :

> « *Nous sommes hostiles à l'organisation d'élections en l'absence de garanties réelles pour l'exercice des libertés publiques.* »

L'Istiqlal rejette avec force ces accusations. Pour lui la crise ne peut avoir qu'un sens : « *Fin de la période transitoire* », comme l'écrit cette semaine l'hebdomadaire du parti. C'est-à-dire qu'il n'acceptera plus de « partager » le pouvoir. Son jeu est relativement aisé. L'Istiqlal, encadré par la bourgeoisie urbaine, a réussi à regrouper les personnalités les plus brillantes et les plus compétentes sous son étiquette. Et on imagine mal comment la construction du Maroc pourrait se passer d'un Bouabid par exemple. Mais le problème de politique intérieure demeure : là est le vrai sens de cette crise.

Le Sultan sait qu'il est pratiquement impossible de gouverner au Maroc sans l'Istiqlal. Acceptera-t-il de sacrifier la fraction rurale et berbère du peuple marocain qui ne suit pas l'Istiqlal ? Personne ne le suppose. Et s'il accepte, comme chacun s'y attend, que l'Istiqlal endosse la totalité des responsabilités gouvernementales, du moins le Souverain se dispose à promulguer une sorte de charte des libertés politiques qui réserverait, pour l'avenir, les chances de l'opposition : il éviterait par là-même un tête-à-tête, non dénué de risques, avec l'Istiqlal...

CLAUDE KRIEF.

(1) De g. à dr. : M. Ahmed Balafredj, ministre des Affaires étrangères du Maroc ; le président du Libéria, M. William Tubman ; le premier ministre du Ghana, M. N'Krumah ; M. Sadok Mokaddem, ministre des Affaires étrangères de Tunisie ; le Dr Mahmoud Fawzi, ministre des Affaires étrangères de la République arabe unifiée ; M. Sayed Mohamed Mahgoub, ministre des Affaires étrangères du Soudan ; le prince Sahli Sélassié d'Ethiopie ; le Dr Wahbi Al Bum, ministre des Affaires étrangères de Libye.

AFRIQUE

La conférence d'Accra

● *Les Etats arabes ont donné le ton à la première conférence des pays africains indépendants. Une vedette : l'Algérie.*

PAR une chaleur accablante — il fait plus de quarante degrés à Accra — la première conférence africaine réunie dans la capitale du Ghana a laborieusement épuisé son ordre du jour. Inaugurée dans la liesse, elle s'est achevée dans un certain malaise : le président du Libéria n'a même pas attendu la fin de la session pour rejoindre sa capitale. Et ce qui devait voir le triomphe du président N'Krumah, c'est-à-dire le renforcement des thèmes panafricains, a été en fait éclipsé par la prédominance des Etats arabes.

Pendant cinq jours sur sept rien n'a distingué Accra du Caire ou de Tunis : les ministres des Affaires étrangères ou les chefs d'Etat des huit pays africains se penchèrent exclusivement sur les problèmes du monde arabe et en particulier sur l'Algérie. Entrainée par les diplomates nord-africains la conférence demandait à la France d'engager des négociations avec le F.L.N., représentant exclusif du peuple algérien. Elle décidait surtout de déléguer une mission commune pour effectuer dans le monde une tournée de propagande en faveur des insurgés.

Une compensation

En fait, il s'agit seulement d'une aide diplomatique. Mais le ton adopté est de loin le plus violent qu'ait entériné, à l'exclusion de la Ligue Arabe, une réunion internationale : les « vœux » de Bandoeng sont loin...

Fallait-il donner une compensation au président N'Krumah ? Il était normal que la conférence condamnât avec « horreur » le racisme qui sévit en Afrique du Sud. Il était difficile au président du Ghana, pays membre du Commonwealth de critiquer directement l'Angleterre qui contrôle encore d'importants territoires africains. Mais il restait la France : deux textes particulièrement durs furent adoptés sur la situation au Cameroun et au Togo, pays sous tutelle des Nations Unies. Les conférenciers se basèrent uniquement sur l'audition des délégués de l'U.P.C., le parti extrémiste camerounais qui a déclenché une insurrection dans la Sanaga maritime, et du parti togolais Juvento.

Le poids de la guerre

Comment ignorer que des élections libres ont eu lieu, mettant à la tête des gouvernements togolais et camerounais d'authentiques représentants ? Que de nouvelles étapes vont amener le Togo et le Cameroun vers une indépendance inéluctable ? Que l'O.N.U. enfin, peu suspecte en l'occurrence, a plusieurs fois félicité la France ?

Les nations africaines réunies pour la première fois à Accra auraient pu se consacrer, partiellement du moins, à un travail constructif : la lutte pour

VOYAGES
à l'EXPOSITION DE BRUXELLES
départ toutes les semaines depuis Pâques
(en autocar de luxe)

1 JOUR	4.500 fr.	Belgique 4 jours	22.500 fr.
Week-end	10.500 fr.	Belgique 5 jours	29.900 fr.
Belgique 2 jours	12.900 fr.	Belgique 7 jours	46.900 fr.
Belgique 3 jours	16.900 fr.	Hollande 5 jours	29.500 fr.

Tous frais compris de PARIS à PARIS
Envoi gratuit des programmes sur demande à l'agence de voyages
LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - PARIS-9e   Tél. : TRI. 15-43

la libération du continent noir ne saurait exclure l'aménagement concret des réalités de demain. Et l'on sait que l'indépendance pose au moins autant de problèmes qu'elle n'en résout.

Mais le président N'Krumah ne pouvait guère lutter contre les pays arabes auxquels la guerre d'Algérie donnait un poids irrésistible.

MOYEN-ORIENT

L'Amérique fait volte-face

● ***Pour sauver ce qui peut l'être encore de ses positions au Moyen-Orient, Washington tente de reconquérir un allié : Nasser.***

« LE *président Nasser a toujours eu l'étoffe d'un homme d'Etat.* » Cette phrase concluait la semaine dernière un éditorial du « New York Herald Tribune » qui annonçait, en même temps que l'hebdomadaire « Newsweek », une volte-face de la politique arabe des Etats-Unis.

La diplomatie américaine, apprenait-on de Washington, donnait à Nasser « l'assurance solennelle » qu'elle ne cherchait nullement à l'abattre. L'une des plus grandes dragues du monde, « L'Essayons », propriété de l'armée américaine, allait être prêtée à l'Egypte pendant six mois. Celle-ci obtiendrait en outre des surplus agricoles américains, un prêt de la Banque mondiale et le déblocage de ses avoirs en dollars. Ensuite, une aide économique, voire militaire, à la République arabe unie serait mise à l'étude aux Etats-Unis.

LE PRÉSIDENT NASSER.
New York écrit : « L'étoffe d'un homme d'Etat ».
(Magnum.)

Une lutte sur deux fronts

Cette volte-face est la conclusion logique de l'échec de la politique arabe des Etats-Unis. Depuis le coup d'Etat à froid du prince Fayçal, en Arabie séoudite, les Américains ont perdu tout espoir de faire pièce au nassérisme par la création d'une coalition arabe cohérente et pro-occidentale. Ils savent que la Jordanie et l'Irak peuvent « sauter » d'un jour à l'autre. Ils savent que la guerre d'Algérie, si elle se prolonge, peut faire chavirer l'Afrique du Nord, du Maroc à la Libye, dans le camp nassérien.

Les Etats-Unis craignent de ne pas pouvoir empêcher cette évolution. S'ils continuent de boycotter et de combattre le nationalisme arabe, ils risquent de n'obtenir que ce seul résultat : l'émancipation arabe se fera contre eux, contre l'Occident et en faveur de l'U.R.S.S.

En fait, tel est déjà le cas. Les masses nationalistes de Damas ou de Bagdad, qui suivent passionnément et dans ses moindres détails la guerre d'Algérie, ne s'embarrassent pas de subtilités : les Français, pour eux, représentent l'Occident et l'Occident englobe les Etats-Unis qui arment et subventionnent l'armée française. C'est pourquoi les Américains travaillent sur deux fronts pour dissiper cette confusion dont ils sont d'ailleurs eux-mêmes responsables.

Une arme redoutable

Le revirement américain à l'égard de l'Egypte a manifestement été hâté par le voyage à Moscou que Nasser entreprendra mardi prochain. Ce sera sa première visite à une grande puissance. Si M. Dulles n'avait pas engagé (et perdu) une partie de poker au sujet du barrage d'Assouan, la première visite de Nasser eût été pour Washington, la seconde pour Rome. L'affaire du barrage, puis celle du canal de Suez, ont brouillé les cartes.

Bafoué, puis attaqué, puis boycotté par les Occidentaux, le dictateur égyptien, quoique foncièrement anticommuniste, a été précipité dans la dépendance à l'égard de l'U.R.S.S. : la moitié du commerce extérieur égyptien (au lieu du huitième en 1956) se fait actuellement avec le bloc soviétique. S'ils ne tendaient pas à Nasser une perche qu'il s'est empressé de saisir, les Américains le livreraient aux Russes, pieds et poings liés.

La suite logique du revirement américain devrait être un accord avec l'U.R.S.S. au sujet du Moyen-Orient. Si les Américains s'y refusent, les Russes disposent d'une arme redoutable pour leur en donner l'envie : ils s'apprêteraient à proposer le retour d'Israël dans ses frontières de 1947. Accepter cette proposition, assortie d'offres d'aide, reviendrait pour les Etats arabes pro-occidentaux à reconnaître le leadership soviéto-égyptien ; les repousser ne manquerait pas de déclencher la révolution, en Irak et en Jordanie.

Déjà, à Washington et à Londres, de hauts fonctionnaires désirent rivaliser de zèle avec l'U.R.S.S. en vue du démembrement d'Israël. Or, cette manière de vouloir sacrifier une nation à la stratégie des blocs, outre qu'elle est indéfendable, conduirait droit à la guerre. Il n'y a d'autre solution viable pour le Moyen-Orient que d'y mettre fin à la politique des blocs, en commençant par un embargo sur les livraisons d'armes. C'est là une idée qui commence à faire son chemin dans les capitales occidentales.

YOUGOSLAVIE

L' « hérésie » continue

● ***Le P.C. yougoslave, dont le congrès vient de s'ouvrir, a décidé de poursuivre, sans concessions, sa route originale vers le communisme. Moscou boude.***

« RIEN *de ce qui a été fait dans le passé ne doit être si sacré que nous ne puissions le répudier à l'avenir.* » Cette phrase s'inscrit en conclusion des « projets de programme » du P.C. yougoslave, dont le congrès s'est ouvert mardi dernier à Liubliana. Elle marque bien la différence qui sépare les communistes yougoslaves de leurs camarades proches et lointains. Issus de neuf mois de discussions à la base, les « projets de programme » révèlent un marxisme vivant pour lequel il n'y a de tabous ni idéologiques ni stratégiques.

Toutes les « hérésies » qui valurent à la Yougoslavie d'être exclue du Kominform, en 1948, sont reprises et accentuées dans ce document. On y lit que la politique des blocs sert de prétexte aux forces réactionnaires pour étouffer les forces de progrès ; que l'indépendance nationale est la condition d'une édification rapide du socialisme ; que l'hégémonie d'une puissance ne peut être justifiée au nom du socialisme ou de « l'internationalisme prolétarien »...

Qui n'est pas avec moi...

Les dirigeants soviétiques doivent bien mal connaître, en dépit des leçons du passé, l'orgueil et la vitalité des Yougoslaves, s'ils ont pu penser que ceux-ci « marcheraient de pair avec l'U.R.S.S. », comme dit M. Kroutchev, en échange de quelques substantielles concessions économiques ou pour éviter le boycott dont, sur ordre du Kremlin, la Yougoslavie est de nouveau l'objet de la part de tous les partis du bloc soviétique.

Pourquoi donc cette nouvelle épreuve de force soviéto-yougoslave ? Il est possible que M. Kroutchev raisonne comme MM. Dulles et Adenauer : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi.* » Mais il est possible également que le nouveau président du Conseil soviétique ne soit pas encore parvenu à faire partager ses vues « libérales » à tous les membres du Comité central. Les récentes attaques de la « Pravda » contre « le groupe antiparti » laissent penser que la situation n'est pas encore totalement clarifiée à Moscou.

MICHEL BOSQUET.

BARCLAY
20, AVENUE DE L'OPÉRA

« PRÊT A PLAIRE »

Voici MUSIGNY, vedette de la collection "Vestes sport": 18.000 F
Nombreux autres modèles : 11.900 F, 15.750 F
pantalons : 7.500 F, 8.500 F
Ouvert le lundi après-midi

POUR TOUTES ÉTIQUETTES GOMMÉES
● Mouillage rationnel
● Rapidité de pose
La Maison du Papier Gommé
78, RUE DE WATTIGNIES - PARIS - DID. 93-55

Productivité

AIGLE EAGLE

Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.
● Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
● 800 modèles toujours en magasin
● Une solution pour chaque problème pour chaque budget

AIGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2e (Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

PARIS
MATCH

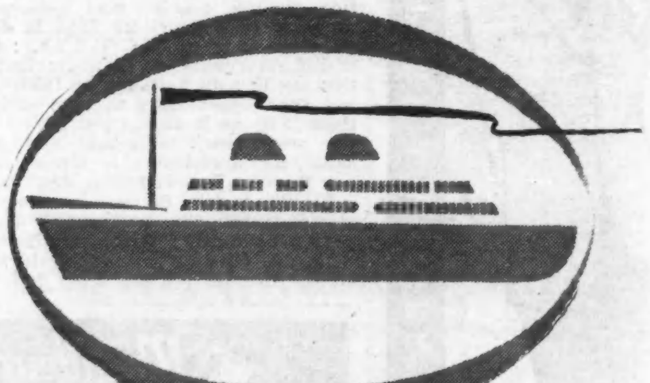
ruban bleu de la presse française

le 4 mars 1958 l'Office de Justification de la Diffusion a établi que le chiffre moyen de tirage de Paris-Match pour l'année 1957 avait été de

1.787.469

exemplaires par semaine chiffre record pour tous les journaux et publications françaises de toutes catégories

Diffusion moyenne : 1.564.790 ex.



RÉPONSE AU JEUNE POLONAIS

par K. S. KAROL

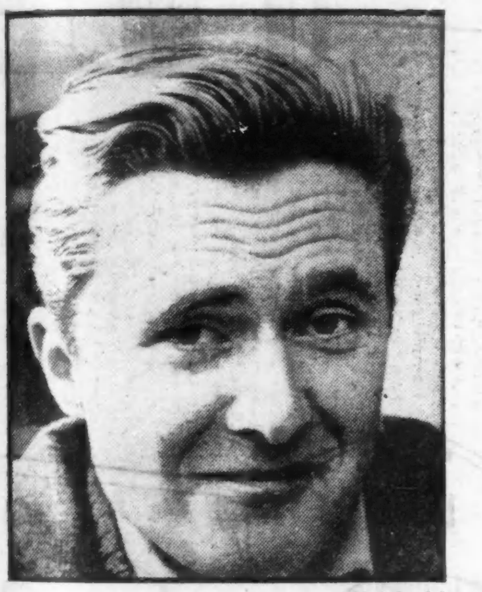
La semaine dernière « L'Express » a publié un entretien avec un étranger en visite à Paris : « Le cri d'un jeune Polonais ». Cri de détresse d'un écrivain de 25 ans, Marek Hlasko, aussi célèbre en Pologne que Françoise Sagan l'est en France, et qui venait d'être attaqué dans « Trybuna Ludu », organe officiel du parti communiste polonais. Au cours de cet entretien Marek Hlasko avait dit de la jeunesse polonaise : « Au fond, ce qui nous unit, c'est la désillusion, le sentiment de « sans espoir ».

Nous avons reçu de K. S. Karol une « réponse » que nous publions ici. Né en Pologne, spécialiste des problèmes de l'Europe de l'Est, K. S. Karol était jusqu'à la fin de l'année dernière au service de politique étrangère de « L'Express ». Il a interrompu sa collaboration pour se consacrer à un ouvrage sur la Pologne, qui doit paraître prochainement aux Editions Gallimard dans la collection « L'Air du Temps ».

K. S. Karol, qui a 33 ans, connaît la Pologne non seulement pour y avoir vécu toute sa jeunesse, mais pour y être retourné régulièrement au cours des dernières années. Voici sa réponse à Marek Hlasko.

PARCE que « Trybuna Ludu » l'avait violemment attaqué, le jeune romancier polonais Marek Hlasko a attiré sur lui l'attention de l'opinion publique occidentale.

« L'Express » a publié, la semaine dernière, un long entretien avec lui et lui a réservé les honneurs de sa première page. Les réponses de cet écrivain de 25 ans confirment son grand talent littéraire. A l'aide de formules laconiques, mais puissantes, où les mots « totalitarisme », « assassinat », « échec » et « faillite » reviennent sans cesse, il réussit à créer une certaine atmosphère, à nous plonger nous-mêmes dans le désespoir et à nous convaincre que le bloc oriental tout entier et la Pologne, en particulier, ne sont qu'un vaste enfer.



(Rodriguez.)

MAREK HLASKO
« Il n'y a pas de communisme. »

Nous nous sentons coupables et perplexes devant la seule question qu'il pose tout à la fin de l'entretien : « *Avez-vous l'impression qu'il y ait une possibilité de créer quelque chose entre l'Occident et l'Orient pour liquider cet enfer ? Pour changer cet enfer ?* » Malgré la réponse optimiste de « L'Express », nous autres, lecteurs, nous savons que nous ne pouvons rien ou presque.

Mais un examen un peu plus attentif des arguments utilisés par M. Hlasko dissipe un peu notre désarroi. Ainsi, Marek Hlasko, lauréat du prix des éditeurs polonais (prix d'Etat) en 1958, nous révèle que lui, personnellement, peut très bien vivre de sa plume. Ses œuvres ont été largement diffusées et ont bénéficié d'une publicité considérable. Est-ce dû à la pratique astucieuse d'une « double pensée » orwellienne ? A-t-il su écrire quelques nouvelles qui ont plu aux puissants du jour, tout en gardant pour l'opinion occidentale sa vraie pensée ? Pas du tout. Toute son œuvre, nous dit la jeune vedette, sert « *à mettre en garde les gens contre le totalitarisme* ». Par inconscience probablement, ce régime couronne ses livres et les soumet au grand public.

Les écrans en Pologne

On imaginera peut-être que, dans cet univers orwellien, des écrans sont installés à tous les coins de rue pour permettre à « Big Brother » de contrôler la soumission et l'orthodoxie de ses victimes. Erreur. De l'entretien de Marek Hlasko, il ressort que, si des écrans existent en Pologne, c'est uniquement pour qu'on puisse y projeter des films tirés de ses nouvelles antitotalitaires ou ceux qu'il a réalisés en équipe. Ce régime infernal fait décidément tout pour précipiter sa propre chute !

L'équivalent polonais de Françoise Sagan dissipe toutefois nos espoirs : deux livres qu'il avait écrits n'ont pas pu être édités et la revue « L'Europe » qu'il voulait fonder a été « *assassinée avant de naître* ». Il ne sait pas pourquoi, mais il sent que, dans un régime de démocratie parlementaire, des choses pareilles ne peuvent pas se produire et les gens peuvent « *y retirer un élément de joie dans la vie* ». Il regrette que les Polonais soient trop nombreux (30.000.000) pour pouvoir tous venir goûter les merveilles de l'Occident.

Je n'approuve pas les interdictions qui ont frappé certaines œuvres de Hlasko ; mais je voudrais lui rappeler qu'il existait naguère, il n'y a pas si longtemps, un régime parlementaire dans son pays — tout comparable à celui en vigueur en France. Ses compatriotes voyageaient beaucoup alors. Ce n'était pas, hélas ! parce que le tourisme constituait une des « joies » qu'ils tiraient de leur vie.

137.000 Polonais en moyenne étaient obligés de s'expatrier chaque année à la recherche d'un gagne-pain que leur propre pays ne pouvait leur assurer. Et, au cours des débats parlementaires les plus libres et les plus démocratiques qui soient, on parlait de 8 millions de citoyens que, par une litote admirable, on qualifiait d'hommes « superflus ». Ils végétaient en effet dans des campagnes surpeuplées et les bons démocrates ne savaient pas comment les faire disparaître !

Si Marek Hlasko est trop jeune pour avoir connu cette époque, il n'a qu'à aller se renseigner auprès des mineurs polonais de Lens et des ouvriers agricoles de Lyon. Ils lui diront tout des « joies » de la démocratie bourgeoise polonaise.

D'autres banqueroutes

Gomulka a peut-être assuré la relève après la banqueroute de ses prédécesseurs (*Hlasko dixit*). Mais le pluriel aurait convenu davantage : il y a eu beaucoup d'autres banqueroutes en Pologne, et celle du régime parlementaire à l'occidentale peut revendiquer la place d'honneur.

Convenons cependant : le passé est le passé, la condition actuelle des travailleurs polonais est difficile. Même sans M. Hlasko, les déclarations officielles nous permettent de le savoir. Le lauréat du prix d'Etat polonais de 1958 nous affirme toutefois que, dans ces conditions, « *le rêve le plus fort de l'ouvrier est de se saouler pour, pendant deux heures, s'oublier* ». Le drame est émouvant, mais il ne nous permet pas de comprendre le phénomène qui a attiré récemment l'attention du monde sur la Pologne.

Le 14 avril, devant un congrès des syndicats, Gomulka a fait un discours pour se plaindre de l'esprit revendicatif des conseils ouvriers qui cherchent à arracher des satisfactions immédiates, sans se soucier du besoin du pays de développer son économie nationale. Il a demandé aux organisations du parti et des syndicats de prendre sous leur tutelle ces organes ouvriers autonomes et de leur donner une impulsion conforme aux désirs du gouvernement.

Ces paroles tellement en contradiction avec les promesses du « printemps d'octobre », ont attristé et indigné tous les amis de l'expérience socialiste polonaise.

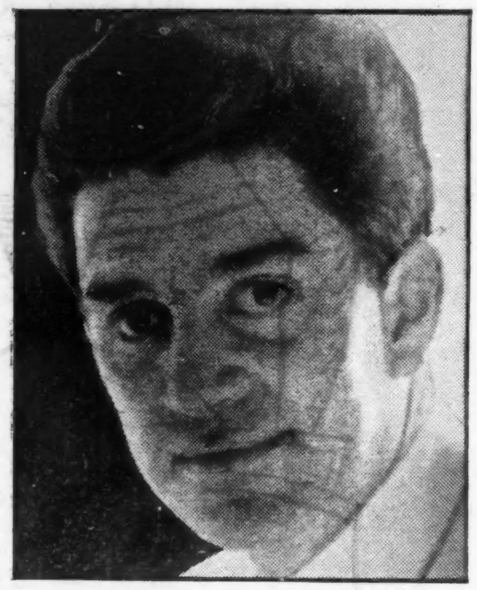
Mais enfin, si le secrétaire du parti veut mettre au pas les conseils ouvriers, il faut bien qu'ils existent et qu'ils agissent ! Si ce n'étaient que des assemblées d'hommes qui cherchent l'oubli dans la vodka, comme nous le présente M. Hlasko, le seul souci des dirigeants communistes aurait été de varier l'assortiment d'alcool : le totalitarisme eût pu continuer de plus belle, et tous les discours eussent été inutiles.

En quoi consiste ce totalitarisme ? *A la réalisation d'une idéologie sans aucun scrupule de méthode*, nous répond M. Hlasko.

Quatre lignes plus loin, cependant, il ajoute que le communisme n'existe pas. Ses seuls contacts avec cette idéologie et ce parti se sont limités à emprunter mille zlotys à l'un de ces égarés.

Et « Po Prostu » ?

Ces réponses, pour être laconiques, sont claires. Seulement, M. Hlasko était le rédacteur littéraire d'un hebdomadaire, « Po Prostu », qui portait comme en-tête : « *Organe des jeunes intellectuels et étudiants communistes.* » Tous ceux qui ont visité sa rédaction, dans la rue Wiejska ou au Palais de la Culture, qui y ont assisté à des débats passionnés au sujet du communisme et de son avenir, qui ont protesté contre sa suspension en octobre dernier, étaient-ils donc de simples naïfs, victimes d'hallucinations ? S'agissait-il là aussi d'une assemblée de buveurs de vodka plongés dans le désespoir et conscients que le communisme n'existe pas ? Je crois, pour ma part, que M. Hlasko ne recule devant aucun procédé pour impressionner ses lecteurs et que c'est lui qui est resté yeux et oreilles bouchés devant ce qui l'entourait.



(Rodriguez.)

K. S. KAROL
« Je préfère d'autres témoins. »

Mais à quoi bon poursuivre la démonstration ? Le pessimisme lyrique de Hlasko est à l'origine de sa vertigineuse carrière artistique. Fatigués de l'ancienne littérature édifiante, les Polonais recherchent aujourd'hui les œuvres qui rompent avec les valeurs officielles. Parce qu'il a du talent et qu'il a su le mieux répondre à cette demande, Marek Hlasko s'est rapidement acquis un grand succès public.

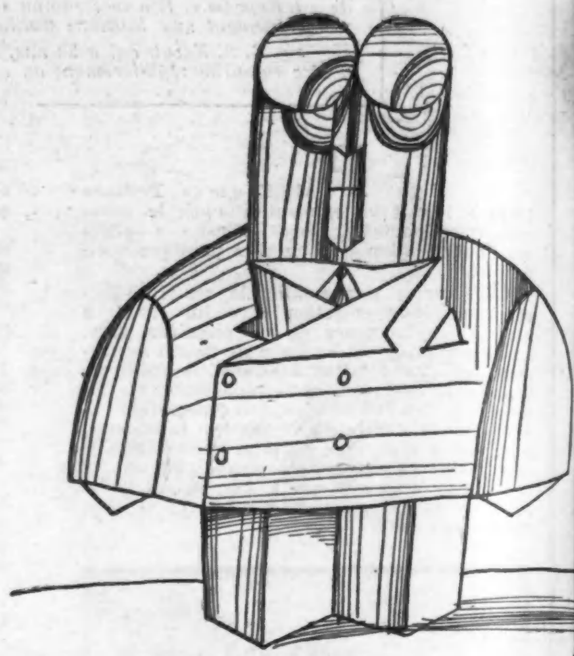
Mais le super-optimisme et le super-pessimisme se rejoignent sur un point au moins : tous deux travestissent la réalité. L'image de l'ouvrier « *rempli de bonheur en exécutant le plan de production* » est aussi fausse que celle de l'ouvrier « *cherchant à oublier son désespoir dans la vodka* ». La description officielle de la Pologne « unanimement communiste » était aussi vide de sens que celle d'une « *Pologne infernale, où rien n'existe et où il n'y a rien à faire* ».

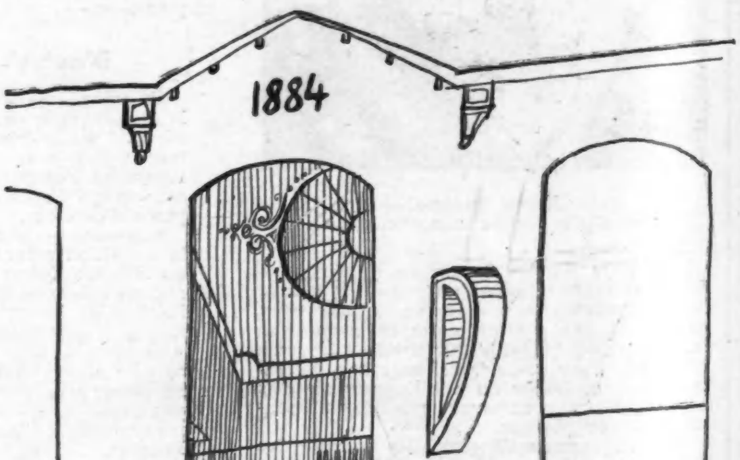
Marek Hlasko a une âme sensible et désespérée, et les critiques littéraires expliqueront sans doute que c'est ce qui assure la puissance et le caractère de son œuvre. Mais qu'on ne le présente pas comme le cri de toute une jeunesse, comme une protestation contre un totalitarisme assassin. De tout temps, et sous toutes les latitudes, ont existé des écrivains comme lui, et le phénomène n'a rien de spécifiquement polonais. Je souhaite à Hlasko beaucoup de succès dans ses activités littéraires, mais pour savoir ce qui se passe dans son pays, je préfère d'autres témoins.

LES AMÉRICAINS

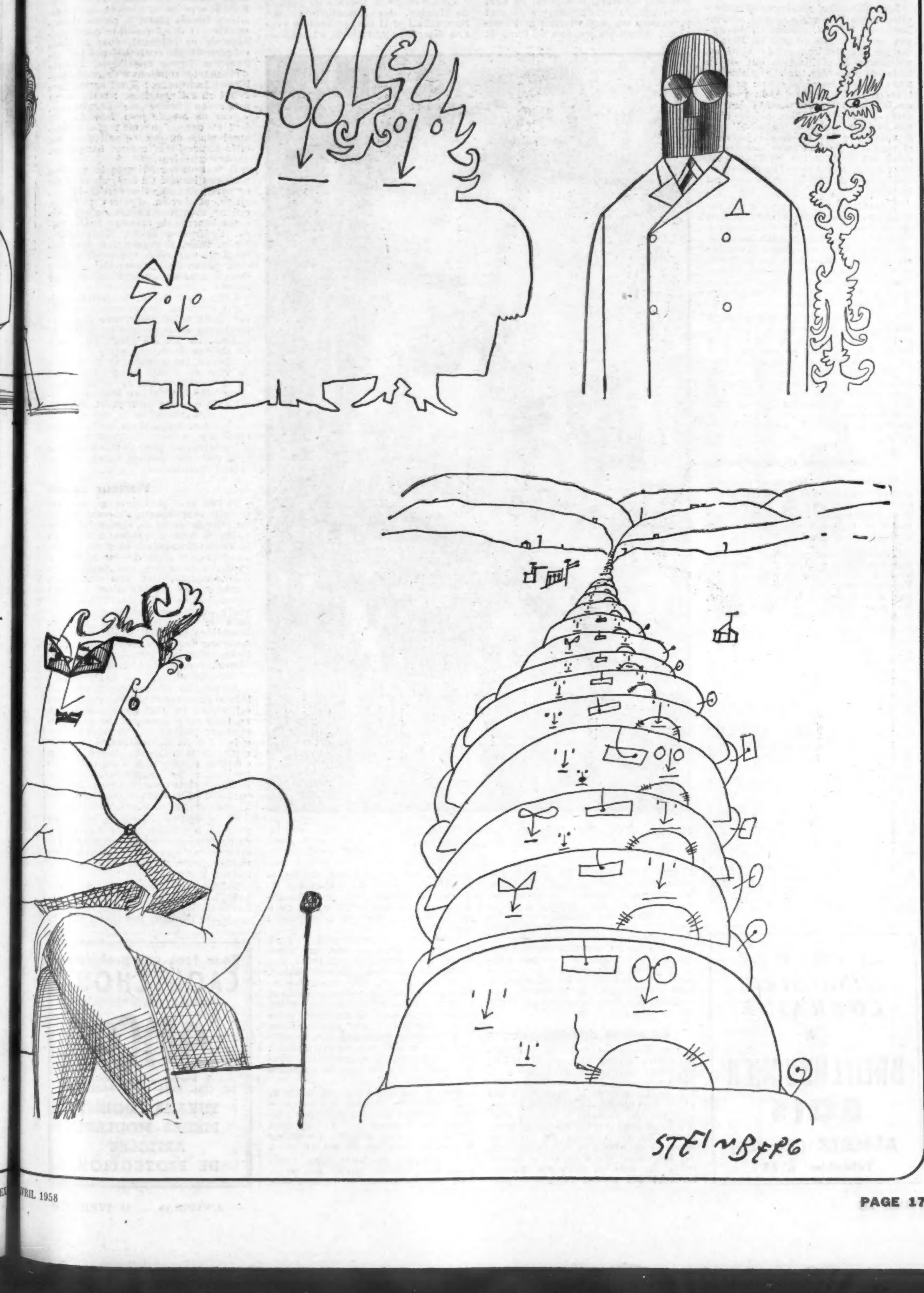
STEINBERG

Le gouvernement des Etats-Unis vient de confier à Steinberg une tâche singulière : celle de présenter, en toute liberté, « L'Amérique et les Américains » aux visiteurs du pavillon des U.S.A. à l'exposition internationale de Bruxelles. Ses grands panneaux dessinés, qui sont un clou de l'exposition, sont impossibles à reproduire. Mais Steinberg, qui est venu à Paris en quittant Bruxelles, a remis à « L'Express » en exclusivité mondiale — parce qu'il aime bien la France et notre journal — ses cartons de travail. Voici donc ses concitoyens américains (le Middle-West, le patron et sa secrétaire, la famille, le couple, la province, la femme, le dimanche...) vus par un des plus grands dessinateurs de notre époque.





...s par STEINBERG



BRUXELLES

L'Exposition du bonheur

(*De notre envoyée spéciale*)

QUELLE impression les quarante millions de visiteurs attendus, retiendront-ils de leur séjour, long ou bref, à l'Exposition ?

Sans doute un sentiment d'universalisme. Au Venezuela comme en Finlande, en U.R.S.S. comme en Allemagne, en Amérique comme en France, malgré les différences de systèmes politiques, la civilisation qui est en train de se créer, qu'elle plaise ou non, va dans le même sens : production en série, recherche du confort, de la satisfaction croissante des besoins matériels. Si les objets d'art du pavillon du Mexique n'ont rien à voir avec les paravents japonais et suggèrent un tout autre monde que celui des Hittites, au pavillon turc, chez les réfrigérateurs et les machines-outils, l'air de famille universelle est frappant.

Et manifestement, aux yeux des nations du monde entier, l'art est devenu un produit de consommation comme un autre, destiné à embellir les lieux de séjour, créer un climat favorable au bien-être. Dans tous les pavillons — conçus sur le thème travail, loisirs, repos — une place lui est consacrée entre celles des appareils techniques et des objets fabriqués.

Mais l'Exposition de Bruxelles, si elle fait le recensement de toutes les activités de l'époque, a donné pour thème à la compétition entre nations un but qu'aucune ne peut désavouer : « Bilan du monde pour un monde plus humain. » Et ce que proposent, pour plus de bonheur, les quarante-six nations participantes, c'est l'enchevêtrement futuriste d'une ville d'acier, de béton, de plastique et de verre.

Jonglerie d'architectes

En son centre, l'Atomium, jonglerie géante (les neuf sphères d'une molécule d'acier grossie 150 milliards de fois) établit dans l'espace une figure douce et brillante que l'on s'étonne d'adopter tout aussitôt.

L'aspect le plus saisissant de cette exposition, en effet, c'est d'abord le modernisme de son architecture. Du Venezuela à la Thaïlande, de l'Espagne à la France, d'Israël au Japon, les pays n'ont pas voulu céder à l'imagerie du folklore, les architectes de chaque nation ont inventé des formes insolites, utilisé des matériaux encore peu connus, polyester, dextron, plastique armé. Aucune unité, si ce n'est l'obéissance aux formes souvent les plus tourmentées de la géométrie ; parmi tant d'étrangeté, le petit pavillon en béton précontraint dû à Le Corbusier se remarque à peine : c'est qu'il est ici en famille. Les plus audacieux ne sont pas du reste les plus frappants : le pavillon de la Yougoslavie, par exemple, tout en verre, de proportions belles et sévères, l'emporte sur certains géants. De même le pavillon de l'Allemagne (on se souvient du blockhaus de 1937, aigle en proue) déroule une harmonieuse chaîne d'éléments sur pilotis, si bien faits pour être habités que les visiteurs s'y groupent et s'attardent.

En fait, chaque pavillon est un symbole concret : il suffit d'y pénétrer pour se trouver au cœur d'un lieu parlant, où l'impression, bonne ou défavorable, est immédiate.

(U.P.)

DEVANT LE PAVILLON AMÉRICAIN.
Le monde fait son bilan.

Ainsi, entrer dans le pavillon américain, c'est débarquer aux Etats-Unis. L'ensemble — roue de bicyclette dont le moyeu serait une vaste piscine — englobe quelques grands arbres, des saules au feuillage encore tendre ; par le manche doré et étoilé de la cheminée centrale pénètrent librement les rayons du soleil. Tout l'idéal américain apparaît dans ce seul arrangement : la nature présente, mais conditionnée ; la démocratie, système circulaire où biens, hommes, argent, tournent en rond. Ronde est en effet la galerie du rez-de-chaussée où sont présentées les particularités de l'Amérique, depuis les pommes de terre de l'Idaho, sous vitrine, les plaques minéralogiques des quarante-six Etats, le costume complet d'un joueur de rugby, des cabines électorales où le vote s'enregistre électriquement, les railleuses fresques en papier découpé de Steinberg, jusqu'à la télévision en couleurs et au cerveau électronique qui répond à la question : « *Que s'est-il passé en telle année ?* » ; ronde aussi est la galerie du second étage où sont reconstitués un drugstore, une garderie d'enfants et même un défilé de mannequins.

La patrie des travailleurs

Tout à côté se dresse le hall rectangulaire du pavillon de l'U.R.S.S., voisinage qui incite bien sûr à la confrontation. Une gigantesque statue de Lénine de 21 tonnes, à ses pieds une gerbe de fleurs fraîches, exprime, dès l'entrée, la volonté d'affirmer la lutte. Qu'il s'agisse de bicyclettes ou de voitures de luxe, de sandales de tennis ou d'œuvres d'art, de fourrures ou d'appareils industriels, sur tous les murs des inscriptions et des photos rappellent plus ou moins agressivement que l'U.R.S.S. est la seule patrie des travailleurs.

Partout aussi des statistiques, des chiffres peu révélateurs aux ignares, puisque — toute manifestation de rivalité ou d'hostilité politique étant strictement interdite — les pourcentages sont donnés sans références à ceux des autres nations.

Sur deux livres d'or, les commentaires des visiteurs du pavillon de l'U.R.S.S., horrifiés ou admiratifs, s'alignent.

En revanche, à l'ombre de l'effigie de Lénine, les reproductions des Spoutniks I et II sont présentées avec une discrétion qui ajoute au saisissement. Il y a en effet une disproportion brutale entre une exhibition de tissus, de parfums, de produits alimentaires d'aspect médiocre ou ordinaire et celle de ces triomphants appareils.

Le Vatican a pensé qu'il y avait une place à prendre dans une exposition inévitablement consacrée aux enchantements du monde matérialiste. Malheureusement, une église ne se bâtit pas comme un vulgaire pavillon. Celle qui accueille visiteurs et fidèles, d'une forme indécise et molle, parle peu à l'esprit. Quant aux galeries, tristes couloirs en étages, elles ne mettent pas en valeur le thème choisi : écarter les solutions partielles, donner la réponse catholique au problème du bonheur.

Pour le visiteur d'une exposition de cette taille, vite fourbu, intellectuellement saturé, à qui tout parle par contraste, le bonheur — il faut bien l'avouer — c'est d'abord ce qui le délasse et s'exprime de soi-même.

Ce pavillon du Saint-Siège, forteresse sans fenêtre, parmi des pavillons toute luminosité et transparence, a manqué l'heureux symbole qu'il voulait être : il angoisse avant d'attirer.

Donnant également sur cette belle place des Nations, qui fait l'axe central de la section étrangère, voici le pavillon de la France.

Il étend, comme une lumineuse chauve-souris, ses ailes assez transparentes pour qu'on puisse en détailler le squelette et jusqu'au plus petit os. On sait l'intérêt que suscite cette surprenante construction due à l'architecte Guillaume Gillet, « *la plus belle* », répète-t-on souvent, de l'Exposition. Disons plutôt la plus « remarquable » : il est possible que l'équilibre de ce bâtiment, dont le poids est pour 84/100 contrebalancé par une immense flèche métallique, apporte d'étonnantes solutions à de graves problèmes techniques ; il est certain que l'effet en est grandiose : mais si l'on songe au thème de l'Exposition, « *pour un monde plus humain* », il faut avouer qu'on voit mal ce bâtiment placé où que ce soit dans nos cités futures, sauf comme hangar des vaisseaux aériens.

Il faut dire aussi que le pavillon n'est pas installé (la faute en incombe en partie aux organisateurs de l'Exposition, et il y a d'autres pavillons qui ne montrent encore qu'une carcasse bourrée de caisses : Italie, Brésil, Fédération arabe, Nicaragua...). Vu sa taille, il engrangera certainement des merveilles. (Un modèle grandeur nature de la Caravelle se trouve dans la zone des attractions, dite zone bleue.)

Contre son flanc, le pavillon de Paris laisse un peu rêveur : en plus des parfums et tissus, une maquette lumineuse de la circulation autour de l'Etoile, un modèle géant du disque de stationnement, une rame de métro miniature, un pompier et un sergent de ville en grande tenue. Tel serait donc l'essentiel de la contribution de la Ville de Paris au bonheur général ? (Il est vrai qu'il suffit d'éprouver la défectuosité de la signalisation — pourtant longuement méditée — à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Exposition — pour apprécier à leur juste prix nos qualités d'astuce en ce délicat domaine.)

Visiteur saturé

Si l'on veut parcourir un pavillon parfaitement organisé du point de vue du charme et de la simplicité de la visite, il faut se rendre à celui de la Tchécoslovaquie : c'est insensiblement qu'on y passe des machines aux appareils ménagers, aux produits de consommation, aux vêtements, aux jouets et aux œuvres d'art, par une succession de salles qui s'élèvent en pente douce sans qu'on éprouve jamais le sentiment d'une rupture. Inventions de détail, drôlerie, projections sur écrans, diffusion d'explications radiophoniques, le visiteur est diverti, renseigné à chaque instant et sans effort.

Au bout de quelques heures, le visiteur le plus endurant, saturé d'images, est devenu en effet incapable de lire un texte trop dense, contempler difficilement une photo ; il lui faut des objets à trois dimensions, du mouvement, de la couleur ; la régression continue encore et à la fin de la soirée, seuls les clignotements de la lumière obtiennent encore de lui, comme d'un nouveau-né, qu'il consente à tourner les yeux.

Si la section étrangère attire en premier le visiteur avide d'exotisme, de contacts avec les ressortissants des diverses nations qui l'accueillent en chaque pavillon, bien d'autres lieux restent à voir.

Section des organismes internationaux, section belge, section du Congo. Pavillons de l'alimentation, de l'élégance, du diamant, des sports et jeux,

AU CŒUR DE L'INDUSTRIE LORRAINE

★

BREITENBUCHER
BOIS
AUMETZ (Moselle)
Téléphone n° 11

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHÉTIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

JEUNESSE

POURQUOI AVEZ-VOUS CHOISI CE MÉTIER ?

COMMENT choisit-on un métier ? Pour répondre à cette question, quatre étudiants ont, il y a environ un an, envoyé un questionnaire à chacun des 300.000 jeunes gens qui achevaient leurs études secondaires. Ils ont obtenu 50.000 réponses et, le dépouillement terminé, ils s'apprêtent à publier le résultat de leur enquête : « 50.000 jeunes gens parlent de leur avenir » (1).

La manière dont les lycéens ont choisi leur destinée apparaît en quelques chiffres. Quand on leur a demandé qui les avait guidés lorsqu'ils eurent à choisir entre l'enseignement classique, moderne ou technique, 67 % ont répondu « ma famille », 17 % « mes professeurs », 5 % « un centre d'orientation professionnelle », 4 % « des camarades », 4 % « un éducateur », 2 % « le Bureau Universitaire de Statistiques ».

A la question : « Connaissez-vous les métiers accessibles à la fin de vos études ? », 73 % des lycéens ont répondu « oui ». Mais 39 % seulement savaient quelles matières ils auraient à apprendre dans l'enseignement supérieur, c'est-à-dire que 61 % des lycéens ignorent à quelles compétences précises il leur est permis d'accéder.

Le choix du métier occupait une place importante dans ce questionnaire. 68 % des jeunes gens de quinze à dix-neuf ans interrogés à ce propos avaient déjà choisi leur métier, mais 56 % seulement pouvaient décrire ce que fait dans sa journée un homme exerçant le métier choisi et 47 % avaient parlé avec un homme exerçant ce métier.

On demandait également aux lycéens pourquoi ils avaient choisi le métier qu'ils prétendaient vouloir exercer (voir ci-contre). Plus du quart d'entre eux, parce qu'ils « se sentaient faits pour ça », et seulement 4 % « pour faire comme mon père ».

Ces pourcentages, comme toutes les statistiques, ont un aspect définitif que n'avait pas chacune des réponses, prise séparément. Hantés par les examens, les lycéens modèrent leurs affirmations en prévoyant un échec possible et en se ménageant des issues de secours.

Les auteurs de ce référendum constatent, en conclusion, que le choix d'une carrière est trop souvent laissé au hasard. Et comme ils doutent que les pouvoirs publics se décident à réorganiser rapidement l'orientation scolaire et professionnelle, ils proposent aux lycéens d'organiser eux-mêmes des comités qui les mettraient en contact avec les réalités qu'ils auront à affronter.

(1) Editions de l'Epi.

Parce que vous vous sentez faits pour ça 28%

Pour avoir une belle situation 21%

Parce que c'est une place stable 14%

Pour être indépendant 12%

Pour servir les autres 10%

Par gout du risque 6%

Autres raisons 5%

Pour faire comme votre père 4%

de la France gastronomique et vinicole, du papier, du tabac, du Coca-Cola, de la Banque... beaucoup d'un intérêt uniquement industriel peuvent s'oublier ou se parcourir au galop.

En revanche, les palais de la métallurgie, de l'électricité, du gaz, méritent l'attention : vastes halls où fut emmagasiné tout ce qui roule, tourne, chauffe, reçoit et produit de l'énergie.

Axes de turbines, linotypes, détournés de leur usage, la plupart de ces objets ont échoué sur des socles, comme des pièces de musée. Honneur bien mérité : ces machines, peu connues du visiteur, lui sont directement ou indirectement d'un usage quotidien. Il le sent, et rien n'est drôle comme le face à face de quelque humain bien intentionné avec l'un de ces blocs hérissés de boutons et de manettes qui découragent froidement sa curiosité ignorante.

Tout sur l'atome

Ignorance qui peut se traiter : au Palais de la Science, des cours attendent le profane comme l'expert ; quatre « matières » : physique atomique, physique à l'état solide, chimie et biologie. Autrement dit : tout sur l'atome, la molécule et la cellule vivante. Démonstrations, expériences, maquettes, projections, de quoi fracturer les têtes les plus dures.

Face au Palais de la Science, le Palais des Beaux-Arts. Cinquante ans d'art moderne, 800 mètres de cimaise, 346 toiles et sculptures.

Endroit silencieux, accueillant, où l'on échappe brusquement à l'Exposition, ou plutôt qui en prolonge les questions. Le contemplateur du computeur analogue viendra méditer devant Picasso et, selon son tempérament, se sentira plus personnellement concerné par l'un ou l'autre ; s'apercevra en tout cas de sa propre petitesse, ce monde moderne lui échappe de toutes parts. Une visite à l'Atomium où sont exposés les principes de la physique nucléaire, achèvera de le persuader qu'aujourd'hui personne n'est rien sans les autres. (L'Atomium serait-il, à sa façon géante, le symbole d'une nouvelle modestie ?)

Etre atome parmi d'autres atomes, dans l'enceinte d'un parc d'exposition, cette pensée n'a rien de mélancolique. Magie des foires ; la foule n'est pas encore très dense — 150.000 entrées le premier jour ; on prévoit le double aux jours de pointe — et chacun peut béer à son aise, en cordiale égalité avec tous les autres. Cosmopolitisme facile, puisqu'il est là pour rire : on va déjeuner à la Hongrie, faire la sieste chez les Allemands, se rafraîchir en Israël, se laver les mains en Grande-Bretagne et l'on est de retour pour un sandwich au restaurant de la Cité de Dieu, le moins cher avec celui de l'U.R.S.S., avant de dîner à la grande brasserie, « Oberbayern », du parc des attractions.

Situé à l'est, ce parc — trois milliards de francs — attire son monde. Luna-Park très moderne, et encore un peu froid, où sont présentées des façons nouvelles de s'arracher les entrailles.

Ruissellement éphémère

Mais c'est la nuit que l'Exposition de Bruxelles entre dans la féerie : tous les pavillons, pour la plupart transparents, s'illuminent comme des lampions, laissant apercevoir en fin tracé les courbes et les volutes de leurs organes internes. Chaque matière réfracte ou diffuse la lumière d'une façon différente (dans cette manifestation dédiée à la naissance de l'énergie atomique, l'électricité est la reine universelle). C'est un chatoiement, un ruissellement dont on avait oublié, depuis 1937, l'éclat éphémère.

Le petit bourgeois qui aura tâté l'espace intérieur de multiples volumes, levé précautionneusement le nez vers des coupoles suspendues, des flèches en équilibre oblique, sera peut-être heureux de retrouver ses quatre murs. Peut-être aussi les trouvera-t-il pauvres et sales.

Il est toujours dangereux de compter ses trésors en public et qui entre ici l'âme buissonnière risque d'en sortir avec une furieuse envie de savoir où et comment se distribue le gâteau. Quand tant de nations ont les moyens d'exposer tant de merveilles, s'indignent si généreusement de toute souffrance et de toute injustice (il y a un pavillon des fléaux et calamités), comment se fait-il, sorti de l'enceinte du parc de Heysel, que l'effet s'en fasse si mal sentir ?

Et si la politique fut bannie de l'Exposition, c'est en pure perte : elle y pénètre sous forme de questions, d'indignations, de craintes et d'envie avec chaque visiteur qui franchit son seuil.

MADELEINE CHAPSAL.

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter

en TIMBRAGE

CHEZ UN SPECIALISTE

*

IMPRIMERIE LEBHAR

35, rue des Trois-Bornes

PARIS - 11e

Tél. : OBE. 32-31 - 84-78

PARIS NEW-YORK

PAR JET-PROP "BRITANNIA" EL AL

Publicité Sipep

VOICI POURQUOI POUR ALLER A NEW-YORK
VOUS CHOISIREZ LE JET-PROP "BRITANNIA"

merveille de l'aviation moderne

SA RAPIDITÉ : en deux mois a remporté les rubans bleus de l'Air dans les deux sens (New-York/Londres : 7 h. 44 min., Londres/New-York : 9 h. 23 min.) amélioré le record Paris/New-York : 11 h. 15 min. et créé la liaison sans escale New-York/Tel-Aviv : 14 h. 56 min.

SON CONFORT exceptionnel, grâce à sa version de couchettes, 1re classe de luxe "sleeperette" et touriste.

SON SILENCE : ses hélices creuses accomplissent un nombre si peu élevé de tours par minute que le bruit y est pratiquement inexistant, ce qui vous permettra d'arriver à destination frais et dispos.

SON SERVICE, sa cuisine et sa cave font les délices de tout un chacun.

SA CLASSE ÉCONOMIQUE dont la création, à partir du 1er Avril, met l'Amérique à portée de toutes les bourses et vous fera économiser 47.600 Frs sur un trajet aller-retour Paris/New-York.

SON CRÉDIT-VOYAGE qui vous permettra de régler votre billet en 12 mensualités.

EL AL

LIGNES AÉRIENNES D'ISRAËL

TOUS RENSEIGNEMENTS : 5 AV. DE L'OPÉRA, PARIS-1er OPÉ. 31.66

ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

PRIX

Où sont les oignons ?

JEUDI dernier, les ménagères de la région parisienne ont recherché en vain chez leurs marchands le classique kilo de pommes de terre, dont le prix, depuis trois jours, avait soudainement baissé : les pommes de terre nouvelles qui se vendaient 140 fr. le kilo environ avaient été taxées à 82 fr. et 115 fr. Les oignons, les carottes et les pommes, également taxées, avaient subi le même sort.

Pour expliquer cette disparition des primeurs, l'Union Nationale des Commerçants en gros en fruits et légumes déclare :

« Il n'est pas possible au détaillant d'acheter et de revendre au même prix. Pourquoi les commerçants achèteraient - ils 100 fr. des carottes nouvelles qu'ils ne pourraient pas revendre plus de 90 fr. ? »

Raison de cette pénurie de primeurs, selon les services officiels : les froids récents qui ont paralysé les cultures.

Raison de la même pénurie, selon les grossistes : la taxation.

En attendant, les ménagères font cuire des pâtes.

RADIO

L'Aiglon émeut les Corses

QUARANTE-HUIT fois en quelques jours, Europe n° 1 avait diffusé ce message : *« Corses, soyez à l'écoute mardi 15 avril à 20 h. 45. Il se prépare un événement qui n'intéresse que vous ! »*

De Corses, c'est bien connu, le monde entier est plein. Comme il fallait que tous fussent ce jour-là devant leur poste, Europe n° 1 prit contact avec les présidents des amicales corses : New York, Los Angeles, Porto-Rico, Buenos Aires, Alger, Beyrouth, Paris furent alertés. Dans l'île même, une escouade de reporters débarqua et attendit l'heure de l'action.

Les réponses ne tardèrent pas : *« Nous sommes présents »*, télégraphièrent M. Georges Fieschi, consul de France à New York, M. Ortoli, consul à Los Angeles, et le consul à Porto-Rico, Corse également. *« Nous donnerons notre dernier sou, s'il le faut »*, téléphonèrent M. Maroselli, ancien ministre, Max Favalelli, Gérard Séty, Dominique Colonna, gardien de but de l'équipe de France, et bien d'autres Corses célèbres.

Que se passait-il ?

Il y a un an, une descendante de l'impératrice Marie-Louise découvrit par hasard dans le grenier de sa maison de Munich, une malle pleine de papiers anciens, parmi lesquels 119 lettres du duc de Reichstadt, d'une grande valeur, moins historique que sentimentale, il est vrai.

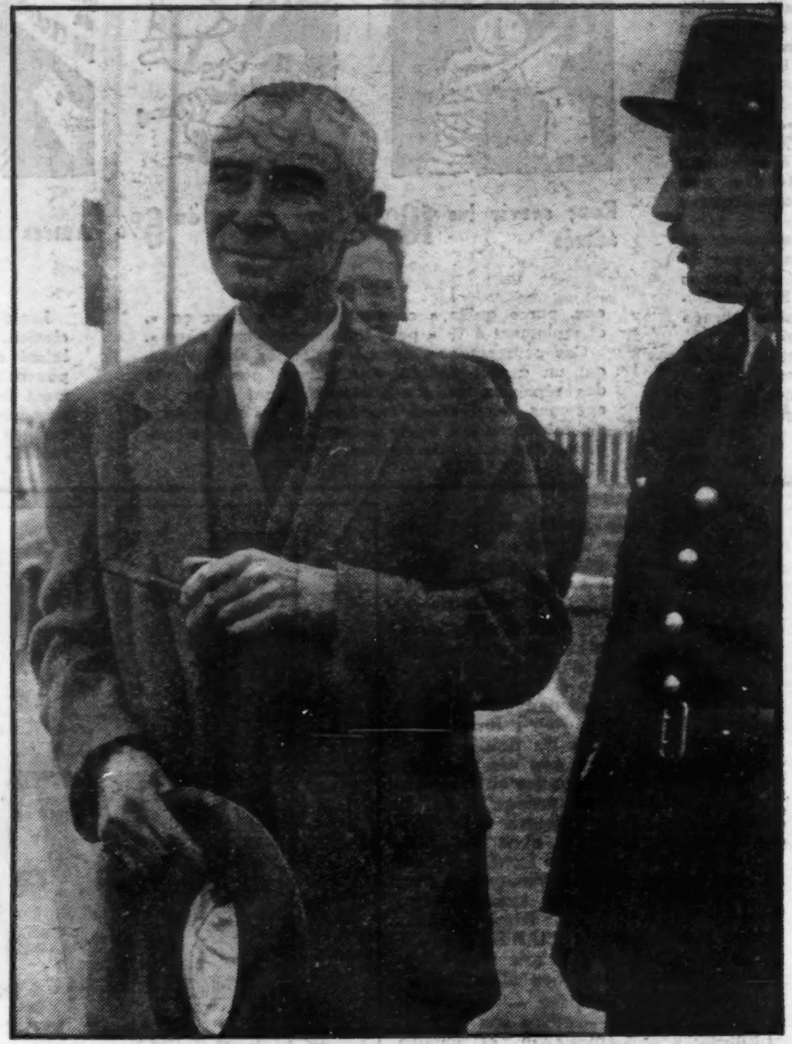
Ces lettres, dont le prix pourra varier de 300.000 francs à un million la pièce, selon leur intérêt, doivent être dispersées aux enchères de Munich les 29 et 30 avril. Or, depuis des a n n é e s, un milliardaire cubain, M. Lobo, rafle sur tous les marchés les souvenirs touchant, de près ou de loin, Napoléon. Allait-on le laisser faire cette fois encore ?

En France, aucun mécène, fût-il Corse, ne peut se permettre d'engloutir 70 millions (prix total des lettres) dans l'achat de pieux souvenirs. Mais si tous les Corses voulaient donner leur obole ?...

Pierre Bellemare, dans son émission « Vous êtes formidables » posa ces questions : *« La Corse ne doit-elle pas devenir propriétaire de ces lettres ? Le musée Napoléon d'Ajaccio n'est-il pas le seul lieu digne de les recevoir ? »*

C'est alors que de tous les coins du monde parvinrent les réponses et l'argent : plusieurs dizaines de millions déjà rassemblés à Paris et à Ajaccio.

M. Lobo est si impressionné par ce mouvement qu'il songerait à se retirer de la compétition. Il a d'ailleurs reçu un télégramme ainsi rédigé : *« Un conseil : n'achetez pas les lettres. Signé : les Corses de Cuba. »*



(Agip.)

ROBERT OPPENHEIMER
Sur invitation

SCIENCES

Après l'encre, le béton

JAMAIS l'amphithéâtre de biologie n'avait été aussi bruyant et chahuteur. Il est vrai qu'aux côtés de quelques étudiants, trois cents professeurs se trouvaient réunis à l'appel du Mouvement national pour le développement scientifique !

Il y a un an que le M.N.D.S. existe. Il a été créé par quelques professeurs qui ont décidé de se substituer aux pouvoirs publics afin de préserver l'Université de la sclérose catastrophique qui la menaçait.

Ce colloque, qui fait suite aux colloques de Grenoble et de Caen, organisés par quelques parlementaires réunis autour de Pierre Mendès France, est le premier colloque proprement universitaire.

Après avoir dressé le bilan d'une année d'action efficace, les universitaires ont précisé leur doctrine en matière de réforme de l'enseignement scientifique :

● Augmentation des horaires de mathématiques dans l'enseignement secondaire.

● Information des parents et des élèves sur les débouchés des carrières scientifiques.

● « Concentration » de la licence qui pourra être obtenue en deux années au lieu de quatre (prolongation de l'année universitaire et réforme pédagogique de l'enseignement).

● Suppression de tous les obstacles matériels qui empêchent l'étudiant de se consacrer pleinement à la poursuite de ses études (allocation d'études).

● Autonomie financière et administrative de la Faculté vis-à-vis des pouvoirs publics. Les professeurs ont estimé que l'application de cette mesure était nécessaire pour pouvoir mettre en œuvre la réforme.

● Création de villes universitaires regroupant des Instituts d'Enseignement et des Centres de Recherches ainsi que cela se pratique couramment en Russie et aux Etats-Unis.

● Implantation de collèges universitaires dans tous les départements.

Ainsi que le déclarait un des responsables du M.N.D.S. :

« Les collèges universitaires ont suffisamment fait couler d'encre, ils doivent maintenant faire couler du béton. »

Certes, cette réforme demandera des crédits, mais toute l'évolution économique de la France en dépend.

« Former des scientifiques aujourd'hui, c'est supprimer le chômage demain. »

Sans compter que l'exportation de « cerveaux » et surtout de brevets permettra de rétablir l'équilibre de notre balance économique.

Les pouvoirs publics commencent à s'en rendre compte puisque leurs représentants à ce colloque ont assuré que, bientôt, les crédits tant réclamés seront débloqués.

FAITS DIVERS

Stradivarius, le faussaire et les amateurs

HEINRICH-LUDWIG WERRO, luthier et marchand de violons à Berne, a jeté le trouble dans le monde des virtuoses.

Pour réaliser d'importants bénéfices, il a vendu à ses clients, amateurs de musique, des violons modernes qu'il faisait passer pour des instruments anciens.

Déjà vingt-trois plaintes ont été enregistrées, mais on suppose que les amateurs bernés sont plus nombreux, que la plupart n'osent pas soumettre leur instrument à une contre-expertise et préfèrent conserver leurs illusions.

Cette affaire illustre une situation qui n'est pas particulière à la Suisse ; il est probable que des milliers de faux violons « anciens » existent dans le monde. On a en effet calculé que les grands luthiers italiens des XVII° et XVIII° siècles, tels qu'Amati, Stradivarius et Guarneri, n'ont pu, même avec l'aide de leurs élèves, fabriquer plus d'un dixième des quelque 12.000 violons d'époque qui se vendent aujourd'hui de 1 à 5 millions de francs.

Les instruments anciens, ou prétendus tels, sont, pour une faible part, entre les mains de grands violonistes internationaux (Menuhin, par exemple, possède deux stradivarius dont l'authenticité n'est pas mise en doute). La plupart de ces instruments sont la possession de riches collectionneurs.

Il y a deux sortes de « faux » : les copies d'instruments anciens faites par des luthiers modernes, et les « demi-faux », c'est-à-dire des instruments dont certaines parties sont anciennes et d'autres reconstituées plus ou moins récemment.

Tous ces faux, naturellement, possèdent des certificats d'authenticité délivrés par des experts, qui ne sont pas toujours de mauvaise foi. Jusqu'à il y a une vingtaine d'années, ces expertises étaient fondées uniquement sur les connaissances des techniciens. Ce n'est que récemment qu'ont été mis au point des procédés scientifiques d'expertise fondés sur l'analyse du bois, de la laque, etc.

Avant que la science ne vienne au secours de ces experts, la sonorité de l'instrument servait souvent de point de repère.

C'est ainsi qu'une fois un même violoniste, caché derrière un rideau, a joué le même morceau sur douze instruments différents — six anciens et six modernes — devant un public de connaisseurs et d'amateurs, invités à exercer leur perspicacité. Ce fut un instrument moderne qui reçut la majorité des suffrages.

VITE

● Si l'on n'est pas invité personnellement, il sera impossible d'assister aux six conférences que le professeur Robert Oppenheimer fera à la Faculté des Sciences de Paris sur *« La description des particules et les interactions élémentaires »*. Le savant souhaitait que ses cours fussent publics mais il a été tellement importuné par les curieux depuis son arrivée qu'il a changé d'avis. Le père de la bombe A s'est refusé à aborder devant des journalistes les problèmes politiques posés par l'arrêt des expériences atomiques, mais il s'apprête à faire une conférence, rue d'Ulm, sur *« Les problèmes philosophiques que soulève notre nouvelle science »*.

● Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, qui fut contraint d'avoir recours à *« l'Institut du Cénacle »* pour trouver les fonds nécessaires à l'achèvement de la nouvelle basilique de Lourdes, vient de publier un communiqué d'une extrême violence contre les vendeurs de souvenirs officiels. Il déclare : *« L'eau de la grotte est donnée, en aucune manière elle ne doit être commercialisée... Certains commerçants déclarent vendre des objets de piété déjà bénits... On ne bénit jamais les objets de piété dans les magasins... »*

● *« Une génération d'enfants gâtés envahira les U.S.A. en 1980 »*, vient de constater le sociologue américain, Francis Hsu, qui ajoute : *« Les parents de demain seront peut-être obligés d'organiser une Association Nationale pour la Protection des Parents contre leurs propres enfants. »*

Détail qui l'impressionne : il y a à New York 8.000 jeunes gens qualifiés de « dangereux » par la police.

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE

« POLYESSEF »
LESSIVABLE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-48

CHEFS D'ENTREPRISE...

Les Expositions à la
GALERIE ROYALE
11, rue Royale, PARIS (8e)
ANJou 76-50 ou 51
se succèdent rapidement. Il y a encore quelques périodes disponibles
Retenez dès maintenant les dates de vos futures expositions

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

LE OUALLOU. L'AMOUR PARMI NOUS. ON NE MEURT PLUS A CORINTHE. VISITE A UNE PETITE PLANÈTE. (*Voir la critique de* Robert Kanters.)

L'IMPRESARIO DELLE SMYRNE, de Carlo Goldoni : bonne, grande année pour Goldoni. Après les bonnes représentations de « La Veuve rusée » au théâtre du Tertre et de « La Locandiera » par le Grenier de Toulouse, voici « L'Impresario de Smyrne » par Mme Rina Morelli et M. Paolo Stoppa. Si la pièce est mince (les rivalités professionnelles et les exigences de trois « Callas » de l'époque pour être engagées pour une tournée chez le Grand Turc), la représentation donnée par M. Lucchino Visconti est exquise au-delà de tout éloge, décor, mise en scène, interprétation, musique, tout est merveilleusement réglé, préparé, éclairé. C'est un régal — le festival du sorbet (*au théâtre des Nations*, pour mémoire).

L'EQUIPAGE AU COMPLET, de Robert Mallet : le navire est-il miné ? les prisonniers italiens parleront-ils à temps ? Le commandant réussira-t-il à sauver son équipage au complet ? Comme nous le disions à la création il y a quelques mois, l'excellente pièce en un acte de M. Robert Mallet, pleine, ronde, vraie, nous fait passer une heure sur un volcan, sans une minute de relâche ou d'ennui. Elle est fort bien interprétée (MM. Louis Arbessier, Jean Negroni, Jacques Dasque, etc.) et fort mal accompagnée par un petit acte artificiel et inoffensif de M. Fabre-Luce (au *Nouveau Théâtre*, 15, rue Blanche ; la pièce de M. Mallet passe après l'entracte).

CINEMA

LE SEPTIÈME SCEAU (*voir la critique de* Nicole Vedrès).

LA CHATTE. — Quinze ans ont passé, et pour la première fois, Paris occupé, la Résistance, les rendez-vous laconiques dans les cafés anonymes, les angoisses auprès des postes émetteurs sont devenus prétexte à un simple film d'espionnage, un de plus où l'héroïne au courage glacé a des faiblesses sur l'oreiller.

Ces tragiques souvenirs n'ont pas renouvelé les immuables scénarios. Il est même curieux de voir cette anecdote bien romancée enlever toute émotion à une période si proche encore.

Mais Henri Decoin raconte bien. Les opérations du réseau font frémir comme des hold-up de série noire et on comprend que Françoise Arnoul, chatte aux yeux pervers, trouble les officiers allemands. Si l'on ne croit guère à tous ces personnages sans épaisseur qui évoluent avec une froideur trop voulue, leurs démarches et leurs intrigues distraient constamment. (*Biarritz, Gaumont, Richelieu, Madeleine.*)

DANSE

LE LONDON'S FESTIVAL BALLET. — Deux ballets du répertoire consacré entouraient, pour la première du London's Festival Ballet, une nouveauté assez peu recommandable : « Le Jeune Sorcier », sur une musique de cinéma de Leonardo Salzedo, chorégraphie de Jack Carter. Cette sombre histoire d'une pauvre fille ayant élu domicile dans un bouge très « Soho », s'échappant un jour « vers la montagne » où elle rencontre un être d'un monde pur et supérieur, qui s'attache à elle et accepte de la suivre parmi les hommes, lesquels les détruiront tous deux, repose entièrement sur la force et la présence du principal interprète, John Gilpin, la seule véritable étoile de la troupe. Il y avait aussi, bien sûr, Alicia Markova, « en représentation » ; mais son apparition de trois minutes dans « Les Sylphides » de Fokine, immatérielle à souhait, a laissé le public sur sa soif. Reste un corps de ballet adorable de lyrisme, de gaieté, d'entrain, filles et garçons brûlant les planches et observant la plus vivante des disciplines : quoi d'étonnant si le meilleur de la soirée a été « Le Bal des Cadets » de Lichine ? (*Th. Sarah-Bernhardt.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

THEATRE

VU DU PONT : la dernière pièce (habile) de Miller. Un excellent acteur, du bon spectacle. (*Théâtre Antoine.*)

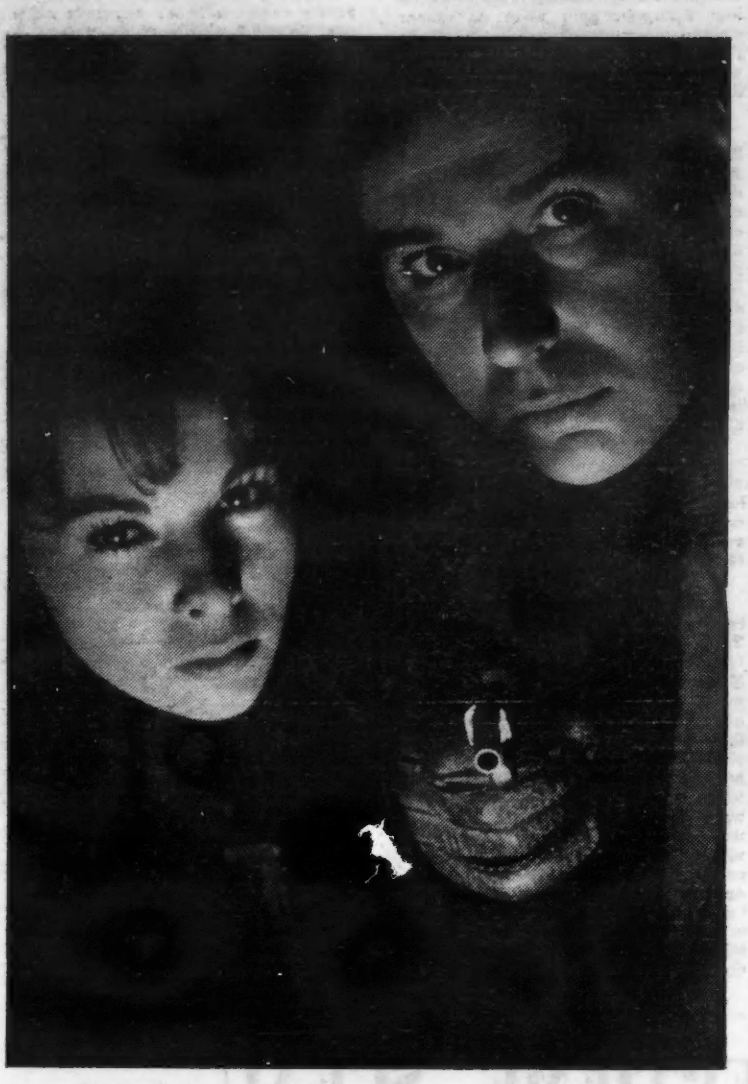
SAYONARA : Marlon Brando, le Japon moderne et un conflit sobrement traité : Un Américain peut-il aimer une femme d'une autre race ? (*Publicis, Broadway, Vendôme*).

LE BAL DES MAUDITS : La guerre comme si vous la faisiez : du côté nazi (avec Marlon Brando) et du côté américain (avec Montgomery Clift) (*Ermitage, Les Vedettes, Max-Linder*).

PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : En un mot, un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

KANAL : Pathétique odyssée de la résistance polonaise dans les égouts de Varsovie (*Cinéma d'essai Caumartin, Ursulines*).

PASSIONS JUVÉNILES : Les J3 japonais éprouvent aussi la « fureur de vivre » (*Studio de l'Etoile*).



FRANÇOISE ARNOUL ET BERNARD WICKI DANS « LA CHATTE ».
Quinze ans ont passé.

MIGUEL MANARA : Don Juan vu par le poète polonais Milosz. (*Studio des Champs-Elysées.*)

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage. (*Nouveau Théâtre de Poche.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse.*)

OURAGAN SUR LE CAINE : cas de conscience dans la marine américaine. (*Théâtre en Rond.*)

PATATE : du meilleur Achard. (*Saint-Georges.*)

OSCAR : à la manière de Labiche. (*Athénée.*)

L'ŒUF : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle. (*Atelier.*)

LA FAMILLE HERNANDEZ : Commedia dell'arte dans les rues d'Alger. (*Gymnase.*)

CINEMA

MONTPARNASSE 19 : Modigliani, une douloureuse vie de bohème vue par Becker (*Colisée, Marivaux*).

LES VACANCES DE M. HULOT : Un Français bien tranquille (de Jacques Tati) (*Studio République*).

L'ATALANTE : Une occasion de revoir « Le Chaland », de Jean Vigo, tourné en 1934 (*Studio 43*).

GRAINE DE VIOLENCE : Les J3 américains tels que Mrs Luce a refusé de les laisser présenter à Venise (*Mac-Mahon*).

L'ASSASSIN HABITE AU 21 : Le premier policier de Clouzot (*Champollion*).

LE DIABLE AU CORPS : Le meilleur Gérard Philipe dans le meilleur film d'Autant-Lara, inspiré (fidèlement) des célèbres amours d'un adolescent (*Quartier Latin*).

ELLE N'A DANSÉ QU'UN SEUL ÉTÉ : Quand on aime (en Suède) jusqu'à en mourir (*Saint-Augustin*).

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : Comment un résistant enfermé à Montluc prépare et réussit son évasion sous l'œil aigu de Robert Bresson (*Studio Riquet*).

REMORQUES : La mer, la brume, Jean Gabin et Michèle Morgan parlent d'amour avec les mots de Prévert (*Club*).

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LA MARSEILLAISE
de Jean RENOIR
avec Pierre RENOIR, Louis JOUVET, ANDREX

THEATRE DE L'ŒUVRE
L'ÉPOUVANTAIL
de Dominique ROLIN
Mise en scène d'André BARSACQ
« Une comédie dramatique d'une qualité rare. » R. KEMP (Le Monde).
« Une œuvre pleine d'intérêt... l'interprétation est tout-à-fait remarquable. » LEMARCHAND (Figaro littéraire)
« Une excellente mise en scène et excellente interprétation. » FAVALELLI (Paris-Presse)

EXCUSES
M. Paul DERVAL s'excuse auprès de ses clients de province qui n'ont pu avoir de places aux Folies-Bergère depuis la première de la Revue de Michel GYARMATHY « Folies Légères ». Pour éviter le retour de ces faits, il vient d'organiser un service gratuit de location par correspondance. Ecrire : 8, r. Saulnier.

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Les 3 de Santa-Cruz — HELIO MOTTA

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

CALAVADOS 40 Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT...

LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE « PRESTIGE »
de P. Louis-Guérin & Freday

MOCAMBO 12, rue de Marignan ELY. 58-64
DINERS - SPECTACLE - JUNE RICHMOND

Tous les soirs à 21 heures
une pièce d'un genre nouveau !
théâtre d'aujourd'hui
Charlie, 22 ans, trompette
de Dominique VINCENT
Mise en scène : François Maistre ★ Décors et cost. : René Allio ★ Musique : Maxime Saury et Jean Mercadier ★ avec : Gérard Blain, Claude Sylvain et André Thorent ★ M. Saury et son « New-Orleans Sound » ★ Les « Blue Stars »

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 28	18 h.	SIEGFRIED (en allemand) Direct. : Hans Knappertsbusch
Mercr. 30	20 h. 30	COPPELIA - CHEMIN DE LUMIERE - SOIR DE FETE
Vendr. 2	21 h.	RIGOLETTO
Samedi 3	20 h. 45	LA TRAVIATA
Dim. 4	20 h.	AIDA

OPERA-COMIQUE

Mercr. 30	20 h. 45	LAKME
Jeudi 1er		RELACHE
Vendr. 2	20 h. 45	LA TOSCA - LA POULE NOIRE
Samedi 3	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN
Dim. 4	14 h. 30	LA BOHEME
Dim. 4	21 h.	MIREILLE

AU THÉATRE

ÇA NE CASSE RIEN...

par ROBERT KANTERS

LE OUALLOU
de Jacques Audiberti, au théâtre La Bruyère (le lundi).
L'AMOUR PARMI NOUS
de Morvan Lebesque, au Vieux-Colombier.
ON NE MEURT PLUS A CORINTHE
de Robert Merle, au Théâtre du Tertre.
VISITE A UNE PETITE PLANÈTE
de Gore Vidal, adaptation de J.-A. Lacour, au théâtre Fontaine.

LE préfet de police et les hauts fonctionnaires sont des fripouilles et des corrompus à la solde du milieu. Les généraux du Pentagone américain et d'ailleurs sont des ganaches et des abrutis sanguinaires. La religion sert de couverture aux intérêts des conservateurs et des possédants, la bourgeoisie hypocrite et jouisseuse berne le peuple par de grands mots, le dompte par la faim ou par la force, recourt sournoisement à la torture si besoin est. Les poètes qui parlent de « pureté » ou de « social » sont des chiens de garde de l'ordre établi. Les commentateurs de la Télévision sont des imbéciles et des tartufes. Et quand cela ne suffit pas, on achève d'abrutir les hommes par le culte niais et puéril des vedettes de cinéma.

Voilà quelques-unes des choses que nous avons vues et entendues sur des scènes parisiennes cette semaine, et il y a dans tout cela assez de vérités bonnes à dire et à entendre pour que cela fasse plaisir. Bonne semaine pour le théâtre satirique donc? Ce n'est pas tout à fait sûr.

Calembours

« Le Ouallou », c'est un acte de M. Audiberti, torrentueux comme d'ordinaire, avec des calembours et des calembredaines, où l'on voit dans un royaume imaginaire le chef de la police envoyé au ouallou, c'est-à-dire au cachot, par un nouveau chef qui l'a démasqué, qui est démasqué à son tour et envoyé au ouallou, et ainsi de suite. On y trouve notamment un excellent sketch pour l'excellent M. Jacques Dufilho.

Les pauvres idiotes

« L'Amour parmi nous » (Morvan Lebesque) est une satire énorme des « fans » des clubs d'admiratrices d'une vedette de cinéma du type Valentino-Jean Marais (ce qui date un peu à l'époque James Dean-Marlon Brando). Le malheureux joli garçon (M. Georges Vander a le physique de l'emploi) n'est qu'un grand enfant ballotté, terrorisé, domestiqué par de pauvres idiotes à demi hystériques et manœuvrées elles-mêmes à des fins publicitaires. C'est en vain qu'il essaiera de leur échapper pour vivre un amour simple, pur, vrai, dont Mlle Huguette Forge incarne l'occasion avec beaucoup de sensibilité et de pudeur intelligente.

Tartine de philosophie

M. Robert Merle roule le sujet de Sisyphe comme Sisyphe son rocher. Après une première pièce jouée l'an dernier à Lutèce, voici Sisyphe qui arrête la Mort par stratagème, un peu comme on la figeait sur un pommier dans un vieux film américain. On ne meurt plus à Corinthe : Sisyphe est ainsi porteur d'un immense message de libération et d'espérance. Hélas ! s'il ne se laisse pas « tortiller » par la bourgeoisie capitaliste qui ne veut à aucun prix de cette libération vraiment démocratique et populaire, il sera finalement trahi par un prolétariat mystifié.

Après un long acte d'un indicible ennui parce que l'auteur se croit obligé d'y tartiner une espèce de philosophie existentielle verbale et creuse, cela s'anime un peu. Un comédien ici encore tire son épingle du jeu, M. Jean Martin.

Fable interplanétaire

M. Gore Vidal nous montre enfin l'arrivée sur notre petite planète, la Terre, d'un visiteur venu d'une étoile lointaine, cousin de notre vieil ami Micromégas. C'est un jeune homme ouvert, gentil, espiègle, doué de quelques pouvoirs de music-hall : télépathie, prestidigitation, déplacement des objets à distance, etc. Il considère les hommes comme de grands enfants batailleurs, et il va, en abusant de leur naïveté et de leur orgueil, fomenter une guerre générale quand un autre visiteur de l'espace vient l'arrêter et le ramener dans son astre et dans son époque comme on ramène un fou à l'asile. Le visiteur, M. Claude Nicot, m'a paru plus à l'aise que les visités, MM. Jean-Roger Caussimon et Michel Galabru et surtout que les visitées.

Un royaume imaginaire, un mythe grec rajeuni, un mythe moderne grossi jusqu'au burlesque et à l'absurde, une fable interplanétaire, la Mort incarnée, un « Martien » sur la scène, la télévision abondamment exploitée par M. Lebesque et M. Gore Vidal, etc., on n'a rien épargné pour faire du théâtre d'aujourd'hui et pour se moquer de tout. Et pourtant cela ne casse rien, cela ne cassera rien, cela ne réformera rien, cela ne délivre personne, ni par un rire vengeur ni par une sainte colère, cela ne secouera nulle part l'apathie d'un seul spectateur — cela fait donc beaucoup de bruit et pas mal de talent pour rien.

Trop malins

Est-ce la faute des auteurs ou la faute du public ? On voit bien les défauts des auteurs. Ces pièces vigoureuses manquent de vigueur. Ce qu'elles veulent fustiger à juste raison existe, mais elles sont toutes affectées d'un coefficient d'irréalité qui les rend inefficaces : le policier de M. Audiberti, le pécheur-prêcheur de M. Merle, la vedette de M. Lebesque, le « Martien » de M. Gore Vidal, ce sont des cousins, ce sont des Martiens.

Au surplus, il y a sans doute dans tout cela trop d'idées, même justes, trop de sentiments, même bons. On sent tout le temps que c'est arrangé pour prouver quelque chose, chez M. Merle, chez M. Lebesque, chez M. Vidal, et cet aspect didactique éveille spontanément notre méfiance. Et l'on a enfin l'impression que c'est avec de bons sentiments que ces faux pamphlétaires font de la mauvaise ou de la médiocre satire : l'amour de la liberté, de la paix, de l'amour, ce sont nos sentiments les plus grands et les plus purs, mais il faut se garder d'en faire un conformisme.

Mais si nos auteurs sont trop bons et surtout trop malins, je me demande si notre public n'est pas aussi trop indifférent ? La clientèle des théâtres (1.200 fr. le fauteuil d'orchestre) est tristement blasée ; et peut-être aussi y a-t-il aujourd'hui dans le peuple d'Occident, comme on le dit parfois à d'autres pages de ce journal, un terrible, un angoissant manque d'intérêt, même pour ce qui l'intéresse. Et pourtant, si entre les auteurs et le public on ne réussit pas à rétablir les liens, le théâtre ne sera jamais plus qu'un peu d'écume ou un peu de mousse à la surface de la vie des hommes.

AU CINÉMA

LE SEPTIÈME SCEAU

par NICOLE VEDRÈS

Un film d'Ingmar Bergman (La Pagode)

IL paraît que certains romanciers français rêvent de voir leurs ouvrages « portés à l'écran », comme on dit, par le metteur en scène suédois Ingmar Bergman. Ils ont raison, en ce que cet homme doit avoir les bras assez solides pour porter n'importe quoi n'importe où. Ils ont tort, en ce qu'il n'a besoin des idées, des sujets, de la littérature, de la philosophie de personne. Il a les siens, variés, magnifiques, convaincants.

« Le Septième Sceau » est son plus bel ouvrage, dont voici l'histoire. En fait, c'est plus et mieux qu'une histoire. C'est une aventure, une geste, si ce mot a un sens au cinéma.

Le chevalier Antonius Block aborde aux rivages du Nord. Son écuyer l'accompagne. Mer, nuages, chevaux, galets des plages disent déjà que ces deux figures épiques vont se mesurer à la désolation. La peste rôde par ici. Les gens se croient maudits, ou plutôt simplement punis, et, comble d'horreur, ils croient que c'est justice.

Le chevalier lui, qui revient de croisade, en sait long sur l'homme et la vie. Son écuyer aussi, poète à ses heures, sorte de Sancho, mais beau, et mince.

Le visage de la Mort

S'il y a quelque chose de pourri, ce n'est pas seulement dans ce royaume septentrional, mais là-bas, d'où ils arrivent.

En route vers le lieu qui les a vus naître et où ils espèrent bien ne retrouver plus personne, ils vont croiser toutes sortes de figures : bateleurs, paysans, gens d'église, sorcières, pestiférés, visionnaires et catins (une parenthèse ici : on ne trouve pas trace, dans le film, de cet érotisme laborieux qui caractérise les productions scandinaves).

Antonius Block les regarde avec intérêt ou lassitude, avec doute ou bien désespoir. Mais il y a un personnage qu'il regarde avec ironie, avec défi, c'est la Mort. Figure noire et blême, asexuée, repoussante lorsqu'elle sourit, fascinante quand elle rêve. De loin en loin elle apparaît, et pour lui seul et avec lui elle joue une partie d'échecs, d'où dépendra le sursis qu'elle lui accorde.

On s'en voudrait de décrire les scènes où tout retient, jusqu'à cette langue qui d'abord semble assez laide, rauque et dentale tout à la fois, monotone à l'excès, et que peu à peu on regrette de ne pas comprendre, que même on finit par saisir, par aimer.

Cet épisode pourtant : moines aux robes couvertes de poussière, suivis de pénitents qui, redoutant la peste et la mort, se flagellent, se torturent les uns les autres; puis une auberge où, riant et buvant, mais toujours intimement fous de peur et toujours convaincus qu'ils sont coupables sans savoir au juste de quoi, hommes et femmes se « libèrent » en tourmentant un pauvre acteur qu'ils obligent à de piètres singeries — spectacle de patronage, mais bouffon, écœurant, auquel ils assistent avec ravissement.

L'écuyer-poète

Le film est joué par des acteurs sans doute justement célèbres là-bas. Le personnage de l'écuyer-poète est, tout compte fait, celui qu'on n'oubliera jamais. Il a, jusqu'à la fin, jusqu'au triomphe de la Mort, cet air de dire que l'homme veut bien, après tout, n'être que ce qu'il est. Qu'il veut bien que la vie n'ait de sens que par rapport à la mort qui, elle, n'en a aucun et par rapport à rien. Que ce monde a commencé sans nous et finira sans nous, qui pourtant prétendons le régenter, et n'aurons eu pour raison d'être et pour honneur que de jeter un cri de doute — et, s'il se peut, de protester de l'innocence originelle.

Ce film ravira ceux qui aiment aller au cinéma. On aimerait qu'il fût vu aussi par ce « un Français sur quatre » qui n'y va jamais... S'il se trouvait en outre des personnes qui ne puissent supporter que cinq minutes de film dans l'année, on pourrait leur recommander le génial petit Bosustov (Mr Magoo, en dessin animé) par quoi débute le programme.

LA SEMAINE

Un film anonyme

TROIS heures de l'après-midi. Un cinéma des Champs-Elysées. Après les actualités, un titre apparaît sur l'écran : « Algérie nouvelle ». Suit un court métrage de 200 mètres, programmé la semaine dernière à la télévision et projeté actuellement dans la presque totalité des salles parisiennes.

Thème : nous sommes encore bien bons de ne pas appliquer vis-à-vis des rebelles algériens les méthodes utilisées en Hongrie, les rebelles, « au nombre de 20.000 », ne constituent en aucune façon un interlocuteur valable, etc.

16 HEURES : Coup de téléphone à la firme Gaumont qui contrôle le cinéma en question.

— Pouvez-vous dire qui a réalisé le court métrage « Algérie nouvelle » ?

— Désolés, nous ne sommes pas au courant, adressez-vous au distributeur.

16 H. 05. — *MAI. 33-13 ? Les films Caravelle ? Pouvez-vous nous dire qui a réalisé le film « Algérie nouvelle » que vous distribuez à Paris ?*

— La personne compétente n'est pas là. Mais le film a été monté aux laboratoires L.T.C. Demandez-leur...

16 H. 10. — *Laboratoires L.T.C. ? Pouvez-vous, etc.*

— Impossible de rien vous dire. Les bandes nous sont arrivées d'Algérie et nous n'avons eu aucun rapport avec la production. Adressez-vous aux films Caravelle.

— Mais...

On a raccroché.

16 H. 20 : La « personne compétente » à la maison de production n'est toujours pas là. Une autre nous répond :

— Excusez-moi, mais il nous est rigoureusement interdit de parler de ce film. D'ailleurs, nous ne possédons aucun renseignement précis. Appelez plutôt le Service d'informations du ministère de l'Algérie. Le film a été fait chez eux.

16 H. 30. — *OPE. 79-40 ? Nous voudrions avoir des renseignements sur un film qui...*

— « Algérie nouvelle » probablement ? Nous ne pouvons rien dire. Ordre du gouvernement de l'Algérie.

— C'est lui qui a fait faire le film ?

— Oui.

— Récemment ?

— Très récemment.

— Par quels opérateurs ?

— Nous ne savons pas.

— Combien a-t-il coûté ?

— Nous ne savons pas.

— Est-il exact que ce film est envoyé à tous les exploitants, avec la simple mention « Prière de faire suivre après les actualités » ?

— ...

— Est-il exact que ?...

On a raccroché.

Dans trois semaines, « Algérie nouvelle » sera distribué dans la France entière. Certains directeurs de salles ont, paraît-il, donné l'ordre à leurs opérateurs de ne pas passer la bobine.

« *Evidemment, on ne peut rien leur faire* », a-t-on dit en haut lieu avec un certain regret.

Pas encore.

ESPAGNE

Juan Bardem : « Qui sera la brute ? »

J.-A. BARDEM, 29 ans, quatre films, est le seul réalisateur espagnol de classe internationale depuis que Bunuel ne travaille plus dans son pays.

Après « Bienvenue M. Marshall », « Mort d'un cycliste » et « Grande Rue », qui lui ont ouvert les écrans du monde entier, « La Vengeance » sera présenté le mois prochain au Festival de Cannes.

Il prépare maintenant un film sur le monde de la tauromachie: « El Bruto », avec le célèbre Luis-Miguel Dominguin pour interprète. C'est de ce film qu'il entretient ici les lecteurs de « L'Express ».

Q. — Votre interprète, Luis-Miguel Dominguin, à qui l'on de-

J.-A. BARDEM, LUCIA BOSE ET LUIS-MIGUEL DOMINGUIN
« Je n'ai pas peur des vedettes... »

mandait d'expliquer le titre de votre prochain film, répondit par cette boutade : « Je ne sais qui sera le plus « la brute », le torero, le public ou la bête... »

R. — Ce n'est pas une boutade.

Q. — Pour vous non plus ?

R. — C'est la somme de mon film. En temps qu'Espagnol, on a presque le devoir de faire un film sur une réalité aussi riche et complexe, aussi intéressante que la course de taureaux. C'est à la fois un sujet très académique — comme pourrait l'être un devoir scolaire — et très difficile, que j'ai préparé pendant pas mal de temps. Le scénario raconte l'histoire d'un torero. Pas l'histoire d'une grande vedette torero, non... Un torero moyen, typique. Pas un type qui triomphe et arrive à la gloire *in æternum*, mais vraiment le garçon qui a une ascension, un triomphe modeste et qui, après, retombe dans le rang. Comme un feu d'artifice... Et c'est ce qui arrive, en général.

Le problème posé par mon film est à trois variables : l'homme, le public, le toro. Ils sont face à face dans le temps et dans cet espace restreint propre à la course qu'est « la plaza de toros ». Ils sont trois en présence, et tous les instincts sont déchaînés.

Q. — Un toro tout seul, un torero dans une arène déserte, ça n'existe pas ?

R. — Ça ne peut même pas se penser. Seuls, ou deux à deux, dans toutes les combinaisons possibles, ce n'est plus la course.

Q. — C'est un scénario que vous avez écrit seul ?

R. — Absolument, comme la plupart de mes œuvres. Je travaille presque toujours en solitaire.

Q. — Vous commencez le tournage...

R. — Ce mois-ci, ou en mai au plus tard... J'ironise, mais ce n'est pas tellement drôle. Vous savez ce que c'est : dans le cinéma, on ne sait jamais.

Q. — Etes-vous un « aficionado », un acharné de la tauromachie ?

R. — Non. J'essaie de voir ce qui se passe là-dedans. Pas uniquement le côté spectaculaire, les cris, la couleur, le mouvement et tout ça. Mais ce qui se passe du point de vue psychologique chez mon torero. Quelles sont les conditions, les raisons qui font qu'un homme descend dans l'arène. Pourquoi devient-on avocat, ou ingénieur, ou commerçant ? Ou torero ? C'est différent, non ? La vie entre en jeu...

Q. — Un jeu désespéré, donc...

R. — Oui, il faut être un desperado pous faire ce métier. On ne fait pas ça simplement, on le fait très fort.

« Je lui apprendrai... »

Q. — Pourquoi avez-vous choisi Dominguin comme interprète ?

R. — Pourquoi choisit-on le meilleur interprète possible ?

Q. — Mais il n'a jamais joué...

R. — Les comédiens ont-ils toréé ? Alors... Un comédien qui n'est jamais descendu dans l'arène ne peut pas savoir ce que sont les sentiments du torero. On peut restituer devant la caméra les états d'âme et les attitudes exactes d'un docteur ou d'un amoureux, d'une fille des rues ou d'un fou... pas d'un torero. Dominguin n'a jamais été acteur ? Bien, très bien, c'est mon métier de lui apprendre à jouer. Mais comme je ne suis pas aficionado moi-même, j'ai besoin d'être sûr que les sentiments qu'il exprimera en tant que torero seront les réels sentiments de l'homme seul dans la « plaza », seul devant ces deux brutes, la bête et le public, seul, brute lui-même... Je crois que si lui ne peut exprimer son expérience de torero, personne d'autre ne pourra jamais y réussir... Je ne suis pas partisan de doubler un acteur dans les scènes d'arène. On pourrait le faire, on l'a fait avec un acteur excellent comme Gélin dans « Sang et Lumière ». Mais je n'aime pas ça.

Il y a dans la vie de Dominguin un contenu qu'il pourra rendre en jouant une histoire qui aurait pu être la sienne propre. Il *sera* torero devant la caméra.

Par amitié

Q. — Vous aurez des « vedettes » pour entourer « L.M.D. » dans « El Bruto » ?

R. — Au moins une, son épouse Lucia Bose. Ça tombe bien, c'est une coproduction hispano-italienne. Je les aime beaucoup tous les deux. Ce n'est pas par obligation commerciale qu'ils vont interpréter ce film, mais par goût, par amitié, bien que le cinéma soit fait de multiples exigences de tous ses maquignons et qu'une « affaire » doive ê t r e « montée » (quels vocables !) avant qu'un film soit tourné...

D'ailleurs, je n'ai pas peur des « vedettes », comme on dit. Vous verrez à Cannes Carmen Sevilla, spécialiste des opérettes filmées, en paysanne. Ce sera, je crois, une révélation.

MUSIQUE

Bach et le jazz

L'ORCHESTRE des Concerts Français, sous la direction d'André Jouve, vient de donner, à la salle Gaveau, un festival Bach qui sortait de l'ordinaire.

En effet, cet orchestre a accepté, des mois durant, de travailler les œuvres présentées — et d'autres aussi — selon des principes d'interprétation en usage au XVIII[e] siècle, mais pour la plupart complètement oubliés depuis.

C'est Antoine Geoffroy-Dechaume qui a retrouvé, parmi les livres rares de la Bibliothèque Nationale, les vieux traités de Quantz (le professeur de flûte de Frédéric II de Prusse) et de Karl Philipp Emanuel Bach, le second des fils de Bach, donnant les indications les plus précises et les plus détaillées sur la manière de « lire » la musique de leur temps.

Les maîtres d'autrefois usaient d'une écriture conventionnelle et simplifiée, sachant bien que lorsqu'ils ne jouaient pas eux-mêmes leurs œuvres, leurs interprètes étaient parfaitement au courant des usages et du bon goût, soumis à des règles précises, mais dont la tradition était purement orale.

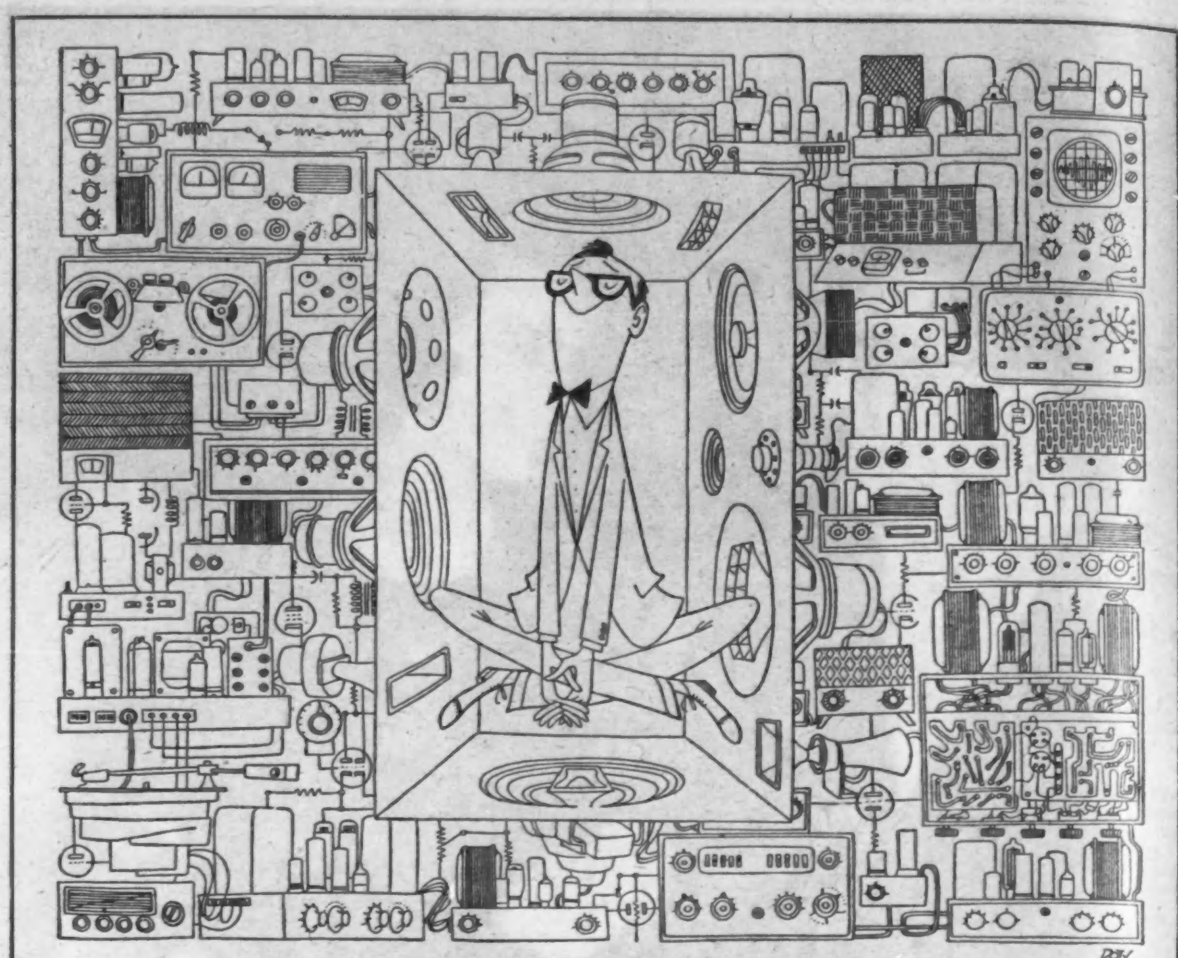
En Italie, l'ornementation des phrases mélodiques — sans parler de la réalisation des basses chiffrées — était laissée à l'initiative des virtuoses, dans les limites de traditions bien connues. En France, c'étaient surtout les dessins rythmiques que les compositeurs négligeaient d'écrire. On sait que déjà les notes égales d'une phrase mélodique de Lulli devaient être chantées ou jouées de façon inégale: quatre croches sonnaient comme deux croches pointées et deux doubles croches, en alternance. D'autres usages, plus difficiles à traduire en notation, dépendaient entièrement de la subtilité et de l'instinct des exécutants, à qui une marge d'improvisation était laissée, comparable à celle dont jouissent aujourd'hui les musiciens de jazz.

Les œuvres instrumentales de Bach trouvent leurs sources tantôt en Italie, tantôt en France. C'est pourquoi Geoffroy-Dechaume leur applique le style d'exécution de leurs modèles. Le résultat est une interprétation très vivante, pleine de pulsation, moins lourde que celle qu'on obtient en suivant la lettre des partitions. Le fameux « retour à Bach » s'est fait, précisément, sous le signe de ce respect de la lettre, auquel André Jouve et ses musiciens, utilement conseillés, substituent le respect de l'esprit. Et cet esprit, c'est celui de la musique même, instinctive, spontanée, toujours humaine. Ainsi, Bach sans perruque rejoint Duke Ellington.

ANTOINE GOLEA.

TECHNIQUE

L'avenir est à la « stéréo »



Le paradis des discophiles.

LES Parisiens ont eu la révélation du son stéréophonique grâce au cinémascope et surtout au cinérama, lorsqu'ils eurent l'impression (sonore) qu'un avion atterrissait au milieu de la salle de l'Empire ou que le scénic-railway se précipitait sur eux. La stéréophonie, procédé découvert aux Etats-Unis, permet de repérer la direction d'une source sonore et de restituer intégralement les « plans » de l'orchestre.

Dans un enregistrement ordinaire, plusieurs micros placés devant des groupes d'instruments transmettent les sons à une chaîne d'amplification unique. Les sons viennent se graver sur une bande magnétique à une piste, c'est-à-dire que les plans sonores, leur place et leur volume dans l'espace ne sont pas respectés à la reproduction, tout « sortant de la même boîte ».

Comme les deux oreilles

En stéréo, au contraire, deux micros (un à gauche, un à droite) reconstituent artificiellement l'audition humaine avec ses deux oreilles. Ils prennent les sons et les envoient dans deux chaînes d'amplification. Les sons viennent alors s'inscrire sur une bande magnétique à double piste. Les deux sources sonores sont ainsi respectées.

Le matériel d'enregistrement sera donc différent de celui employé actuellement. Le sillon du disque stéréophonique sera gravé sur ses deux tranches et, au fond du sillon, un point de jonction exploré par une tête de lecture spéciale reproduira le son stéréophonique.

Il ne faut pas confondre stéréophonie et relief sonore. Ce dernier procédé a en effet été inventé pour rendre attrayant et mystérieusement technique un enregistrement ordinaire diffusé par deux haut-parleurs placés à une certaine distance l'un de l'autre. C'est-à-dire que le léger décalage ainsi obtenu donne à l'audition l'illusion du relief (ou plus exactement d'une différence de *distance* dans l'espace) alors que la stéréophonie est un procédé technique qui rétablit fidèlement les plans sonores.

« Comme si on y était »

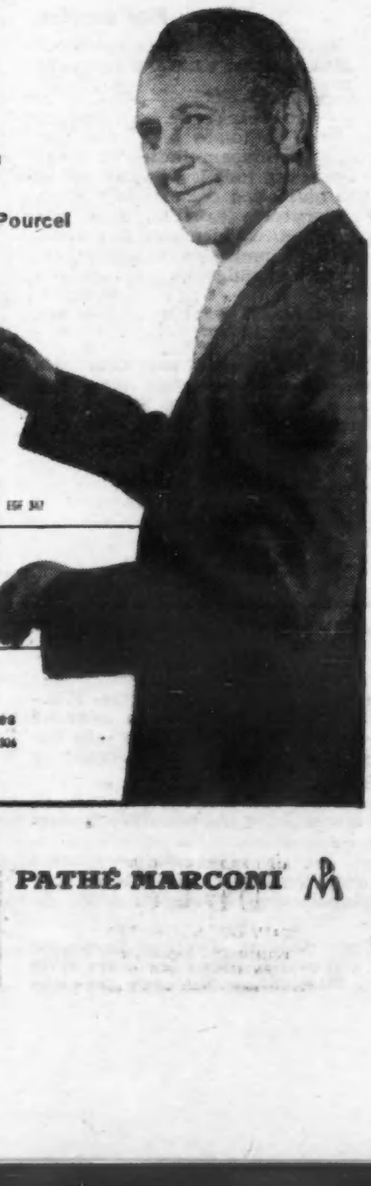
La stéréophonie n'est encore exploitée commercialement qu'en Amérique et en Angleterre, pour le cinéma, et sous forme de bandes magnétiques. En France, des essais d'application au disque se poursuivent et les techniciens sont formels : « *La stéréophonie c'est l'avenir* ». Il est donc à peu près certain que dans quelques années, les millions de 33 tours existants nous paraîtront aussi démodés qu'aujourd'hui les 78 tours et que la plupart des microsillons seront ré-enregistrés en son stéréophonique. Les électrophones devront eux aussi être modifiés et pourvus de deux haut-parleurs et de nouvelles têtes de lecture.

L'ère des concerts « *à domicile, comme si on y était* » grâce à la stéréophonie n'est cependant pas encore arrivée. Des problèmes de matière et de matériel sont encore à résoudre. Il faudra réétudier la disposition de tous les éléments de l'orchestre.

La « stéréo » est encore un luxe un peu inaccessible, mais elle a dépassé, et de loin, le stade de la science-fiction.

- *l'inimitable*

FRANCK POURCEL



Les grands succès de Franck Pourcel

en 33 tours 30 cm standard

FELP 178

Ses derniers succès

en Super 45 tours

Gondolier
Hello ! le soleil brille
"Le Pont de la Rivière Kwaï"
Dors mon amour
"Grand Prix Eurovision 1958" EGF 347

Javane pavane
Marjolaine
Moisson
Histoire d'un amour EGF 317

Loin de vous
Buenas noches mi amor
Cigarettes, whisky et p'tites pépées
Le moulin aux tulipes EGF 306

Exclusivité disques
La Voix de son Maître

PATHÉ MARCONI

PRIX

Les « 20 % » répondent

NOUS écrivions ici la semaine dernière au sujet de la crise qui sévit actuellement chez les disquaires : « Tout a commencé lorsque plusieurs disquaires ont décidé de forcer leurs ventes en utilisant systématiquement la technique du rabais... »

Les quatre plus importantes maisons de Paris pratiquant le « 20 % » ont immédiatement relevé le gant et nous ont adressé la lettre suivante :

« Votre article du 17 avril signale un malaise chez les disquaires que le Syndicat des Editeurs de Disques (S.G.M.P.) impute aux maisons qui, par système, vendent avec une réduction de 20 %.

Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de souligner deux points essentiels :

1° La vente des disques en France a augmenté de 30 % sur l'année précédente et ce en période de crise.

Les détracteurs des 20 % eux-mêmes reconnaissent qu'un important marché a été ouvert par ces maisons en raison d'une prospection directe au sein des collectivités, des comités d'entreprise, et des couches sociales non fortunées à qui seule une baisse de prix pouvait permettre d'accéder à ces articles.

2° Le bénéficiaire réel de cette opération est le consommateur dont l'intérêt semble être singulièrement oublié par M. Bons Offices (pour qui ?).

Il faut avouer qu'au moment où les pouvoirs publics s'efforcent par tous les moyens d'enrayer la hausse des prix, il est curieux que l'on demande l'abolition d'un décret (1) qui, favorisant la libre concurrence, reste la seule sauvegarde du consommateur.

On veut nous « mater »

Malheureusement, par un défaut de forme et non de fond, ce décret est momentanément limité dans ses effets. Il est important de signaler que la majeure partie des gros fabricants profitent de cette situation ambiguë pour déclencher de concert une série de mesures discriminatoires destinées à « mater » tous les 20 %. (Brimades diverses, livraisons retardées, coupure brusque des crédits, jusqu'au refus de vente pourtant passible de peines de prison).

Si ces maisons cèdent à ces pressions, leurs centaines de milliers de clients paieront demain leurs disques 20 % plus cher. Le nombre de disques vendus par les quatre signataires de cette lettre approche d'un million chaque année.

Il s'agit de savoir quels sont les intérêts à défendre : le fabricant et ses marges bénéficiaires, le détaillant qui s'obstine à vendre au prix le plus élevé, ou le consommateur ? »

COMPTOIR DU DISQUE
1, *rue René-Boulanger.*

DISCOPHILE CLUB DE FRANCE
6, *rue Monsieur-le-Prince*

DISQUE DU MONDE ENTIER
58 *bis, Chaussée-d'Antin.*

DISQUES SAINT-LAZARE
92 *bis, rue Saint-Lazare.*

(1) Décret Boisdé sur le refus de vente.

disques BAM

Enregistrements de « la boîte à musique »
« *Tradition et audace dans l'édition* »

COLLECTION
« LES MAITRES DU FLAMENCO »

« CANTES Y BAILES » *Chants et danses flamenco*
avec EL PILI, chanteur, Luis HEREDIA, guitariste et les danseurs Carmin SANTOS et Chiquito de CADIZ — LD 344

NOCHE FLAMENCA
avec Rafael ROMERO, chanteur, Pepe de ALMERIA, guitariste et la danseuse Elvira de ALBAICIN — LD 332

« CANTE GRANDE » D'ANDALOUSIE
avec Rafael ROMERO, chanteur, Pepe de ALMERIA, guitariste et la danseuse Elvira de ALBAICIN — LD 336

En vente chez tous les disquaires
Demandez notre nouveau catalogue folklore

POTERIES DU IIe MILLÉNAIRE AV. J.-C.
Cousines germaines des figurines étrusques

EXPOSITIONS

Les Japonais, ces artisans métaphysiques

POUR la première fois, un pays d'Orient organise, en Occident, une exposition qui, par l'ampleur et la qualité des œuvres présentées, donne sinon un panorama complet, du moins le meilleur d'un art trop souvent méconnu (1).

C'est du Japon qu'arrive cette première grande exposition, réponse à celle d'art français — de la préhistoire à l'impressionnisme — qui reçut, il y a quatre ans, plus de deux millions de visiteurs à Tokyo, Kyoto et Fukuoka.

Le contact avec une civilisation aussi différente de la nôtre n'est évidemment pas aisé.

Le maître et le poisson

Un « maître » de la secte contemplative bouddhiste connue sous son nom japonais de « Zen » se promenait un jour avec un de ses disciples. Suivant une tradition millénaire, mais chaque jour mille fois renouvelée, il s'agissait de lui montrer par des exercices pratiques que la connaissance et le détachement de soi ne sont nullement incompatibles, mais complémentaires. A condition de ne pas se faire d'illusion sur la valeur des jugements qu'on peut être amené à porter sur la réalité des choses.

— *Comme les poissons se plaisent dans l'eau !* remarque le maître en passant près d'une rivière.

— *Vous n'êtes pas poisson, comment savez-vous que les poissons se plaisent dans l'eau ?* répond le disciple pour montrer qu'il commence à assimiler le « relativisme » de cette pensée « zen » directement héritée du taoïsme chinois.

— *Vous n'êtes pas moi-même,* tranche le maître. *Comment savez-vous que je ne sais pas que les poissons se plaisent dans l'eau ?* (2).

Cette anecdote n'est pas moins significative dans le domaine du dessin, de la peinture ou de la sculpture. Depuis la Renaissance, nous avons pris l'habitude de considérer l'art comme une forme d'expression individuelle, avec tous les risques d'échecs et les chances de réussite géniale que comporte l'entreprise. On ne dit pas, devant le portrait de la Mère Angélique : « *C'est un tableau Louis XIV* », mais : « *C'est un Philippe de Champaigne.* » On ne dit pas non plus, devant les rochers d'Ornans : « *Quel beau Napoléon III !* » On dit : « *C'est un Courbet.* »

En Orient, depuis quatre mille ans, le problème se pose autrement. Entre l'imitation systématique des objets tels qu'ils existent et la mise en doute — également systématique — de l'apparence de ces mêmes objets, une certaine forme d'expression n'a cessé de se développer qui correspond moins à la notion que l'Occident moderne se fait de l'art, qu'à une sorte « d'artisanat métaphysique » où sont passés maîtres les peintres et les sculpteurs des Indes, du Tibet, de la Chine et du Japon.

Pour la première fois

Pour la première fois, ce Bodhisattva du VIIe siècle, devant lequel on songe immédiatement à nos Vierges romanes, a quitté les collections impériales du musée de Tokyo.

Pour la première fois aussi, ce long rouleau peint qui raconte l'histoire d'un grand seigneur dont on fit un Dieu pour conjurer les cataclysmes qui suivirent sa mort, en l'an 905, a quitté le temple où il est pieusement conservé depuis le XIIIe siècle.

Et ces poteries du IIe millénaire avant notre ère, qui sont cousines germaines des figurines étrusques, aztèques ou gauloises, personne ici, à moins d'être allé au Japon, ne se pourrait vanter de les avoir vues.

Mis à part un « flirt » artistique très poussé entre la Chine et la France au XVIIIe siècle, dont témoignent nos commodes et nos faïences Louis XV à motifs chinois, ainsi que les ruines d'une réplique du château de Versailles « à la chinoise » aux environs de Pékin, il fallut attendre la fin du XIXe siècle pour qu'on s'intéressât de nouveau, en France, aux arts orientaux.

BODHISATTVA DU VIIe SIÈCLE
Sœur des Vierges romanes.

Pas de pacotilles

Ramenées par des navigateurs plus entreprenants que cultivés, les premières « japonaiseries », malgré leur côté manufacturé de « souvenirs pour touristes », devaient éveiller de secrètes nostalgies. Van Gogh, Gauguin, et beaucoup d'autres en transposèrent les sujets dans leurs toiles. Et Rodin, la barbe en bataille, prenait souvent le chemin de la rue du Bac pour fouiller à « La Mousmée » parmi les estampes et les dessins japonais dont ses lavis s'inspirent dans une large mesure.

Or, le mérite principal de l'exposition du Musée d'Art moderne est de nous montrer exclusivement de l'art japonais ce que les touristes du siècle dernier ont négligé d'y voir : des œuvres de « haute époque » appartenant à une veine classique dont nos plus grands artistes avaient intuitivement deviné l'existence à travers les pacotilles exotiques.

Bien sûr, l'influence de l'art chinois est constante, obsédante. Souvent même, ce sont des moines bouddhistes venus du continent qui exécutent les fresques, les statues. Il faut dire que la Chine avait atteint entre l'époque Han — au début de notre ère — et l'époque Song — vers l'an 1000 — un degré de perfection qui ne sera plus jamais atteint par aucun pays du monde.

Prodigieusement habiles — trop habiles parfois — les Japonais, dès le IVe siècle, « assimilent » l'art chinois avec une incroyable rapidité. Les statues de Bouddha y gagnent en netteté ce qu'elles perdent en noblesse ou en grâce narquoise. Les tons des peintures se durcissent, se heurtent même parfois. Mais, bientôt, apparaît un élément nouveau : les visages se personnalisent, les scènes deviennent plus directement allusives, narratives. Le réalisme oriental est né.

Le Japon est une île

On a souvent comparé le Japon à l'Angleterre. A cause de son insularité qui lui permet de conserver, à l'abri des invasions périodiques, des traditions qui ne survivent pas dans les continents continuellement bouleversés. Une Angleterre en face d'une immense France, la Chine. Mais les événements politiques et les courants artistiques ne suivent pas toujours le même rythme. Entre le Japon et la Chine, la guerre de cent ans vient à peine de se terminer. Elle durait encore alors que les Japonais, dessinateurs-nés, créaient « leur propre art moderne », figuratif, expressionniste, caricatural, avec des moyens techniques différents, mais dans un esprit voisin de l'art qui était en train de prendre forme de l'autre côté du monde, en France notamment (3).

D'âme orientale, de vocation polynésienne, et doté de moyens économiques comparables à ceux de l'Occident, le Japon est à la fois une terre de tradition et de rencontre.

Il est donc normal que le public français fasse, à travers lui, connaissance avec l'art oriental.

Aujourd'hui que la fausse querelle entre l'art « abstrait » et l'art « réaliste » est en train d'anéantir une certaine conception de l'art dont le début du XXe siècle français marque l'apogée, cette occasion d'un « retour aux sources » prend valeur d'avertissement.

Encore faut-il aborder une exposition de ce genre non sous l'angle des apparences, mais en s'efforçant d'en comprendre la leçon profonde qui tient, peut-être, dans le conseil que donne, aux artistes, un poème song :

« Aller au-delà sans cesser d'être au-dedans des formes. »

J.-F. CHABRUN.

(1) Musée national d'Art moderne, avenue du Président-Wilson.

(2) Okaku-Kakuzo, *Le Livre du Thé,* traduit de l'anglais par Gabriel Mourey, André Delpuech, éd., Paris 1927.

(3) En même temps que la grande exposition du Musée d'Art moderne, une galerie a eu l'excellente idée d'organiser une exposition complémentaire de dessins japonais du XIXe siècle, pour laquelle Marcel Brion a écrit une excellente préface. (Galerie Janette Ostier, 26, place des Vosges.)

GALERIE PAUL PÉTRIDÈS
53, Rue La Boétie
VERTÈS
24 Avril au 10 Mai

BERRI-LARDY, 4, rue des Beaux-Arts
Marcel MOULY
Verniss. le 25 avril Jusqu'au 24 mai

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
TAMAYO
Peintures récentes

GALERIE PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
GARBELL
Du 25 avril au 10 mai

GALERIE JORDAN
34, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 27-50
Michel RAGON présente
ESPACE ET STRUCTURE

GALERIE SAINT-AUGUSTIN
122, boulevard Haussmann - LAB. 21-49
GILLEN
Peintures
WERCOLLIER
Sculptures

GALERIE CHARDIN, 36, rue de Seine (6e)
JOFFRIN
« La Terre du granit »
Vernissage le 25 avril - Jusqu'au 8 mai

Galerie Louise LEIRIS
47, rue de Monceau - LAB. 57-35
Suzanne Roger

DMITRIENKO
PEINTURES
J. MASSOL
12, rue La Boétie
GOUACHES
L. DURAND
19, rue Mazarine
Du 17 avril au 7 mai

GALERIE « 12 » - Ancienne Galerie DE BERRI
De : TOULOUSE-LAUTREC, RENOIR, VUILLARD, O. REDON, SIGNAC, PASCIN, KISLING, VALTAT, METZINGER
à : PICASSO, VAN DONGEN, VLAMINCK, VILLON, MANE KATZ, YV. ALDE, PELAYO, KEY-SATO
12, rue de Berri - ELY. 14-56 - Du 25 avril au 20 mai

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
UBAC
ŒUVRES RECENTES
PEINTURES - GOUACHES
ARDOISES GRAVEES
Vernissage vendredi 25 avril

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
AGAM

Jeanne BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
BIALA

LA SEMAINE

Pour le livre d'histoire

CINQ éditeurs se sont groupés pour organiser sous le titre « La Quinzaine de l'Histoire » une manifestation en faveur des livres à sujet historique.

En France, où contrairement aux autres pays, les éditeurs ont l'habitude de se regarder en chiens de faïence, il est déjà agréable de constater que cinq éditeurs aient pu s'entendre pour mettre en commun leurs efforts en vue d'un unique objectif.

Par surcroît, l'objectif est heureusement choisi. Les livres d'histoire connaissent en France un succès qui n'est pas sujet à des variations brusques, comme ce fut par exemple le cas de la vogue des livres d'aventures qui s'arrachaient pendant quelques années avant de tomber dans l'indifférence la plus complète.

Quelques exemples : La revue « Historia » atteint un tirage de près de 300.000 exemplaires. Parmi les succès historiques récents « L'Histoire de France » (Hachette), un album de luxe par André Maurois, a atteint en quelques mois une vente de 25.000 exemplaires. Un livre aussi sérieux que « Les Grands Courants de l'Histoire universelle » (Albin Michel) de Henri Pirenne, en sept volumes, a un tirage moyen de 10.000. La collection « Ictus » (Ed. de Paris) qui réunit des textes des Pères de l'Eglise a dépassé au bout de trois mois une vente de 12.000 exemplaires.

Et nous ne parlons pas des « best-sellers », tels les livres de Daniel-Rops, de Stefan Zweig ou de Ceram.

« La Quinzaine de l'Histoire » ne groupe cette année que cinq éditeurs. Mais ses organisateurs espèrent que l'année prochaine, elle réunira tous les éditeurs de livres d'histoire.

ROMANS

Une couronne pour Udomo

par Peter Abrahams, traduit de l'anglais par Pierre Singer - Ed. Stock - 300 pages - 750 fr.

Emeute au Transvaal

par Harry Bloom, traduit de l'anglais par Anne Garnier - Ed. du Seuil - 363 pages - 900 fr.

● *Un blanc et un noir au pays du racisme.*

LES élections qui viennent de se dérouler en Afrique du Sud ont donné la victoire aux partis racistes, partisans de la ségrégation. Les noirs avaient été exclus de ces élections. Pour comprendre la portée et le caractère de cet événement et les raisons pour lesquelles la grève générale décidée par les leaders noirs a échoué lamentablement, il est nécessaire de lire le livre que Harry Bloom vient de publier aux éditions du Seuil, et que complète admirablement « Une couronne pour Udomo », œuvre de Peter Abrahams, écrivain noir, réfugié en Angleterre.

Peter Abrahams, qui est né en Afrique du Sud, a éprouvé le besoin de plier son talent de romancier aux exigences d'un récit didactique.

Très probablement l'auteur espère attirer l'attention des élites africaines sur les différents problèmes qui se posent aux révolutionnaires noirs exilés en Europe et qui, formés par des blancs, dans des universités blanches, savent qu'ils ne parviendront à libérer l'Afrique qu'en appliquant les méthodes des blancs, parce que ce sont les seules qu'ils aient apprises. Il est d'autant plus probable qu'une partie du livre s'adresse aux noirs, que le héros, l'agitateur Udomo, promu premier ministre, succombe justement sous les coups des partisans du système tribal, qui l'immolent dans toutes les règles de l'art, avec danses et tam-tams.

L'héritage de la brousse

Or, cette partie du livre, dans laquelle Udomo lutte désespérément pour sauver l'avenir de sa révolution, face aux défenseurs de l'héritage ancestral de la brousse, est de très loin la meilleure. Malgré la simplification des données, on sent réapparaître là le talent de l'auteur du « Sentier du tonnerre ».

Cette simplification n'est peut-être même pas une injure faite à l'intelligence du lecteur lorsque l'on connaît les réactions puériles d'une grande partie du public blanc à cet égard.

C'est le même problème que traite Harry Bloom, dans « Emeute au Transvaal » avec moins de naïveté, sans doute, mais parce qu'il s'adresse à un autre public. Il n'y a là aucun effort didactique. La « Réserve » de Nelstrom, où l'on parque les noirs, constitue un *cas*, rien de plus ; un cas grave qu'il faut soigner, ce à quoi s'emploie d'ailleurs Harry Bloom dans sa vie professionnelle puisqu'il est l'avocat des noirs dans les procès qui les mettent aux prises avec l'administration raciste de l'Union Sud-Africaine.

Le cas semble d'ailleurs typique : un administrateur, jouissant d'une bonne conscience et qui est sûr de faire le bonheur des noirs confiés à ses soins, en les brimant solidement pour les maintenir dans le droit chemin, se heurtera à un agitateur noir, passionné et efficace. Le tout dégénérera en émeute au cours de laquelle les noirs détruiront et incendieront précisément les seuls buildings construits par les Blancs dans un but authentiquement humanitaire : la bibliothèque, le dispensaire, etc. Ils auront, par la même occasion, massacré deux blancs venus généreusement essayer de les aider.

Dans l'un comme dans l'autre livre, l'auteur noir et l'auteur blanc ont donc souligné les contradictions du mouvement d'émancipation qui balaie l'Afrique ; le second rejette toute la responsabilité de ces contradictions sur les blancs, et le premier, en très grande partie, sur ses frères de couleur. C'est peut-être le paradoxe de ces deux romans.

JAMES HADLEY CHASE :

« L'Amérique n'est pas faite pour moi »

James Hadley Chase, romancier anglais, auteur de « Pas d'Orchidées pour Miss Blandish », est une des plus sûres valeurs de la « Série Noire ». Aucun de ses livres n'a une vente inférieure à 50.000 exemplaires et nombre de ses romans dépassent considérablement ce chiffre.

Il a débuté il y a une vingtaine d'années. Pendant la guerre, alors que chaque auteur ne disposait que d'un contingentement de papier assez limité, sa considérable productivité — il écrit au moins trois romans par an — l'a obligé de choisir un second nom, Raymond Marshall, aussitôt apprécié par les amateurs de littérature policière.

Chase vit actuellement en France à Cap-D'Ail.

QUESTION. — Depuis « Pas d'orchidées pour Miss Blandish », votre premier livre, vous avez choisi les Etats-Unis comme décor pour la grande majorité de vos livres. Y a-t-il une raison à ce choix ?

REPONSE. — C'est parce que je considère que l'Amérique est le seul pays, à ma connaissance, où peut se produire n'importe quoi.

Q. — Est-il exact que vous n'ayez jamais mis les pieds aux Etats-Unis ?

R. — Exact. Je viens de relire tous mes livres, et cela m'a confirmé dans mon opinion : ce pays n'est vraiment pas fait pour moi.

Q. — On trouve dans vos livres une exactitude géographique surprenante de la part de quelqu'un qui n'a jamais visité le pays où il fait évoluer ses personnages. Comment vous y prenez-vous pour éviter les erreurs ?

R. — J'ai à ma disposition toute une série de guides précis et de cartes détaillées. Je possède la géographie de nombreuses villes américaines sur le bout des doigts. Je montre tous mes manuscrits à des amis américains qui me signalent les inexactitudes qui m'ont échappé.

Q. — Quel accueil le public américain a-t-il fait jusqu'ici à vos livres ?

R. — Pendant des années, le public américain m'a ignoré. A part une traduction américaine faite il y a de nombreuses années, et dont le succès a été très relatif, les éditeurs américains ne se sont intéressés à moi que tout récemment. Deux des quarante-cinq livres que j'ai produits jusqu'ici ont été publiés coup sur coup aux Etats-Unis, dans une collection bon marché à fort tirage (pocket book). Le tirage global des deux livres a dépassé un million d'exemplaires.

Q. — Peut-on donner, en ce qui vous concerne, le chiffre annuel approximatif de tirage dans le monde entier ?

R. — Honnêtement, je l'ignore. Je suis traduit dans toutes les langues, hormis le russe et le chinois. Au cours des dix-neuf derniers mois, les droits de neuf de mes livres ont été vendus au cinéma français.

Q. — Comment le directeur de la Série noire, Marcel Duhamel, vous a-t-il découvert ?

R. — A l'époque où la Série noire n'était encore qu'un projet, Marcel se rendit aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Dans ce dernier pays, il prit deux auteurs sous contrat : Peter Cheyney et moi-même. Il ne ramena rien des Etats-Unis, tout au moins au début.

JAMES HADLEY CHASE.
Un léger ronronnement m'est indispensable.

Q. — En parlant du caractère, disons morbide, de beaucoup de vos personnages, Marcel Duhamel a écrit un jour, sur la jaquette d'un de vos livres, que vous ne conceviez ces personnages qu'au petit jour, dans la grisaille de l'aube. Qu'en pensez-vous ?

R. — Ce n'est pas tout à fait exact. Je travaille généralement de six heures du matin à midi, chaque jour, mais c'est uniquement parce qu'alors j'ai la paix avec le téléphone.

Q. — Ecrivez-vous à la machine ?

R. — Je n'écris qu'à la machine. J'utilise une machine électrique qui me permet de faire simultanément dix-huit exemplaires de la même page. Chaque fois que je mets cette machine à écrire en marche, cela déclenche un léger ronronnement qui m'est devenu indispensable. Ce ronronnement me met en état de grâce. Je ne pourrais plus écrire sur une machine normale. Il me faut aussi parfois de la grande musique. J'enregistre cette dernière sur les bandes de mon magnétophone, que je n'utilise qu'à cet effet.

Q. — Ecrivez-vous rapidement ?

R. — Cinq mille mots par jour en moyenne. Mes livres ont environ 75.000 mots. Quand je commence à taper, j'ai tout mon livre dans ma tête. Je n'écris qu'un plan très bref avant de passer à la rédaction proprement dite.

Q. — Peut-on donner un emploi du temps de vos journées ?

R. — Il m'arrive d'écrire toute la journée. Mais généralement, je m'arrête à midi. Je mène une vie terriblement tranquille. J'ai de bons amis que je reçois. La secrétaire du prince de Monaco, Mme Faucon, par exemple. Je vais à l'Opéra, au cinéma et au concert. Jamais au casino. Je me promène dans la campagne. Je n'aime pas les villes. J'aime bien Paris et Londres, mais je ne pourrais pas y vivre.

Je projette de faire un grand voyage en Extrême-Orient. Je voudrais situer l'action d'un prochain livre à Saigon.

Q. — Vos prochains livres marqueront-ils une évolution, par rapport à ceux que vous avez déjà écrits ?

R. — Sans aucun doute. Je considère que l'érotisme et la violence doivent maintenant passer au second plan. Je ne veux plus faire que du suspense. Pousser le suspense à tout prix.

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

LE MYTHE
DES CITÉS LACUSTRES
par le Professeur PARET
préface de A. LEROI-GOURHAN Professeur à la Sorbonne
ADIEU AUX CITÉS LACUSTRES ? 850 F
En librairie et chez DUNOD

ÉDITIONS de
MOSCOU
en langue française
MAKARENKO
LE LIVRE DES PARENTS
Une réédition attendue
Un volume relié : 400 fr.
Franco : 505 francs
en vente dans toutes les librairies et à la
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes, Paris-V
Envoi du Catalogue sur demande
C.C.P. ALAP - PARIS - 9694-67

MORT D'UN PARISIEN

par FRANÇOIS NOURISSIER

François Nourissier (« Les Orphelins d'Auteuil », « Les Chiens à fouetter ») dirige depuis deux ans avec Jacques Laurent la revue « La Parisienne ». Jacques Laurent est également directeur de l'hebdomadaire « Arts ». Ce mois-ci, sous le nom de Cécil Saint-Laurent, il est devenu collaborateur de « L'Aurore » où il publie un reportage romancé intitulé « L'Algérie quand on y est ». François Nourissier a décidé, lui, d'abandonner « La Parisienne ». Il s'en explique ici dans une lettre ouverte.

CHER Laurent,

C'est au moment où un mariage devient très difficile qu'il faut choisir entre une vraie vie commune et le divorce. Nous divorçons. Ce n'est pas une raison pour se jeter des assiettes à la tête, et je veux écrire cette lettre sans céder une seule fois à la polémique ; c'est un plaisir facile et vos détracteurs y ont trop souvent sacrifié.

Mais d'abord une « indication de scène » : je n'étais pas sûr, hier encore, d'écrire cette lettre. Et puis je suis allé au cinéma. En sandwich entre les actualités et le petit nègre de la publicité, on nous a rempli l'œil d'une courte bande intitulée « Algérie nouvelle ». Le ton-clairon, le ton-technicien : nous y sommes habitués. Mais ce muscle, cette *virilité*, ce poing sur le tapis vert ; et pour recevoir cela une salle giflée, peureuse. Mille spectateurs, et ce silence, cette tension... L'impression que quelque chose, bientôt, va éclater, que la dose est trop forte.

En sortant, j'ai acheté un journal ; le titre en était : « Bidault, prochain pressenti »... Décidément, oui, j'allais vous écrire. Puisque, en somme, avec « L'Aurore », vous voici soutenant Bidault...

Le naïf et « La Parisienne »

Lorsque son nouvel administrateur me confia « La Parisienne », je crus qu'il me serait possible — six mois d'interruption aidant — de la *changer*. Après tout, les murs ne sont que les murs. Je fis campagne et l'on eut cette surprise : un communiste, capricieux il est vrai, donnant douze pages à « la revue de Laurent ».

Je crus alors pouvoir recruter autour de moi; je découvris que tout téléphone à gauche fait un muet à droite, et vice versa. On trouve, ainsi, rapidement, un beau silence.

Mes premières « Parisienne » furent attaquées par « Rivarol », « Juvénal », « Défense de l'Occident »-et-de-Bardèche-réunis (aussi bien que par « France-Observateur »...) ; par Robert Poulet, Rebattet, Pauwels. De quoi me traitait-on ? De mouton rouge introduit dans la bergerie blanche par la malice ou la naïveté d'un éditeur pas assez vigilant. Comme je fus rassuré ! Ainsi, pensai-je, il est possible d'être *là* sans passer pour fasciste. Reste à les calmer — sans cesser de rassurer, convaincre, séduire, etc., les autres. Ils vont tous se retrouver ; rendez-vous aux prochains sommaires. J'en étais convaincu. J'avais oublié *les idées*. Ou plutôt je croyais que ma seule intention de désamorcer les machines infernales, d'aérer les pièces confinées des *ex* (ex-épurés, ex-professeurs de justice) me tiendrait lieu de principe. J'étais idiot, soit. Mais je n'arrive pas à détester tout à fait cette idiotie, cette confiance. Je veux expliquer, Laurent, comment vous m'avez aidé d'abord à y croire.

J'avais été frappé, dans nos premiers bavardages, par votre *bon sens*. Un certain don du deux-et-deux-font-quatre, de l'ironie posée sur les fausses gravités, une intuition pour deviner le bidon — vous précisément que vos adversaires sacreraient volontiers prince du bidon.

Je suis sûr qu'entre le Laurent qui bavarde et celui qui écrit, il y a un beau fossé. Votre bavardage est ouvert, libre, salubre ; j'en porte volontiers témoignage. C'est au stylo, malheureusement, et pas à la voix, que vous menez vos grands caprices. Un exemple...

Les deux pointes de l'attaque menée à Paris contre Camus-Nobel se sont situées à « Paris-Presse » et dans « Arts » — et là vous étiez à la pointe de la pointe. Votre éditorial fut remarqué : sa violence, sa légèreté exécutive étonnèrent. Mais la phrase que l'on n'oubliera pas n'était pas consacrée à Camus ; elle parlait de « la dose convenable de mépris » que vous portez à André Malraux. Et chacun de se dire : « Tiens, tiens, Laurent méprise Malraux »... Ce double coup de (petit) maître ne me facilita pas le recrutement d'auteurs pour « La Parisienne »...

Ce qui me frappa, dans cette attaque « littéraire », ce fut sa gratuité — que reprochez-vous exactement à Camus ? Vous deviez le dire dans « La Parisienne », mais vous avez oublié.

Devenir « de droite »

Comment devient-on « de droite » ? C'est assez simple : d'abord, les gens vous y classent, vous y cajolent ou vous y rejettent. Or, dans un camp, on trouve toujours de justes colères à épouser ; on les discernera bientôt. Mais on trouve aussi *la moquerie*. On ne voit qu'elle, d'abord, dès le premier coup d'œil. Se moquer du Professeur, du maniaque de la pétition, du marxiste de rive gauche, du grand libéral de Saint-Tropez : quel sport plaisant, et on y excelle vite. Je crois qu'on rallie d'abord les irritations et les moqueries d'un parti. Ralliement de la démangeaison, du haussement d'épaules. Cela, et le goût de tout noyer, de tout niveler, de tout confondre dans une seule, vaste bénédiction — et *détachée*. On n'est pas pour ceci ; on est contre tout, on n'est pour rien. C'est la profession de foi d'indifférence.

Pour peu qu'on ait le tempérament vif plutôt que paysan, tourné à l'humour plus qu'à l'indignation — la pente s'accélère. On est agacé par la gauche avant d'être convaincu par la droite. On est agacé surtout par ce qu'on connaît le mieux de la gauche : ses journaux — qu'on lit — ses conversations — qu'on écoute. On peut se détourner de la gauche comme, à dix-sept ans, de sa famille : parce que le père a un tic de la mâchoire et qu'on ne peut plus voir les meubles du salon. Ajoutons à cela ces questions que pose la conscience et auxquelles la droite aime à répondre oui — c'est bien commode — alors qu'elles appelleraient le peut-être ou le non. On ne l'avoue pas : mais quel repos !

> **J'étais idiot soit ! Mais je n'arrive pas à détester cette idiotie**

Tels sont les signes : éloge de la *distance* ; goût de se moquer ; par-dessus la tête des Justes; envie d'un système qui *garantisse*. Qu'on me croie : je connais ce tableau clinique par cœur.

Les jeunes messieurs

La « jeune droite », ça n'existe pas, c'est bien connu. La parole d'Alain — sur le non-engagement politique considéré comme un aveu de droite — est de celles qu'on passe son temps, à droite, à réfuter en ricanant. Elle est vraie. Vraie à en crever les yeux, à en percer les oreilles. Voici deux ans que je crois l'entendre, et c'est vous qui me l'avez rapprise.

Dans leurs bilans, écrits ou à écrire, des années d'après guerre, les Albérès et les Boisdeffre recueilleront pieusement les intentions proclamées de « la réaction de 1950 ». Désengager la littérature, la libérer de la terreur existentialiste et épuratrice, etc.

Au vrai, « Arts », « La Table ronde » d'alors et « La Parisienne » des débuts rengageaient pour la vieille garde vichyste *et ne faisaient que cela*. Le recrutement s'organisa dès que le terrain de bataille eût été déminé. Il ne s'agissait pas d'indifférence politique, mais de récupération politique ; il ne s'agissait pas de chasser les Idées, mais d'en ranimer de mauvaises, de vieilles, de battues. Je vous ai assez écouté pour en être sûr. Il n'existe pas, il n'a pas existé en France depuis la guerre de « jeune droite », mais un Club des Epurés dont les statuts ressemblaient beaucoup aux petites annonces du « Rivarol » de la bonne époque : « *Monsieur ayant souffert des événements...* »

Il y a donc eu un groupe — pas exactement un groupe, mais comment dire ? une complicité, un de ces mouvants et multiformes nuages de la vie littéraire française qui a rassemblé les jeunes messieurs ayant souffert des événements. Puis, parrains ou membres d'honneur, les grands-pères : Jouhandeau, Chardonne, Morand; les pères : Aymé, Anouilh, Fraigneau, etc.

La mode fut de dire : tout le talent s'est *réfugié* là. Pourquoi pas ? On a bien le droit d'aimer qui l'on veut en littérature. (Et je ne cesserai jamais d'aimer tels livres de Chardonne ou de Morand). Mais *le talent* : était-ce bien le seul droit d'entrée à acquitter ? Si Camus avait écrit « La Mouche bleue » et Druon « L'Amour vagabond » ? Quels rires ! Ce sont ces rires — que vous n'avez pas eus — que j'ai dans l'oreille depuis un certain temps.

L'ennui, c'est que ce regroupement politique, ces exclusives politiques, ces aigreurs et ces copinages politiques — là où j'avais cru qu'un peu de champ restait libre pour inviter d'autres convives — empêchaient, empêchent, empêcheront toujours toute invitation. L'ennui, c'est que la jeune droite, qui a prolongé ou redoré la notoriété de quelques excellents auteurs découverts par nos parents, ne va laisser à peu près aucun bon livre quand la scène lui sera retirée par un caprice des gens sérieux. Finalement, vous aurez dit : Sartre, Camus, Malraux, etc., c'est le passé, c'est hier. Vous aurez opposé, à hier, un avant-hier, les gens d'avant-hier. Mais *aujourd'hui* ? On devrait pouvoir regrouper tous les écrivains d'aujourd'hui dans un lieu qui serait vraiment désinfecté des deux contaminations partisanes. On ne pouvait pas, on ne pourra pas à « La Parisienne », ni dans aucune revue ou journal qui ressemblera à « La Parisienne ».

Quelque huit années, c'est assez pour juger un nuage littéraire. Il a suffi de cinq ans pour voir s'effilocher et pâlir le gros orage plombé de 1945. La gentille, la rose et légère brume dont vous vous êtes fait l'alizé, la voilà à son tour effacée. Restent l'aigreur et le goût de retenir les places — mais peu d'œuvres. (Je puis le dire : je me suicide dans cette fusillade...) Vous avez la tête assez bien faite pour le savoir. N'était-ce pas à vous de le dire et de conclure ?

Un épouvantail

J'ai compris qu'en littérature, on ne peut pas changer les locataires, ni trouver de sous-locataires, sans démolir la maison. « La Parisienne », j'aurais aimé la faire *aussi* avec Vailland, Claude Roy, Levi-Strauss, Revel, Frank, Leiris, Butor... Aux parrains déjà cités on aurait joint Mauriac, Jouve, et publié — pourquoi pas ? — un sonore inédit de Malraux. Mais tous ceux-là répondaient : « *A La Parisienne* ? *Ah ! non...* » Et ceux qui avaient dit oui plusieurs fois, voilà qu'ils disent non tout rondement. C'était une belle carte à jouer, pourtant, en 1950, la vraie liberté, la porte ouverte. Vous pouviez. Je ne vois guère, « à droite », personne qui eût la tête aussi bien faite que vous pour tenter cette partie-là, si excitante. Mais le pli était pris, vous l'aviez donné : nous étions le bulletin de l'Amicale. C'est loupé.

Aujourd'hui, avec cette intuition merveilleuse de ce qui choquera, vous décrivez une espèce de Caroline ou Bécassine neutraliste en Algérie. Au bout de cinq articles, je suis tranquille, je suis convaincu, je suis désolé : vous n'écrirez rien qui scandalisera. Mais vous trouvez ce qui chatouille, ce qui gratte et flatte à la fois. De bons trucs : l'adversaire idéologique est une starlette. Voyez-vous ça, le progressisme ? Une du cours Simon. C'est tout dire... Et le naïf, qui voudrait tout comprendre, un haut fonctionnaire peureux et chargé de mission : un vrai monstre pour Clément Vautel ou Saint-Granier. Quant au bon guerrier, il élève des poules, etc. Voilà un gros poisson noyé avec le sourire. Or, votre reportage pouvait être très utile, très cruel. (Puisqu'il y a, apparemment, une « vérité de droite » à dire après la « vérité de gauche »...) Vous avez eu, souvent, le goût de ces méchantes vérités. Mais nous lisons, au lieu de ce brûlot, un feuilleton d'une extravagante sagesse. Que s'est-il passé ?

Il s'est passé que, sautant des feuilles du Club des Epurés au journal de M. Lazurick, sautant de la défense d'une minorité à l'entretien d'une majorité, du solo au grand orchestre officiel, vous êtes passé du même coup d'un style de guerilla à un style de défilé. Du vinaigre à la crème. Et ce sont les gens contre lesquels « Parisienne » et Parisiens mobilisèrent vers 1950 qui brillent aujourd'hui sur cette « Aurore » algérienne. Cette métamorphose en annonce une plus vaste. A mesure que la droite politique la plus réactionnaire s'approchera du gouvernement, ou l'exercera de plus près par puissances interposées, on verra une droite littéraire — la jeune en tête — passer de l'insolence au conformisme, de la provocation à la démagogie. Ainsi la boucle sera bouclée, de la semi-clandestinité de 1948-50 à cette leçon de *oui* de 1958.

Voilà pourquoi s'évanouit une nouvelle fois « La Parisienne ». Et aussi parce que, au pouvoir ou pas, officielle, officieuse ou épurée, vieille ou jeune, la droite, décidément, vieillit.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Le pont de la rivière Kwaï

par Pierre BOULLE

Un air qu'on siffle dans la rue et chacun de dresser l'oreille : c'est la marche du « PONT DE LA RIVIERE KWAI ». Cette œuvre connaît maintenant une célébrité mondiale, le film pulvérise tous les records et le tirage du livre monte en flèche, va toucher aux cent mille. A ce propos, on raconte une anecdote amusante : quelqu'un qui connaît bien les Anglais, soutient que le thème même du livre atteint aux limites de l'invraisemblable, il est en effet absolument impossible, déclare cet expert, de trouver dans toute l'armée britannique un seul officier qui soit capable de construire un pont... (pour l'ennemi voulait-il ajouter). Pierre Boulle en tout cas ne s'endort pas sur son succès. Son éditeur va publier le 1er mai un nouveau roman de lui ; l'action se situe également en Malaisie et fera aussi l'objet d'un grand film. Le titre en est « LES VOIES DU SALUT » dont nous parlerons bientôt.

La maison des sœurs Gomez

par Geneviève BAÏLAC

Nous connaissons déjà « LA FAMILLE HERNANDEZ », l'adorable pièce créée l'hiver dernier par Geneviève Baïlac et reprise actuellement par le théâtre du Gymnase. Dans un roman tragique, haut en couleurs, vif en dialogues, Geneviève Baïlac nous offre un nouvel aspect de son talent. LA MAISON DES SŒURS GOMEZ nous restitue avec le climat méditerranéen toute la violence de ses héros passionnés.

JULLIARD

LES FUMÉES DE L'ENCENS

Le chirurgien, héros de ce roman, a-t-il tué en l'opérant celle qui fut sa femme ?
Le forfait dont il est l'auteur est bien pire qu'un meurtre et entraîne sa déchéance morale...

CLAUDE BONCOMPAIN

est un romancier cruel, mais sa vision de la réalité n'est nullement désespérée ainsi que l'atteste le titre de son nouveau roman.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Aux Editions PRÉSENCE AFRICAINE

DES OUVRAGES ESSENTIELS A LA CONNAISSANCE DES PROBLEMES DU MONDE NOIR

CHEIKH ANTA DIOP - Nations Nègres et Culture	1.500 fr.
ABDOULAYE LY - Les Mercenaires noirs	250 fr.
AIME CESAIRE - Lettre à Maurice Thorez	150 fr.
JACQUES RABEMANANJARA - Témoignage malgache et colonialisme	225 fr.

PRESENCE AFRICAINE

17, r. de Chaligny, PARIS-12e - C.C.P. Paris 593625

LA NOUVELLE CRITIQUE

N° 95 - AVRIL 1958

Les Intellectuels et le Fascisme

L. Barrabé - J. Chambaz - Daquin - M. P. Fouchet - E. Lalou - De Lescure - S. Lorenzi Mercenae et J. Meurier

CLASSIQUES

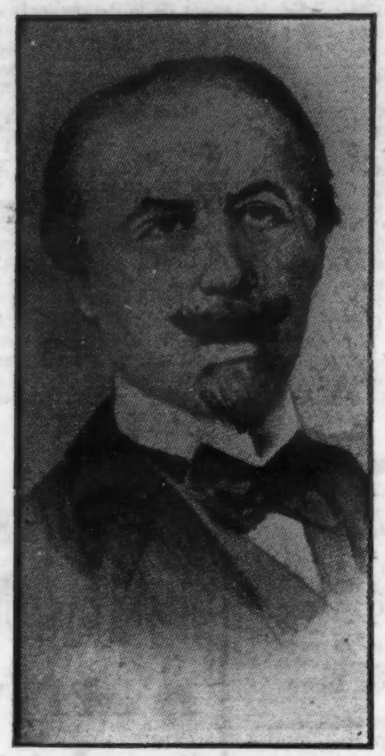
LE ZOMBI DE MADAME GOBINEAU

par MAURICE SAILLET

LA publication des lettres de Gobineau et de sa sœur Caroline (Mère Bénédicte en religion) dissipe le mystère d'iniquité qui recouvre depuis près d'un siècle la vie intime de l'auteur des « Pléiades » (1).

Ce qu'on devinait de celle-ci à travers les nombreuses correspondances du diplomate et de l'écrivain avait comme une odeur de soufre et n'était pas fort rassurant : à croire qu'un esprit maléfique avait subrepticement franchi le cercle de famille pour y faire des siennes ; à croire que la mésentente entre le comte de Gobineau, qui pensait descendre du pirate norvégien Ottar-Jarl, et son épouse, l'authentique Martiniquaise Clémence Monnerot, était l'œuvre de quelque troll hérité de l'ancêtre scandinave ou de quelque zombi importé des îles par la jeune créole...

Une telle hypothèse — qu'un cerveau positif rejetterait comme entachée de superstition — se trouve amplement vérifiée par les lettres d'Arthur à Mère Bénédicte. A la fois familière et pathétique, « *cette confidence horrible chuchotée au confessionnal du cœur* » ne laisse aucun doute sur le vrai responsable de la discorde qui règne dans le ménage Gobineau : il s'agit d'un zombi et non d'un troll.



GOBINEAU.
Un vaudeville conjugal.

Un enfer permanent

Le zombi de Clémence Monnerot manifeste dès l'abord une surprenante désinvolture à l'égard de la position ministérielle du mari. Au lieu des vertus requises par celle-ci, il lui octroie le tempérament d'une « enragée », qui passe sans crier gare de l'extrême langueur à l'extrême frénésie, et le cœur d'une incomprise, « *cherchant dans la vie ce qu'elle n'a pas et s'indignant de ne pas le trouver* ».

Il lui confère, d'autre part, ce qu'un ami du couple, le général Prokesch, nomme avec un raffinement de politesse narquoise « *le don si noble et si dangereux d'une vive susceptibilité* ». Il s'ensuit qu'elle traverse les cours d'Europe et d'Asie en égrenant sur « *le ton dégagé et suprême* » des propos assez peu consulaires, qui expliquent peut-être la carrière inégale et la retraite prématurée de l'ambassadeur.

En ce qui concerne les travaux de ce dernier, le zombi dicte à sa protégée une attitude si farouche qu'il n'y a bientôt plus rien de commun entre les deux époux. A telle enseigne que Gobineau croit devoir éclairer Mère Bénédicte sur l'hostilité de sa compagne: « *Elle blâme ma conduite dans les affaires et le dit à tout le monde ; elle blâme ce que j'écris ; elle blâme ma sculpture ; elle blâme le moindre mot, et la colère est d'autant plus forte qu'elle sait que, sur ces sujets capitaux, elle n'a jamais eu sur moi ni influence ni crédit. De là, un enfer permanent.* »

Les flammes de cet enfer, ce sont les tripotages de Clémence et les dettes qu'elle contracte pour briller d'un plus vif éclat (car son zombi est la vanité même) aux yeux du monde : après avoir rêvé de s'établir en Touraine, puis sur le Rhin, elle acquiert le fastueux château de Trye, qui précipite la ruine de la famille et altère grandement l'humeur de son chef : « *Je suis réduit* — écrit-il à sa sœur — *au rôle de tigre, parce que je veux empêcher tout ce monde de mourir de faim.* »

Enfin, lorsque tout est croqué, elle n'hésite pas à porter le coup de grâce en lui contestant la paternité de sa fille cadette (la future Mme Maxime Serpeille) qu'elle entend marier à sa guise : « *Elle déclare candidement que Christine ne m'est de rien, mais que je m'y suis prêté très volontiers dans l'intérêt de mon ambition* ».

Ce dernier exploit du zombi de Clémence Monnerot est aussi le dernier acte de ce vaudeville conjugal. Renonçant désormais à rafistoler son foyer détruit, Gobineau opte pour la vie normale : sans feu ni lieu, mais délivré de son insatiable moitié, le vieil aristocrate sillonne pendant cinq années le continent, et puis meurt solitaire, entre deux trains, dans une pauvre chambre d'hôtel...

La quête du bonheur

La correspondance d'Arthur et Caroline de Gobineau bouleverse, on le voit, les perspectives fallacieuses imposées par Diane de Guldencrone et Christine Serpeille — dignes filles de leur mère — aux biographes qui, depuis le début du siècle, font l'apologie d'une comtesse de Gobineau « *intelligente et distinguée* », qui « *a été pendant trente ans la compagne et la confidente de son mari* ».

Pour éviter l'excès contraire, qui consisterait à plaindre exagérément l'infortuné mari, il importe de bien lire les notes, aussi discrètes que substantielles, de l'éditeur du recueil. Parfait gobiniste, M. A.-B. Duff ne perd point de vue la devise du prince des « Pléiades » : « *On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux* », qui est celle même de notre auteur. Et les pages qu'il publie en appendice nous renseignent sur la quête du bonheur que le « Titan indigné » mène pour conjurer les diableries de son épouse.

Cette quête aboutit à la comtesse de La Tour, « *toujours riante et de bonne humeur* », qui fut l'inspiratrice des « Pléiades » et de « La Renaissance ». De toute évidence, c'est à elle qu'il doit cette flambée d'enthousiasme qui lui fait écrire à soixante ans : « *Je recommence ma vie très volontiers et je m'occupe actuellement avec force de ma quatrième existence.* »

Nous attendons avec impatience la révélation de leur commerce épistolaire, ainsi que la publication intégrale (promise par M. A.-B. Duff) des lettres du comte à ses amies athéniennes, les sœurs Zoé et Marie Dragoumis : sans nul doute, c'est là que bat le cœur de Gobineau.

(1) Comte de Gobineau et Mère Bénédicte de Gobineau : *Correspondance* 1872-1882, publiée et annotée par A.-B. Duff avec la collaboration de R. Rancœur. Mercure de France. 2 vol. in-8° de 319 et 329 pages. 2.400 fr.

BREF

UNE BIOGRAPHIE

VLAMINCK, FAUVE DE LA PEINTURE

par J.-P. Crespelle (Editions Gallimard, Collection L'Air du Temps). 250 pages. 700 francs.

TRAVERSER le fauvisme, le cubisme, tous les « ismes » de l'entre-deux-guerres en restant Vlaminck est déjà un exploit. Prendre Vlaminck tout vif et le camper dans le contexte de son époque en est un autre que vient de réussir J.-P. Crespelle.

Voici donc ce géant lancé parmi les fauves de la jungle de Montparnasse, l'invective à la bouche, le pinceau tourbillonnant toujours prêt à trousser en série des meules de foin sous un ciel d'orage.

Sa bête noire : Picasso dont il hait la gloire et qu'il accuse « d'avoir entraîné la peinture française dans la plus mortelle impasse, dans une confusion indescriptible ».

Est-ce pour cette raison qu'il dénonça la « juiverie » de Picasso dans un article qu'un journal paraissant à Paris publia au début de l'occupation ?

Son biographe néglige ce détail. Et de jeter sur lui un voile pudique et finalement plus cruel que d'avoir tout simplement montré que même un bon peintre pouvait commettre une vilenie.

Il n'en demeure pas moins que l'importance de l'œuvre de Vlaminck, grand vilain bonhomme de l'art contemporain, justifiait qu'on consacrât à sa vie et à sa façon d'être un livre qui se lit avec plaisir.

DES NOUVELLES

SECRÈTES

par Roger Judrin. Ed. Gallimard. 140 pages. 400 francs.

CE livre discret séduit par la pureté de sa forme, par la netteté de ses contours.

Bien qu'il soit en apparence un recueil de nouvelles, au cours desquelles l'auteur fait le portrait de cinq jeunes femmes, le livre de Roger Judrin n'a qu'un seul personnage, l'amour : l'amour dans ses effets, sinon dans ses causes. Le narrateur est tantôt très jeune, tantôt un homme déjà mûri. Ce qu'il livre aux femmes, c'est chaque fois un visage différent de lui-même. Son bonheur est celui d'un somnambule parce que ce bonheur prend fin dès qu'on en a le sentiment.

M. Judrin est aussi un moraliste délicat, qui sait que la morale ne sépare pas le bien du mal, qu'elle les unit, au contraire. La liberté est donc aussi nécessaire qu'elle est insupportable.

DES POEMES

PRÉLUDES

par Conrad Aiken (Pierre Seghers), 70 p., 450 fr.

UN des grands poètes américains d'aujourd'hui est traduit pour la première fois en français. Agé de près de 70 ans, Aiken est un de ces poètes qui cherchent à exprimer le monde entier, de la vieille sagesse chinoise et égyptienne jusqu'aux problèmes techniques posés par notre temps. « Un auditoire de dieux et de super-mots », voilà sa quête permanente.

La Vie divine

par Shri AUROBINDO

« Je considère l'ouvrage de Shri AUROBINDO non seulement comme étant de la plus haute importance par son contenu spirituel, mais aussi comme un des plus beaux monuments de la littérature philosophique et religieuse », a écrit le grand écrivain anglais Aldous HUXLEY.

(Editions ALBIN MICHEL - Collection « Spiritualités vivantes ».)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● *Fureté* dans les grandes maisons de meubles (Lévitan, Ségalot, Galeries Barbès). Elle a rapporté ces deux photos. Entre elles : cinq ans, dix ans, vingt ans ? Une, deux, trois générations ? Non, seulement trois pages d'un catalogue, le dernier sorti.

Déçue et attristée, Mme Express a fait son enquête. La vente des ameublements dépouillés de style nordique dépasse de très peu seulement celle du « style classique ». Fabriqué en France depuis une dizaine d'années, le « style jeune » commence à se vendre seulement depuis quatre ou cinq ans. Actuellement, la progression s'accélère, mais la clientèle de meubles de série continue pour un tiers à préférer les dorures, les sculptures, les bois qui brillent, bien que le style « jeune » soit légèrement moins cher.

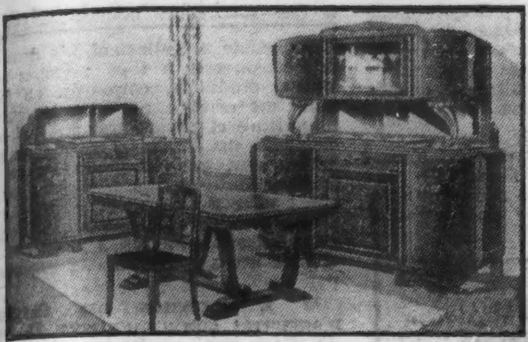
La sobriété des matériaux employés dans le style jeune (bois clair, fer peint, tissus rugueux et mats), l'économie de fioritures, flattent moins les acheteurs.

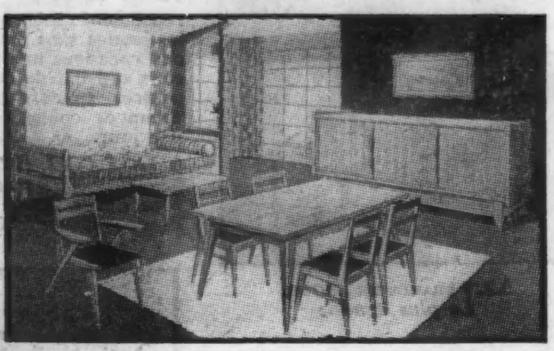
Si la construction d'immeubles modernes augmentait, la production de ces meubles ferait de même, leurs proportions et la netteté de leurs lignes s'adaptant parfaitement aux dimensions des appartements neufs. Les marchands de meubles espèrent que, dans quelques années, ils pourront mettre au musée une partie de leurs ameublements actuels... mais dans quelques années seulement.

Déjà, l'une de ces maisons reprend les vieux meubles en bon état pour en vendre des neufs, comme sur le marché des voitures.

● *Découvert* qu'une pièce de dimensions réduites paraissait beaucoup plus grande si la tonalité de ses doubles rideaux était de même valeur que celle des murs.

● *Utilisé* un nouveau batteur à œufs en matière plastique. Les huit ailettes des deux palos de cet appareil rendent le travail rapide. Sa poignée inclinée permet de l'avoir bien en main. Le nettoyage est facile. Ajoutons que, fabriqué dans les tons vert et blanc, cet objet est élégant, ce qui ne gâte rien. Prix 990 fr. (modèle Grosfillex en vente dans tous les grands magasins et maisons spécialisées).





Entre ces deux styles la bataille continue.

MAISON

Les fenêtres se voilent la face

DIEU que des voilages sales sont tristes au soleil de mai ! Si on peut se passer de doubles rideaux, le voilage est la base même du décor des fenêtres.

Durant de longues années, le voile de coton et le Rhodia régnaient en maîtres sur nos fenêtres. Les fibres synthétiques tendent à les détrôner. Les vitrages à volants dits « bonne femme » ne se voient plus que sur les foires et les marchés. Le grand panneau de voile habille toutes les baies.

Voici ce qu'il faut savoir avant de choisir :

Le choix d'un tissu et son métrage

● <u>VOILE DE COTON</u> (de 1.000 à 1.200 francs le mètre en 2 m. 40 de large).

Métrage : 1,8 à 2 fois la largeur de la fenêtre.

Avantages : Tissu très solide, supporte bien les lavages fréquents. Résiste à l'air, à la lumière et au soleil. Peu cher par rapport aux fibres synthétiques.

Inconvénients : Relativement peu transparent, ne peut être agréablement utilisé que dans les pièces claires. Rétrécit légèrement au lavage (de moins en moins depuis la mise au point des nouveaux traitements). Doit être lavé et légèrement apprêté et repassé.

A noter : fibre classique, à utiliser dans les appartements très ensoleillés lorsque l'on considère excessif le prix des voiles synthétiques.

● <u>VOILE RHODIA</u> (de 1.000 à 1.200 francs le mètre en 2 m. 40 de large).

Métrage : 2,5 à 3 fois (et plus) la largeur de la fenêtre.

Avantages : Tissu soyeux de très belle apparence, extrêmement lumineux.

Inconvénients : Brûle à la lumière et au soleil (durée deux ans environ). Délicat à travailler et à repasser. Demande à être très fourni parce qu'un peu mou, surtout après lavage.

A noter : Le voile rhodia est conseillé dans les appartements sombres où le soleil fait un minimum de ravages (rez-de-chaussée, entresols).

● <u>VOILE RHOVYL</u> (de 1.500 à 1.700 francs le mètre en 2 m. 40 de large).

Métrage : Même métrage que pour le Rhodia.

Avantages : Tissu léger et très transparent, plus solide que le Rhodia. Ne doit pas être repassé.

Inconvénients : Délicat à travailler. Demande également à être très fourni.

A noter : Excellent tissu, commode à utiliser dans les appartements comportant de grandes fenêtres et des voilages très amples, puisqu'il ne doit en aucun cas être repassé.

● <u>ORLON, TERGAL, CRYLOR</u> (2.000 fr. le mètre environ en 2 m. 40 de large).

Métrage : 2 à 2,2 fois la largeur de la fenêtre.

Avantages : Tissus très solides supportant de fréquents lavages. Résistent admirablement au soleil et à la lumière. N'ont en principe pas besoin d'être repassés.

Inconvénients : Difficiles à travailler. Coûtent cher.

A noter : Les voiles synthétiques étant d'un prix relativement élevé sont à utiliser surtout lorsqu'il s'agit de fenêtres de tailles moyennes très ensoleillées dont les rideaux se brûlent facilement.

En largeur : la longueur de la tringle de piton à piton.

En hauteur : du dessous de la tringle au sol.

Il faut prévoir un métrage supplémentaire de 0 m. 45 par le pour la tête et l'ourlet, ce dernier devant être d'au moins 0 m. 30 si on veut assurer une bonne tombée au panneau.

Le montage des voilages

Il se fait de trois façons différentes:

● <u>LE MONTAGE A FRONCES</u> : Classique. Le tissu est froncé à la main ou à la machine, puis posé à plat sur un ruban de la longueur de la tringle. Des agrafes plates se cousent alors sur ce ruban pour accrocher le rideau.

Ce montage, malgré son apparence simplette, est difficile à exécuter, la répartition des fronces et la régularité de l'ourlet étant chose délicate.

A noter que les agrafes plates doivent être décousues, puis recousues à chaque lavage.

● <u>LE MONTAGE SUR GALON A COULISSE</u> :

Ce genre de galon, étant connu sous son nom de « ruflette », rend facile à une ouvrière d'occasion le travail délicat du montage des rideaux. Il suffit de poser le tissu bien à plat sur la ruflette, puis de tirer les coulisses jusqu'au moment où la tête ainsi froncée atteint la longueur de la tringle. Les fronces se répartissent sans difficulté. Les anneaux spéciaux se glissent sans être cousus dans des goussets spéciaux prévus sur le galon. Malheureusement, les têtes des voilages montés sur ruflette sont d'un aspect assez lourd.

● <u>LE MONTAGE SUR RUBAN ÉLASTIQUE</u> :

C'est la façon la plus nouvelle et la plus soignée de monter les têtes de voilages. Le tissu est monté sur ce galon qui s'étire et qui, une fois re- →

Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente Grands Magasins et meilleurs Spécialistes

PEGGY SAGE remporte le Championnat de France de Manucure

Pour la septième fois consécutive, des manucures « PEGGY SAGE » remportent le championnat de France de Manucurie.

Championne de France : Mlle Christiane SCHEIBEL, qui travaille au salon de coiffure Arvet-Thouvet à Paris - Manucure « PEGGY SAGE ».

Grand Prix : Mlle Pauline MARTIN, qui travaille au salon de coiffure des Grands Magasins « AU PRINTEMPS » - Manucure « PEGGY SAGE ».

Premier Prix : Mlle Janine COLZART, mamucure « PEGGY SAGE ».

Ces résultats prouvent l'excellence des manucures « PEGGY SAGE » auxquelles la clientèle la plus difficile peut confier ses mains étant assurée d'un travail parfait. Ces résultats prouvent également la qualité des produits « PEGGY SAGE » depuis longtemps consacrés et appréciés de toutes les femmes soucieuses de parfaire leur beauté.

Un sympathique cocktail a été donné lundi dernier dans les bureaux de la Société Française de Distribution : 13, rue Jean-Mermoz en l'honneur de la championne de France. Assistaient à ce cocktail, outre les membres de la direction de la S. F. D. de nombreuses représentantes de la presse.

MARIE-MARTINE
8, rue de Sèvres - BAB. 18-44
Collection Plein Eté

Voici enfin le livre de cuisine de la femme pressée

HENRIETTE CHANDET · SUZANNE DESTERNES

CUISINE D'URGENCE

200 plats savoureux économiques et vite faits

PIERRE HORAY

Quilichini
CHAUSSURES
HOMMES ET FEMMES
Modèles sélectionnés depuis 6.900 francs
86, RUE LA BOETIE - PARIS-8e
(Saint-Philippe-du-Roule)

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLE. 70-18

LES FEMMES ÉLÉGANTES
trouvent les
MEILLEURS MODÈLES
WÉBÉ
chez DORELLE
5, AVENUE DE L'OPERA

UN MODÈLE DE LA
COLLECTION
" JOIE ET LUMIÈRES "
Léon 21, RUE DAUNOU

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-66

LA REINE BLANCHE

BAGUES DE FIANÇAILLES
CADEAUX DE QUALITÉ
SÉLECTION DE TRÈS BEAUX BRILLANTS
9 h. à 19 h. 30 sf dim. et lundi
GOB. 43-48
35, AV. DES GOBELINS.

5.990 FRANCS EN RHODIA
La plus vendue

venu à sa longueur initiale, forme des fronces parfaitement réparties. Les agrafes ne se cousent pas, mais se placent dans des goussets ménagés sur le ruban élastique.

Un seul inconvénient : ce ruban se détend au maximum du double de sa longueur initiale. Si le voilage doit être plus ample, il faut prévoir une série de petits plis destinés à absorber l'excédent de tissu.

Comment acheter

Quatre solutions s'offrent à qui veut habiller ses fenêtres de voilages :

1) *La solution simple :* Acheter tout confectionnés dans un grand magasin des panneaux de voile de dimensions se rapprochant le plus de celles de ses fenêtres. Solution rarement parfaite, les fenêtres françaises n'étant pas de dimensions standard.

2) *La solution économique :* Acheter séparément voile, ruban, agrafes et confectionner soi-même les rideaux. C'est également la solution difficile, car le montage de la tête, l'aplomb du tissu, la régularité de l'ourlet sont autant d'obstacles difficiles à franchir pour qui n'est pas du métier.

3) *La solution chère :* Convoquer un spécialiste qui vient sur place, prend les mesures, établit un devis, confectionne les voilages et vient les mettre en place. Dans ce cas, on paye évidemment dans le prix des voilages le déplacement et le temps passé en allées et venues.

4) *La solution Express :* Prendre soi-même les mesures. S'adresser à une maison spécialisée amie de Madame Express qui confectionnera les voilages « sur mesures ». Aller les chercher et les accrocher soi-même. En se donnant un minimum de mal, on a pour un prix moindre des rideaux fabriqués par un professionnel.

A titre indicatif, voici ce que peut coûter un panneau de voile tombant droit, pour une fenêtre classique, soit : voilage de 240 cm de large sur 280 cm de haut comprenant une tête montée sur ruban élastique, plus les agrafes spéciales.

	COTON Fr.	RHODIA Fr.
Tissu : 3 m. 25	3.591	4.046
Ruban : 1 m. 40	414	414
Crochets 14	28	28
Façon	984	984
Soit	5.017	5.472

	TERGAL Fr.	CRYLOR Fr.
Tissu : 3 m. 25	6.305	6.532
Ruban : 1 m. 40	414	414
Crochets 14	28	28
Façon	984	984
Soit	7.731	7.958

Un supplément de 240 francs sur le prix de façon peut être demandé si le montage sur ruban élastique demande des petits plis destinés à absorber un excédent de tissu (c'est-à-dire si la longueur de la tringle est inférieure à 1 m. 40).

(Ces prix très étudiés ont été établis spécialement pour les lectrices de « L'Express » par la Maison Franquinet-Gœtschel, 47, rue de Rome.)

VACANCES

Sportives et culturelles

APRES 14 ans, finies les colonies de vacances, mais il existe heureusement quelques bons moyens pour les jeunes sans gros budgets de passer des vacances intelligentes. Voici, pour ceux qui ont du courage physique, les centres sportifs et culturels où les vacances coûtent moins de 1.000 fr. par jour.

● L'O.C.C.A.J. (155, *boulevard Haussmann, Paris* (8e) propose des « Centres de Jeunesse » en France et à l'étranger pour filles et

5.900 FRANCS EN FIBRANNE
La plus controversée

garçons de 14 à 25 ans. La vie communautaire comporte une heure environ de service le matin. On trouve dans les centres un programme culturel, du matériel de loisirs et des contacts avec les jeunes étrangers. Prix : de 750 à 900 francs par jour.

● L'U.N.C.A. (68, *rue Pierre-Charron, Paris* (8e) offre aux jeunes de 16 à 25 ans qui aiment l'alpinisme des séjours dans ses seize camps des Alpes et des Pyrénées. Logement en chalet, entrainement avec guides qualifiés, veillées culturelles et jeux pour 950 francs par jour.

● L'UNION NAUTIQUE FRANÇAISE (2, *rue Lacuée, Paris* (12e) est patronnée comme l'U.N.C.A. par le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports. Elle organise des stages de « voile » dans ses centres de Bénodet, Miolon (près Marseille) et Annecy. Il existe des camps mixtes ou séparés ; limite d'âge : 16 à 25 ans. Les séjours durent deux à trois semaines. 850 francs par jour.

● LE CENTRE NAUTIQUE DES GLÉNANS (*ponton des Glénans, quai Blériot, Paris* (16e) a installé un camp de voile et de navigation dans un petit archipel breton. Y sont admis les garçons à partir de 15 ans, les filles à partir de 18, munis des autorisations parentales et animés d'un esprit de camaraderie développé. Les stages durent quatorze jours et coûtent de 14 à 15.000 francs.

● LE TOURING-CLUB DE FRANCE (65, *avenue de la Grande-Armée, Paris* (16e) dispose lui aussi de trois bases de vacances de voile sur les lacs de Vassivière, en Limousin, de Bort-les-Orgues et sur le Bassin d'Arcachon. Pour y participer, filles et garçons de 16 ans au moins, peuvent s'inscrire au groupe de voile du T.C.F. 1.000 fr. d'adhésion et 3.250 fr. d'inscription pour l'année.

● LES CHANTIERS INTERNATIONAUX : il en existe actuellement 140 dans le monde ouverts à tous : jeunes ouvriers, étudiants, employés. La formule est célèbre : contre logement, nourriture et programme culturel, on demande aux jeunes un travail plus ou moins dur, mais toujours manuel : fouilles archéologiques, travaux agricoles ou forestiers, entretien du patrimoine historique. Le participant verse une cotisation de 200 à 2.000 francs et paie son voyage. Ils sont organisés par :

● L'ASSOCIATION DES CENTRES D'ACTIVITÉS COMMUNAUTAIRES, 16, *rue de l'Assomption, Paris* (16e) (JAS. 53-35).

● CONCORDIA, 31, *avenue Pierre-Ier-de-Serbie, Paris* (16e) (KLE. 67-30).

● JEUNESSE ET RECONSTRUCTION, 137, *boulevard Saint-Michel, Paris* (5e) (DAN. 60-97).

● SERVICE CIVIL INTERNATIONAL, 110, *avenue Mozart, Paris* (16e) (JAS. 85-79 et 99-90).

● COORDINATION COMMITTEE FOR INTERNATIONAL VOLUNTARY WORK, *Camp U.N.E.S.C.O., 19, avenue Kléber, Paris* (16e) (KLE. 52-00).

ACHATS

La caravane de la tentation

LE 21 mars dernier, un grand hebdomadaire féminin a lancé sur les routes un tour de France d'un

(J.-L. Sieff)

9.900 FRANCS EN NYLON
La plus ridiculisée

COURCELLES - FOURRURES
VAKSER Père et Fils depuis 1935
RÉCLAME D'ASTRAKAN
Visons - Castors - Rats d'Amérique
Agneaux des Indes
Bénéficiez des PRIX D'ETE
SERVICE DE GARDE
104, boulevard de Courcelles
WAGram 37-71

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

(H. Elwing)

LA CARAVANE INSTALLÉE
Brive : un succès ; Condom : un fiasco ; Vierzon : peu réceptive.

genre nouveau. Pendant près de huit mois, la caravane « Elle-vient-chez-vous » sillonnera tout le sud, l'ouest et le centre du pays. Un chapiteau de 200 m2, une maison préfabriquée entièrement installée et prête à servir, des stands publicitaires et une collection de vingt-six modèles printemps-été-hiver vont traverser 217 villes dans une cinquantaine de départements, des plus riches aux plus déshérités.

Ce n'est pas la première fois qu'une caravane est lancée. Mais c'est la première fois qu'un journal féminin y participe sur un tel pied, et c'est aussi la première vraie tentative de décentralisation de la mode.

Six mois de travail

La caravane a été conçue pour pouvoir fonctionner de façon autonome. Elle a nécessité six mois de préparation.

Outre les démonstratrices spécialisées fournies par les gros annonceurs, quatre hôtesses-mannequins ont été formées spécialement pour accueillir les visiteurs, les renseigner et pour présenter la collection.

Chacune d'elles gagne six mille francs par jour, mais paye son hôtel, ses repas et son coiffeur. Elles seront absentes de chez elles pendant huit mois, sauf quinze jours de vacances.

Pont et pluie

Toutes les aventures des gens du voyage guettent la caravane : l'itinéraire qu'il faut allonger parce que les camions, trop hauts, ne passeraient pas sous un pont imprévu, la pluie torrentielle qui inonde et oblige à repeindre dans la nuit la façade de la maison préfabriquée.

Avec un personnel réduit : six chauffeurs-monteurs, deux hommes pour les gros travaux et une femme de ménage, une hôtesse-chef et un régisseur, le montage et le démontage de la caravane représentent un tour de force quotidien. Tous les soirs, il faut démolir le balcon-jardin de la maison et le reconstituer le lendemain matin. Les robes des collections doivent être vérifiées, repassées chaque jour. Il faut se procurer des fleurs fraîches, etc.

Une telle entreprise est avant tout une énorme affaire commerciale. Les maîtresses de maison peuvent venir y prendre des leçons de cuisine, de bricolage ou d'élégance, mais il s'agit surtout de vendre.

Il faut vendre

Et, pour vendre, les places sont chères. Une marque connue a versé 500.000 francs pour placer un simple compte-minutes dans la cuisine modèle. A un fabricant d'appareils électro-ménagers, sa participation a coûté dix millions. Mais le plus gros annonceur, ce sont les Textiles artificiels et synthétiques. Toute la caravane est placée sous leur signe et ils ont habillé tout le personnel.

Pourtant, on ne vend rien à proprement parler dans cette exposition. On se contente d'envoyer les clients éventuels chez le dépositaire le plus proche des marques représentées. Le commerce local y trouve ainsi son compte et le marché prospecté est énorme. Pour le premier mois, on a enregistré une moyenne de 1.200 entrées à l'heure dans les petites villes et de 2.500 à 3.000 dans les plus grandes. Le circuit avait débuté par le Centre et jusqu'ici les plus gros succès ont été Brive et Châteauroux. Condom a été un fiasco, Vierzon ou Périgueux assez peu « réceptives ».

Les « Dames de France »

Le gros bénéficiaire — le gros payeur aussi — c'est la chaîne des « Dames de France » qui s'est assuré l'exclusivité des robes, des rideaux et des meubles dont la publicité est assurée par la caravane. Tout ne se vend pas aussi bien. Les installations pratiques et modernes de la cuisine ou de la salle de bains intéressent, mais elles étonnent aussi parfois. La baignoire-sabot et le bidet encastré sous le lavabo qui existent pourtant depuis vingt ans provoquent encore la surprise.

Ce qui tente toutes les femmes, ce sont les petites robes dont le journal apporte l'image jusque dans les coins les plus reculés, mais qu'il est parfois difficile de se procurer sur place. C'est pourquoi plusieurs modèles de la collection sont déjà épuisés : les plus courants. Tous ceux qui sont à la pointe de la mode, font généralement rire. Le prix peu élevé des robes est leur meilleur atout. Les femmes qui se laissent tenter sont, en effet, surprises de constater qu'à qualité et à prix égaux, les modèles qu'on leur présente sont en général plus seyants et plus à la mode que ceux qu'elles avaient l'habitude d'acheter.

RECETTE

Les merveilles

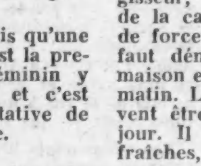
— 300 *grs de farine.* — 4 *œufs.* — 100 *grs de beurre.* — 4 *cuillerées à soupe de cognac.* — 1 *zeste de citron râpé.* — 1 *pincée de sel.* — 50 *grs de sucre en poudre.*

● Mettre la farine en tas sur la planche à pâtisserie ● Creuser un trou et dans ce trou casser les quatre œufs ● Ajouter le beurre, le sucre en poudre, le zeste d'un citron et le cognac ● Mélanger le tout et travailler jusqu'à obtenir une belle pâte lisse ● Laisser reposer une heure ● Abaisser la pâte avec le rouleau à pâtisserie ● Découper en bandes de 6 à 8 cm de longueur ● Faire frire à grande friture (si possible moitié beurre, moitié saindoux, de préférence à l'huile) ● Egoutter très soigneusement ● Saupoudrer de sucre fin et servir chaud ou froid.

Excellent dessert pour un dîner un peu « court ».

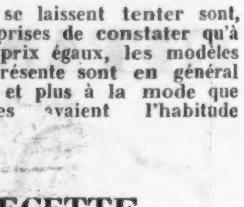
PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



les courants d'air pénètrent chez vous par là... été comme hiver

Votre intérêt est de faire poser dès maintenant les véritables joints métalliques Superhermit sur vos fenêtres et portes.
Vous bénéficierez d'une pose rapide et moins chère.
Cet hiver, vous économiserez 40 % de combustibles.
Pendant 20 ans, vous êtes couvert par le chèque-garantie Superhermit. Qualité-France contrôle Superhermit.



Superhermit
JOINTS METALLIQUES BREVETES
Demandez aujourd'hui notre documentation N° 204
s. a. r. l. 20 Millions, fondée en 1933 — 79-81, Fg. Poissonnière, Paris 9e. Pro. 80-89
* Agences et Pose dans toute la France.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 15 AVRIL

ETONNEMENT de lire dans l'éditorial de « Sud-Ouest » : « A tort ou à raison, M. Gaillard a la conviction que la reprise du dialogue avec la Tunisie, la politique de la main tendue à M. Bourguiba et au roi du Maroc, demeurent les conditions mêmes de la sauvegarde de l'Algérie française. Si l'on remet le feu aux deux ailes de l'Afrique du Nord, l'Algérie ne pourra être sauvée. Bref, pour le chef du Gouvernement, c'est la politique de force qui risque de conduire à la perte de l'Algérie... ».

Eh quoi ! M. Félix Gaillard avait donc sur l'Algérie les mêmes vues que nous-mêmes ! Car cette pensée qu'expose « Sud-Ouest », c'est celle de Pierre Mendès France, c'est la nôtre. Quel malentendu ! Nous étions d'accord avec le président du Conseil, et nous ne le savions pas ! Il est bien tard pour faire cette belle découverte ; mais c'est qu'il est bien tard pour que M. Félix Gaillard nous livre enfin sa pensée de derrière la tête. Quelle occasion de le faire il a perdue au moment de Sakiet !

Mais surtout, si telle est son opinion sur l'Algérie, comment souffre-t-il dans son Cabinet M. Robert Lacoste pour qui les hommes qui la partagent sont des défaitistes, sinon des traîtres ? C'est qu'en fait l'effroyable stabilité gouvernementale française impose à cette législature un ministère unique : le ministère Lacoste avec, à l'usage de Paris, des têtes présidentielles interchangeables.

La droite va peut-être abattre en plein vol l'aigle de Confolens. Rien ne sera changé, quel que soit le volatile qui le remplace : M. Lacoste continuera à Alger de recevoir les ordres des associations fascistes locales et M. Soustelle d'assurer au Palais-Bourbon les besognes qu'elles exigent.

16 AVRIL

L'AIGLE abattu tombe en beauté. Si la mule aveugle était une mule borgne, ce serait l'occasion ou jamais de lui faire entrevoir que depuis le début de la législature, elle trotte obstinément vers une guerre algérienne internationalisée et que, comme disait sainte Thérèse, elle s'éloigne infiniment de ce qu'elle désire...

18 AVRIL

JE me console en corrigeant rageusement les sept cents pages du « Bloc-Notes » qui doit paraître dans un mois chez Flammarion.

Ce « Bloc-Notes » est né d'humbles circonstances. Il n'a pas répondu à un dessein longuement médité. Quand j'ai commencé de le rédiger, je n'y ai vu d'abord qu'un prétexte pour soutenir une jeune revue à laquelle je m'intéressais.

« La Table Ronde » avait eu l'ambition d'occuper la place laissée libre par « La Nouvelle Revue Française ». Mais celle-ci reparut, à peine avions-nous commencé nos premiers pas. Si nous voulions survivre, il fallait, me disais-je, donner une note qui ne fût entendue que chez nous. Je doutais qu'il fût possible de tenir contre cette revenante illustre et chevronnée. Je m'y efforçai pourtant et jusqu'à écrire tout exprès un court roman, « Le Sagouin », aux dimensions de notre revue.

C'était compter sans la politique. Non que dans ma pensée le « Bloc-Notes » dût être politique d'abord. Il le devint très vite et malgré moi. Comment n'eût-il pas fait écho à ce qui occupait chaque jour un peu plus ma pensée ? Pourtant, j'ai toujours mis mes soins à sauvegarder ce qui demeure à mes yeux sa raison d'être : quelqu'un est là, avec ses idées, ses goûts, ses humeurs, les conditions d'une vie ordinaire, et chaque semaine, il réagit à l'Histoire telle qu'elle se fait sous son regard. Cet affrontement de l'individuel et de l'universel, c'est tout le « Bloc-Notes ».

« La Table Ronde » avait eu, au départ, l'ambition de grouper des écrivains de droite et de gauche (Albert Camus collabora au premier numéro). Mais très tôt une monnaie chassa l'autre. J'étais entouré de chevau-légers maurrassiens. Jamais poule n'avait couvé tant de canards. On assurait même que notre équipe comptait plusieurs condamnés à mort ; ce qui était, je crois, exagéré. Pour tout dire, à « La Table Ronde », Thierry Maulnier était, après moi, ce qu'il y avait de plus à gauche ! Je ne m'en effrayais pas, persuadé que je suffisais à faire contrepoids : tous ces maurrassiens dans un plateau, et moi tout seul dans l'autre, avec mon « Bloc-Notes », cet équilibre me satisfaisait.

C'était compter sans les directeurs d'une importante maison d'édition, devenus entre temps propriétaires de la revue. Alors tout se gâta. Mes jeunes canards d'extrême droite m'eussent fort bien supporté : ils n'étaient pas conformistes. Mais les nouveaux maîtres, eux, savaient ce qu'en toute circonstance il convient de penser et d'écrire et qui était précisément le contraire de ce que j'écrivais et pensais. Je commençai alors à comprendre quelle arme pouvait devenir le « Bloc-Notes ».

Il fallait coûte que coûte le sauver. Je l'enlevai donc de « La Table Ronde », pour le plus grand soulagement des maîtres de cette revue, et le déposai presque au hasard, je dois le dire, dans un hebdomadaire qui venait de naître et dont les directeurs m'étaient inconnus. C'était « L'Express »...

Ai-je dépassé les bornes que la justice et la charité imposent au chrétien, dans le combat qu'il mène pour la charité et pour la justice ? A me relire, je suis bien tenté de m'absoudre. Je ne réponds jamais aux offenses personnelles. Je ne m'en prends jamais à une personne privée, mais à une politique incarnée dans un homme. Je n'attaque personne que pour défendre quelqu'un : un Mendès France le sait, un Mitterrand, et d'autres. Certains coups de patte peuvent à distance paraître injustes. « La Croix », par exemple, qui, la première, m'avait attaqué et à laquelle je répondis avec une verve un peu endiablée (nous étions en période électorale), « La Croix » a montré, durant les années qui ont suivi, beaucoup de désintéressement et de courage : le ton diffère, mais nous défendons bien la même cause, il me semble.

LE jugement que le « Bloc-Notes » porte contre le parti socialiste et contre le Mouvement Républicain Populaire, qui pourrait nier que l'Histoire chaque jour le corrobore ? Je n'incrimine pas les intentions des individus qui, presque tous, en d'autres temps, ont fait leurs preuves : les gouvernements de coalition, auxquels le régime des partis nous condamne, laissent peu de place à la responsabilité personnelle. Le monstrueux Etat moderne n'est d'ailleurs plus à l'échelle d'aucun homme, eût-il du génie — et même si la meute des commissions et des syndicats ne le harcelait de jour et de nuit.

Il reste que la haine viscérale du communisme, la hantise du Front populaire, la paresse d'esprit qui refuse d'envisager les problèmes posés depuis douze ans aux peuples colonisateurs, la facilité du recours à la force que nous ne détenons plus, dans un monde où nous sommes plus dépendants que nous ne fûmes jamais et surtout la soumission inconditionnée des professionnels de la politique aux magnats, et d'abord à ceux d'Algérie, à la Bête à la fois la plus avide et armée de plus de tentacules qu'elle ne le fut à aucun moment de notre Histoire, voilà ce que le « Bloc-Notes » dénonce.

Les événements illustrent de page en page le bienfait qu'eût été pour nous une politique humaniste et chrétienne, celle précisément qu'avaient reçu mission de promouvoir les républicains populaires et les socialistes : l'habileté pour la France — qui ne le voit aujourd'hui ? — eût été, au lendemain de la Libération, de confondre sa politique et sa mystique. C'est le contraire qu'elle a fait et qu'elle continue de faire avec une obstination qui consterne le reste du monde.

La campagne menée par les responsables de tous nos malheurs pour s'en décharger sur l'homme d'Etat qui les avait prédits, qui s'était efforcé de les prévenir et qui n'y a eu aucune part, cette orchestration a fait merveille dans le pays ; c'est bien la seule victoire qu'aient jamais remportée les organisateurs du désastre français : le « Bloc-Notes » leur en donne acte.

F. M.

P.-S. — *Les vacances m'ont séparé de ma secrétaire et je n'ai jamais tant reçu de lettres — de celles qui précisément exigent une réponse. Elles s'accumulent. Je suis pris par mes articles, par les corrections d'épreuves. Je prie mes correspondants de me pardonner ce silence qui n'est certes pas indifférence : leurs lettres sont à la fois la consolation, le réconfort et le remords de ma vie.*

VACANCES
TOUTES LES FORMULES - TOUS LES PAYS
SEJOURS - CIRCUITS - HOTELS - VILLAGES DE TOILE
AVIONS SPECIAUX DE VACANCES
Sans engagement de votre part, demandez notre SPLENDIDE BROCHURE EN COULEURS n° 43 qui vous sera adressée gratuitement (joindre 2 timbres)
CLUB FRANÇAIS DU TOURISME - 29, rue des Pyramides - Paris (1er)